

AVANT-PROPOS

Jean-Claude Rolland

Grâce à Bernard Favarel-Garrigues, ce numéro de *Documents et Débats* archive une grande partie des exposés auxquels a donné lieu l'activité scientifique de l'APF pendant l'année 1995 : les Mardis scientifiques sur le thème de « La trace » et les Entretiens de Décembre centrés sur la question « Y a-t-il un processus analytique »

Beaucoup d'entre nous seront heureux de disposer ainsi des textes entendus, dont seule la lecture permettra l'approfondissement et la familiarité qu'ils méritent. Une conférence est toujours solennelle ; le conférencier ne le veut pas ainsi bien sûr, il en assume seulement la contrainte. Mais, pour une institution analytique où s'intriquent étroitement formation des analystes, transmission de la psychanalyse et recherche théorique, l'activité scientifique est sa solennité, presque sa liturgie. Elle est le lieu majeur du rassemblement des individus, tous statuts confondus, et l'épreuve de la capacité de ceux-ci à articuler leurs pensées, toutes singularités confondues, autour d'une doctrine commune : la théorie freudienne.

Dans « l'hic et nunc » de la séance scientifique, ces enjeux idéaux sont pressants au point d'en vicarier les débats, d'en hypostasier les éléments contingents, les absences, les silences. Contingents mais signifiants ; et on ne s'en offusquera pas car c'est cela, rien que cela, et tout cela, la vie scientifique d'une institution qui manifeste, dans la pluralité de l'expression, la tension des pensées individuelles affrontées quotidiennement au conflit psychique et à l'inconscient.

Mais comment rendre justice au travail considérable accompli par les conférenciers, et donner à leurs recherches l'écoute lente, sereine, seconde que ne permet pas la séance scientifique ? Comment donner à leurs collègues le moyen d'une critique créative et d'un renvoi que n'autorise pas également pour tous le rituel de la conférence ? C'est à cela que répond la publication des exposés dans *Documents et Débats*. L'associativité est précieuse pour l'avancée de la recherche psychanalytique et elle est fragile du fait des phénomènes groupaux qui l'assaillent. Prenons-en soin.

ANDRÉ BERGE (1902-1995)

Didier Anzieu

Par sa mère, André Berge était le petit-fils du président de la République Félix Faure (1895-1899). Il avait épousé en 1924 Geneviève Fourcade, dont il a eu trois filles et trois garçons. Sa première vocation était de devenir écrivain. Il a publié plusieurs romans pour adultes et pour enfants, des livres de souvenirs, des essais pédagogiques, et dirigé avec son frère une revue de critique littéraire, *Les Cahiers du mois*. Le succès insuffisant rencontré dans cette activité lui fit prendre, la trentaine venue, un changement d'orientation. Mais il n'abandonna jamais son intérêt pour les lettres. Il fit des études de médecine et devint directeur médical du centre médico-psycho-pédagogique Claude-Bernard. Il entreprit une formation psychanalytique et devint membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris, puis de l'Association psychanalytique de France qu'il présida en 1968-1969. J'étais alors son secrétaire général et je me réjouis encore de la facilité et de l'efficacité de la collaboration avec lui. Il partagea son temps, tant qu'il lui fut possible de travailler, entre son cabinet d'analyste et ses conférences, ses voyages, ses publications dans le domaine de la psycho-pédagogie.

André Berge était, avec Juliette Favez-Boutonier, Françoise Dolto et Georges Mauco, un analysé de René Laforgue : il racontait avec verve les séances que celui-ci leur administrait l'été où il les réunissait dans sa maison de campagne.

André Berge est mort à l'automne 1995 d'une très longue maladie, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Sa mort a suivi de près la publication chez Desclée de Brouwer d'un choix de ses œuvres à l'initiative de l'Association des amis d'André Berge, sous le titre *André Berge, écrivain, psychanalyste, éducateur*. Je ne peux pas mieux terminer l'hommage de l'estime et de l'amitié que je lui témoigne ici qu'en reproduisant ma préface à cet ouvrage.

« Protée, dieu grec de la mer, était doué du pouvoir de se métamorphoser en n'importe quel animal et même en plante ou en élément (l'eau, le feu). Il usait de ce pouvoir notamment pour échapper aux trop nombreuses demandes de prophéties — c'était un autre de ses dons — que lui adressaient les mortels. En raison de sa richesse et de sa diversité, l'œuvre d'André Berge ne me semble pas pouvoir être mieux caractérisée que par l'adjectif « protéiforme », à la nuance près que l'homme se présente à nous comme un sage, non comme un oracle. Qu'il travaille en écrivain, en psychanalyste, en

conférencier — ce sont là les trois activités qui jalonnent son parcours —, il entre quasi instantanément en identification avec ses personnages, ses patients, son auditoire. Il modèle son psychisme sur le leur et se trouve ainsi en contact et en communication avec eux. Sa démarche sait être à la fois souple ou ferme, ouverte ou rigoureuse, selon son interlocuteur, selon le moment de l'échange. Cela lui donne la double capacité d'éprouver des insights, directs, rapides, et de les transcrire avec toute simplicité dans une langue claire et convaincante, avec toutefois pour contrepartie un investissement moindre de la théorie.

« Je le connais et je l'apprécie depuis quarante ans ; j'étais alors psychologue stagiaire au centre psycho-pédagogique Claude-Bernard quand je fis sa connaissance : il succédait comme directeur médical à Juliette Favez-Boutonier qui avait fondé cette institution pilote l'année précédente. Il était un directeur d'autant plus non directif qu'il lui fallait se défendre et nous défendre — nous, les psychologues sans statuts — des incursions redoutables de Georges Heuyer, le grand maître impulsif de la pédopsychiatrie.

« Montessorien dans l'âme, en famille comme au bureau, André Berge se montre réticent à toute démarche autoritaire ; il préfère aider les autres à s'accomplir. Mais cet homme accueillant et fraternel sait, quand la situation le requiert, affirmer avec force la vérité et le bon droit.

« Cette tranquillité communicative, riieuse, affable, il la tient de son enfance heureuse — l'adjectif est trop faible : quand il l'évoque, il décrit un jeune garçon émerveillé qui regarde, qui écoute. L'émerveillement partagé avec son frère François d'un grand-père président de la République, d'un oncle cardinal et académicien, d'une mère qui fut, adolescente, amie du jeune Marcel Proust. Si je peux me risquer à faire une hypothèse sur le fantasme qui a organisé la vie et l'œuvre d'André Berge, je dirais que c'est celui de conserver, de retrouver, de faire partager la place de l'enfant admis au cercle de grandes personnes, qui sont aussi de grands personnages, et d'être reconnu par elles comme étant « de la famille ». Ainsi l'hospitalité est-elle une vertu naturelle chez André Berge. J'ai toujours trouvé facile et agréable de travailler, de discuter, de me délasser avec lui. »

SOUVENIR D'ANDRÉ BERGE

Annie Anzieu

J'avais l'expérience de ceux qui se sont formés « sur le tas ». C'était bien avant les scissions. Pierre Sauguet dirigeait le centre Claparède et m'y avait engagée. Et puis mes points de repère ont changé. Je suis venue près d'André Berge qui m'a accueillie rue Danton comme il savait si bien le faire : avec chaleur, bonhomie et finesse.

J'ai donc été psychotérapeute d'enfants pendant douze ans au centre Claude-Bernard, sous la direction d'André Berge.

Il régentaient souplement cette énorme machine, avec l'aide, et parfois l'opposition, du directeur administratif (ou pédagogique ?) qu'était Georges Mauco. Il m'est arrivé plusieurs fois qu'André Berge, avec qui j'avais noué des liens de grande confiance, me demande de venir discuter avec lui de certaines décisions administratives qui ne lui paraissaient pas judicieuses, soit à l'égard d'une personne, soit au sujet de l'organisation institutionnelle. Et toujours j'admirais son calme, cette sorte de certitude paternelle qui ont fait de lui un patron toujours écouté et un pédagogue de la vie psychique.

Il avait lui-même six enfants et un grand nombre de petits-enfants. Mais Claude-Bernard était pour lui un lieu

où la famille n'était qu'un peu plus nombreuse. Sa compréhension envers son personnel, quelles que soient les qualifications, n'avait d'égale que celle qu'il avait pour les parents démunis devant les difficultés d'un enfant.

J'ai participé quelque temps à un groupe de supervision et de discussion de cas qu'il animait à Claude-Bernard. J'ai appris de lui l'acceptation des imperfections, autant chez mes petits patients que dans l'accomplissement de ma propre tâche d'analyste. Et cette expérience m'a été fort utile puisque ce fut l'époque où je suis devenue analyste et où j'ai installé mon propre cabinet. La confiance qu'il m'a témoignée a contribué à me donner un peu d'assurance.

Sa générosité sans restriction et sa patience infinie faisaient de lui un analyste particulièrement prêt à l'écoute des autres. Son humour et sa gaîté inaltérable en faisaient un collègue charmant. Il a dû mettre en œuvre ses qualités au service de l'APF dans ses débuts mouvementés.

Quant à l'ami qu'était André Berge, s'il n'est pas ici l'endroit d'en dire grand-chose, du moins puis-je en dire le grand regret que j'en ai — et que d'autres partagent sans doute avec moi dans notre association.

PIERRE GEISSMANN

Daniel Widlöcher

Pierre Geissmann nous a quittés subitement en Novembre 1995 au moment même où ses nombreux amis et collègues étaient réunis autour de lui pour commémorer sa carrière scientifique. Né en 1930, il avait reçu une formation médicale à Strasbourg. Interne des hôpitaux, puis Chef de clinique auprès du Professeur Kammerer, il avait quitté Strasbourg pour Bordeaux en 1962. Il se destinait à une activité privée quand, en 1968, on le sollicita pour assurer des fonctions hospitalo-universitaires qui devaient rapidement le conduire aux responsabilités de Chef de service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent.

On sait combien la Clinique universitaire de Kammerer fut un lieu ouvert à la psychanalyse, et dans les années cinquante nombreux furent les jeunes psychiatres qui se formèrent au sein de la Société Française de Psychanalyse. La scission de 1953 a constitué une dure épreuve pour la cohésion de ce groupe. C'est quelques années plus tard que Pierre Geissmann entreprend sa formation psychanalytique. Il le fera, précisément, avec les psychanalystes qui avaient tenu un rôle actif à Strasbourg dans le cadre de la Société Française : analyse avec Didier Anzieu, contrôles avec Daniel Lagache et Juliette Favez-Boutonier. Il fut à Bordeaux un des premiers à pratiquer la psychanalyse avec notre collègue Roland Doron.

Au cours des années, il oriente son activité psychanalytique vers la psychanalyse de l'enfant, et plus

particulièrement le traitement des psychoses infantiles. Il participera activement à la création et au développement du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. Dans cette ligne, son intérêt se portera sur la perspective kleinienne, tant pour la compréhension des troubles que dans une perspective technique qui le fera militer pour l'application d'un cadre psychanalytique strict dans la psychanalyse de l'enfant.

C'est d'ailleurs cet intérêt pour l'application stricte de la cure psychanalytique aux pathologies graves de l'enfance qui le conduira à se placer dans une position critique vis-à-vis de notre Association Psychanalytique de France, dont il avait été élu membre sociétaire. On sait comment ce qui aurait pu et dû être un débat au sein de notre institution a malheureusement donné matière à un conflit dont il nous faut maintenant comprendre les causes et réparer les effets. Ajoutons que Pierre Geissmann a toujours développé une importante activité de recherche et de publication.

Ceux qui ont eu à collaborer avec lui savaient apprécier, derrière l'ironie et le scepticisme de surface, l'engagement profond pour la recherche, à la fois ouverte au débat avec les sciences contemporaines et fermement attachée à l'esprit et à la méthode de notre discipline. Plus encore, il faut rendre hommage à l'homme, discret et lucide, sensible et fidèle en amitié.

ENTRE LES SÉANCES

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE CONCEPT D'INTERVALLE PSYCHANALYTIQUE

Lore Schacht

« *Nous nous représenterons tout changement, tout mouvement, comme absolument indivisible.* »

(H. Bergson, 1911.)

Peu avant que Freud ne parle pour la première fois en 1913, à propos de la thérapie analytique, d'un processus « extrêmement complexe et déterminé par d'anciens événements* », qui, une fois engagé, va son propre chemin — quelques années plus tard, en 1920, il le comparera à un trajet parcouru d'une étape à l'autre —, non loin de Vienne, Kafka écrivait une petite histoire (Kafka, 1912). Elle retraçait pas à pas la métamorphose de Samsa, le processus de pétrification psychique d'un ancien « voyageur », et le risque pour l'homme d'abdiquer de sa condition d'individu par peur « de la liberté et de la responsabilité » (Kafka, 1920-1923). L'auteur avait lui-même ajouté à propos de son histoire : « C'est dans l'air du temps... Et je n'ai fait que copier ce qui est dans l'air. » (Kafka, 1920-1923).

Depuis ces dernières décennies et même ces dernières années, les psychanalystes étudient de plus en plus fréquemment l'essence du processus psychanalytique, tant sous ses aspects cliniques que sur le plan de l'investigation du processus. Cet intérêt pour un phénomène toujours plus complexe à nos yeux, et auquel nous sommes confrontés tous les jours, répond aux changements dans les interrogations sur la clinique et la formation, dans les conceptualisations théoriques et dans les efforts pour disposer d'une méthodologie au service d'une recherche d'efficacité. Un tel intérêt peut aussi surgir d'une nécessité interne et être dirigé contre quelque chose de contemporain, dans l'air du temps. Il peut correspondre à un effort pour étudier l'homme en tant que personnalité et aller à sa rencontre, en cherchant à travers le prisme du dialogue psychanalytique à pénétrer dans ce qui constitue « l'organisation, le maintien et la croissance de la psyché individuelle » (Loewald, 1960) ou dans ce qui fait le caractère vivant de l'homme et sa créativité.

Dans leur essai qui vient de paraître sur *The Analytic Process : Clinical and Research Definitions* (1995), Vaughan et Roose sont arrivés à l'idée que Freud a défini le processus analytique de trois façons :

— comme un processus de changement chez le patient,-

— comme quelque chose qui, une fois engagé, va son propre chemin, indépendamment de l'analyste et, dans une certaine mesure aussi du patient, et

— comme constitué de composantes bien délimitées, à savoir la libre association, la résistance, l'interprétation et la perlaboration.

Ils remarquent à juste titre que les auteurs qui ont suivi Freud ont souvent dirigé leur attention sur l'une ou l'autre des dimensions et que généralement ils ont ensuite négligé les deux autres.

J'aimerais à présent me concentrer sur un point auquel je me limiterai ; son effet peut facilement échapper à l'attention mais il s'est imposé à moi à plusieurs reprises dans mon travail analytique avec les enfants : quelles répercussions cela a-t-il sur le processus psychanalytique que plusieurs fois par semaine, chaque séance se termine par une séparation qui, pour le patient, est suivie jusqu'à la prochaine séance, d'un temps précis et délimité d'absence de l'analyste, avec la perspective d'une nouvelle rencontre au début de la séance suivante ?

Je voudrais ainsi mettre en opposition les séances d'analyse fixées par le cadre analytique, et l'espace de temps entre les séances, laps de temps encore plus énigmatique et plus insaisissable que celui des séances, que je dénommerai pour le moment intervalle psychanalytique. Plus précisément, je voudrais montrer que ce n'est pas seulement le nombre des séances qui importe, mais aussi le nombre des interruptions entre elles, le nombre d'intervalles psychanalytiques qui en résulte en un temps donné, ou en d'autres termes la rapidité du rythme des séances et des intervalles psychanalytiques qui les séparent.

L'essai de Vaughan et Roose (1995) contient peut-être sans le dire expressément une prise en compte possible ou nécessaire de l'intervalle psychanalytique lorsque ces auteurs, évoquant la suite des recherches sur le processus, parviennent à la conclusion suivante :

« Quoi qu'il en soit, il reste encore à construire et à valider un instrument d'évaluation de la "qualité" de la perlaboration, c'est-à-dire de l'intégration de l'affect, de la structure intrapsychique, des relations d'objet, et du

transfert. L'un des thèmes importants à prendre absolument en considération est l'unité du matériel clinique sur laquelle doit se fonder une évaluation, à savoir des séquences, des séances entières, des groupes de séances. » (pp. 352-353.)

Mes réflexions me conduiraient naturellement à recommander l'étude des « groupes de séances » car elle tiendrait compte de leur rythme dans le temps et permettrait d'évaluer la réaction du patient à l'expérience de l'intervalle psychanalytique.

Un patient adulte, jeune compositeur, avait évoqué de la manière suivante sa vision de cet espace de temps auquel il cherchait à accorder une importante toute personnelle dans sa compréhension et son intégration du processus thérapeutique. Cet espace de temps inclus dans l'alternance entre séance précédente et séance suivante lui faisait penser aux trois mouvements de la sonate opus 81a de Beethoven, à savoir *Les Adieux, L'Absence et Le Retour*.

Si Freud et les pionniers de la psychanalyse ont décrit le processus de la thérapie psychanalytique en tenant essentiellement compte des systèmes intrapsychiques (Zetzel, 1966-1969), de nombreux travaux sont parus dans les années cinquante et soixante, qui soulignaient les aspects de répétition de la relation précoce mère-enfant, ou parents-enfants, dans le processus psychanalytique.

Dans les réflexions qui vont suivre, je m'appuierai sur les concepts des deux auteurs, Loewald et Winnicott, qui tous deux ont apporté une contribution décisive à cette nouvelle perspective. Il s'agit de l'hypothèse de H. Loewald d'une intériorisation des interactions et de « l'espace potentiel » de D.W. Winnicott. Loewald, dans son travail *On the Therapeutic Action of Psychoanalysis* (1960), qui a tellement ouvert la voie de la compréhension du processus psychanalytique, avait formulé que les interactions significatives entre l'analyste et le patient correspondant aux interactions de la prime enfance entraînaient des changements structuraux de la personnalité du patient. Dès cette époque, il postulait « l'intériorisation d'un processus d'interaction, et non simplement l'intériorisation d'objets, comme élément essentiel du développement du moi ainsi que de sa reprise dans l'analyse ».

L.S. Vygotsky, auteur génial, déjà décédé en 1934, avait travaillé entre autres avec des enfants handicapés physiques et mentaux, et de ce fait avait été amené à aborder cette question. Il l'avait décrite comme suit dans son livre *Tool and Symbol in Children's Development* (1930), d'abord non publié, puis publié seulement en 1960 à Moscou et enfin en Amérique en 1978 :

« Nous appelons intériorisation la reconstruction interne d'une opération externe. »

« Toutes les fonctions supérieures émergent sous forme de véritables relations entre les êtres humains. »

« La transformation d'un processus interpersonnel en un processus intra personnel est la conséquence d'une longue série d'événements dans le développement. » (1978, pp. 56-57)

H. Loewald a discuté plus tard (1962) les rapports des processus d'intériorisation avec la séparation, y compris dans l'analyse. Il a avancé l'idée que la relation à l'analyste, tout comme auparavant la relation aux figures parentales au cours du développement précoce du moi, devait être en partie intériorisée. Dans l'analyse, ce processus progresserait de manière variable, à l'exception des phases de début de l'analyse, mais il ne porterait ses fruits et ne se réaliserait plus résolument que dans la phase finale. La pression qu'exerce la séparation à venir contribuerait à accélérer cette nouvelle intériorisation. Dans un travail ultérieur (1975), Loewald approfondit ce qu'il entend par « intériorisation ». Il écrit : « Lorsque nous parlons de l'intériorisation des relations d'objet, comme par exemple lors de la résolution du complexe d'Œdipe et dans le travail du deuil, il ne s'agit pas — lorsque ces processus ont été achevés — du maintien des identifications à des objets qui doivent être abandonnés ; dans l'intériorisation, il s'agit de transformer ces relations en une relation interne, intrapsychique, dépersonnifiée, ce qui élargit et enrichit la structure psychique. » (p. 83.)

Puis il ajoute : « Il semble qu'il y ait des phases de la vie au cours desquelles l'intériorisation prédomine en tant que processus ou est plus active que dans d'autres. Dans les circonstances normales, l'une de ces phases est la période de latence de l'enfance, lorsque les feux et les passions de la période œdipienne font place à une restructuration de la vie psychique dans de nombreux domaines. »

Il (1962) aborde ensuite la séparation, la prise de congé dans la situation de tous les jours, lors de la résolution du complexe d'Œdipe et à la fin de l'analyse, sans toutefois mentionner la prise de congé à la fin de chacune des séances au cours de l'analyse.

Si je me permets de revenir encore une fois à Vygotsky qui s'est si clairement exprimé à propos du développement des fonctions de la mémoire : « Le développement [...] procède ici non pas comme dans un cercle mais selon une spirale qui repasse toujours au même point à chaque révolution tout en avançant à un niveau plus élevé » (p. 56), c'est pour illustrer l'hypothèse selon laquelle, de la même manière, la fin de la séance d'analyse touche, ou peut toucher chez le

patient un point qui a été un point particulièrement vulnérable auparavant dans le processus de développement, la spirale étant en quelque sorte pensée en sens inverse. Je fais l'hypothèse que, du fait des séparations fréquentes qui interviennent de manière inévitable et prévisible à la fin de chaque séance, l'intériorisation peut être engagée par micro étapes. La difficulté manifeste qu'ont parfois les enfants à terminer leur séance d'analyse attire l'attention sur un tel point vulnérable dans l'histoire de leur développement (Schacht, 1993). Les séparations, même si le congé à venir n'est que bref, peuvent par leur régularité, par le rythme soutenu de leur succession, impulser ainsi de discrètes modifications ou des processus minimaux d'intériorisation. Ce sont ces processus d'intériorisation qui finissent par produire chez l'individu un enrichissement de son individualité et une différenciation accrue de son moi, et qui contribuent à ouvrir d'autres dimensions de la vie intérieure, telles que nous les rencontrons lors d'un travail de deuil réussi, par exemple lors d'une « restitution de l'objet perdu » ou d'autres formes de différenciation du moi et de l'objet (Loewald, 1962).

Ces processus, qui sont suscités par les séparations à la fin de la séance et qui, à mon sens, se déroulent discrètement et imperceptiblement, peuvent devenir sensibles grâce à la sommation des expériences de séparation au cours de l'analyse, ou selon l'expression de Vygotsky, après une longue série d'événements dans le développement.

Si je reviens encore une fois, comme je l'ai déjà fait si souvent, à une analyse d'enfant, c'est tout d'abord parce que je considère l'analyse d'enfant comme une méthode de recherche par excellence, malheureusement négligée. A cela s'ajoute le fait que les communications spontanées de l'enfant, souvent proches des formes d'expression et du langage symboliques, m'incitent particulièrement à une nouvelle vision des choses et me donnent le plaisir de parler de ce que je perçois.

La première vignette est extraite d'une analyse d'enfant que j'ai étudiée de manière intensive ces derniers temps et sur laquelle je reviendrai plus tard. Cette vignette, démonstrative et complexe, montre la superposition de processus intrapsychiques suscités à mon sens, chez le patient, par une succession dense des séances d'analyse et de leur fin, processus que je vais essayer de retracer en m'appuyant sur les concepts de Loewald et de Winnicott.

Au début de son analyse, Julien venait juste d'avoir quatre ans. C'était un petit garçon dont l'histoire précoce avait été marquée par de nombreuses séparations. J'avais remarqué que ce petit garçon m'apportait régulièrement un petit cadeau quelconque, une jolie pierre qu'il avait ramassée, une fleur qu'il avait remarquée.

J'avais alors compris que, au plus tard en chemin, il se faisait une représentation joyeuse de notre rencontre. Après le premier week-end prolongé, où j'avais dû supprimer la quatrième séance de la semaine précédente, il était particulièrement rayonnant en entrant : dans la main gauche, il tenait une petite voiture, dans la droite, tendrement serré contre lui, un petit lapin en peluche.

Dans la salle de thérapie, il chercha aussitôt un petit pont qu'il avait construit la fois précédente quand nous avions évoqué l'approche de cette interruption un peu plus longue. Sans avoir véritablement encore réfléchi au fait que c'était un pont, je l'avais mis hors de portée des tiers. Lorsqu'il apporta sa petite voiture — il avait entre temps déposé le lapin je ne sais où —, je compris avec surprise qu'il avait pris une petite voiture exactement adaptée aux dimensions de sa construction et qu'il l'avait donc choisie en fonction de ce pont. Cela me donna la possibilité de comprendre l'image du pont comme un signe ou un symbole qui exprimait sa manière de surmonter la distance temporelle d'une séance à l'autre, la distance et la séparation. Je me décidai à intervenir de manière encore très provisoire et déclarai que « maintenant, il y avait un pont entre la dernière séance et aujourd'hui ».

Je n'avais pas fini ma phrase que je ressentis avec malaise combien ce que j'étais en train de dire était incomplet. N'aurait-il pas mieux valu, me demandai-je intérieurement, que je parle d'un pont intérieur de sentiments qu'il avait construit entre la dernière séance et la séance présente, entre lui et moi ? Aurait-ce été trop intrusif ou peut-être visé trop haut ? Ne suffisait-il pas d'avoir simplement relevé l'image du pont ? Quelle signification pouvait avoir la petite voiture ? Plusieurs possibilités s'offraient là. Je m'en tenais pour le moment à ce bref commentaire.

La réponse de l'enfant me surprit. Elle était directe et rapide ; elle résumait sa réflexion sur la séparation, ses angoisses de séparation, peut-être gardées secrètes dans l'intervalle, mais elle donnait aussi à voir la joie d'une nouvelle rencontre et elle ramenait ouvertement la relation entre lui et moi au coeur de l'échange : « J'ai de la chance que tu sois revenue », me répondit-il.

Une nouvelle étape s'ensuivit. Julien entreprit de vouloir faire rouler la petite voiture sur le pont, tout en affirmant que ça n'allait pas. Grimper sur le pont voûté était trop difficile pour la voiture, et donc pour lui tout seul : peut-être je pourrais l'aider à la pousser. Il avait ainsi pu exprimer non seulement sa prise de conscience de la dépendance dans la relation thérapeutique mais aussi ses efforts pour surmonter l'espace de temps entre deux séances plus éloignées dans le temps que d'habitude. Au-delà de cela, cela laissait penser qu'il disposait d'une représentation interne d'une relation utile entre lui et

moi. Une fois cela compris, j'essayai de lui transmettre qu'à travers cette interaction ludique, il me montrait comment il voyait la relation entre nous, comme il la souhaitait et comment même pendant cette interruption prolongée, il avait pu pressentir intérieurement cette représentation, et la fantasmer dans cette séquence de jeu. La construction du pont, acte ludique prévu dans son projet d'apporter une petite voiture de dimension exactement adaptée au pont, avait donc pu être exécutée, dans le champ du transfert positif, comme une forme de communication qui m'était adressée. Elle allait se répéter, à peu près de la même manière, mais sous des variantes toujours nouvelles, dans les mois suivants lorsque intervenaient des séparations un peu longues. Il s'avéra que l'enfant guettait chaque fois attentivement si j'allais être prête et suffisamment attentive pour saisir les choses comme lui. Du point de vue de la relation transférentielle, il n'est guère étonnant que l'enfant ait supposé que j'étais partie en voyage, comme sa mère jadis. Cette interaction qui laissait transparaître une idée différenciée de la relation thérapeutique pouvait être une première ébauche de l'intériorisation qui allait sensiblement se poursuivre dans le cours ultérieur de l'analyse.

Par ailleurs, outre la petite voiture, l'enfant avait apporté un petit lapin. Comme cela devait se confirmer, lui qui, à la connaissance de la mère, n'avait jamais possédé d'objet transitionnel auparavant, avait adopté ce petit animal en peluche au cours des deux dernières semaines, en quelque sorte comme objet transitionnel tardif.

D.W. Winnicott (1967) avait décrit l'objet transitionnel comme un symbole de l'union entre le bébé et sa mère. La représentation interne de la mère absente ne peut rester vivante et significative que si la mère peut la raviver suffisamment tôt. Lorsque l'interruption dans le temps n'a pas été traumatisante et que la mère peut guérir ou réparer le manque que le bébé éprouve, la capacité du bébé à se servir du symbole de l'union peut être rétablie. Mais ce n'est pas tout, le bébé peut même bénéficier de la séparation. « Telle est la place que j'ai circonscrite pour l'examiner, la séparation qui n'est pas une séparation mais une forme d'union. » Winnicott propose de parler d'une troisième zone, intermédiaire, ou d'un espace potentiel, où sont localisés l'expérience culturelle et le jeu créatif. L'espace potentiel, dit Winnicott, nie en même temps l'idée d'espace et de séparation parce qu'il est rempli par le jeu créatif. Il se fonde dans la confiance en la fiabilité maternelle quand elle a pu être éprouvée sur une longue période.

Je voudrais maintenant comparer le temps d'absence de la mère que le bébé peut encore supporter et pendant lequel il peut oser le geste créatif, avec l'intervalle

entre les séances au cours d'une analyse. Winnicott (1954), en raison de la régression qui intervient au cours de l'analyse, avait expressément souligné que le cadre devait inspirer confiance. Il avait insisté à cet égard sur le facteur de la ponctualité de l'analyste et avait ainsi accordé beaucoup d'importance à la fiabilité de l'analyste. Il est permis de supposer que les séparations fréquentes et régulières entre le patient et l'analyste, d'une durée exactement prévisible, comme c'est le cas en analyse, contribuent, notamment si la régression est en jeu, de manière tout à fait essentielle à une certaine mobilisation, une reprise, une restitution ou un renforcement de l'espace potentiel.

Le fait que le petit Julien, après quelques mois d'analyse, ait pu, certes avec retard, rattraper un développement manqué et utiliser un objet transitionnel, me fait penser à la formule de Winnicott (1954) selon laquelle « la situation de carence du milieu se dégèle ». Il est probable que ce dégel avait pu s'instaurer grâce à un début d'analyse favorable et donc offrir les conditions préalables à la création ou au renforcement de l'espace potentiel compromis ou labile.

« Vous pouvez traiter votre patient et ne pas savoir ce qui le (ou la) pousse à vivre. » (Winnicott, 1967.) Allons-nous pouvoir finalement tenter de définir le processus psychanalytique, d'en énumérer les éléments indispensables comme S. Abend (1990) l'a fait il y a quelques années en énumérant six caractéristiques du processus psychanalytique et en ajoutant : « Pour chacune d'elles, on peut dire et le justifier que si l'une ou l'autre, ou telle autre, ne sont pas présentes, le traitement en question n'est pas une véritable psychanalyse, quelle que soit son utilité en tant que thérapie. » Se pourrait-il que nous ne sachions finalement toujours pas pour quelle raison ce processus psychanalytique progresse, dans un mouvement vivant, avec la dynamique d'un « voyage », d'étape en étape, ou comme aurait dit Ph. Greenacre, suivant un processus qui « implique au mieux essentiellement une progression de la maturité » (1968) ?

En 1975, A. Green, après avoir indiqué que la communication du patient se situait dans l'espace potentiel et avoir parlé de la construction de la symbolisation, de l'analyste qui complète ce qui manque au patient, avait ajouté : « Mais en fin de compte, le véritable objet analytique ne sera ni du côté du patient, ni du côté de l'analyste, mais dans la réunion de ces deux communications dans l'espace potentiel qui est entre eux, limité par le cadre qui se brise à chaque séparation et se reconstitue à chaque réunion. » (p. 121.)

Green, si je l'ai bien compris, évoquait alors l'idée que l'espace potentiel est limité par le cadre analytique. Je fais au contraire l'hypothèse — et c'est le fondement de mes développements ultérieurs —, que l'espace potentiel

entre le patient et l'analyste est justement maintenu en fonction par le cadre, c'est-à-dire par la séparation nécessaire entre le patient et l'analyste qu'entraîne la fin de la séance, et par l'absence de l'analyste jusqu'à la séance suivante, et qu'il n'est donc pas limité au cadre, ou limité par le cadre. L'espace potentiel émerge ou est réactivé parce que le patient a fait l'expérience, pendant un temps plus ou moins long, de ce que l'analyste est fiable, de ce qu'il maintient le cadre et qu'il est intérieurement disposé pour lui, le patient. L'espace potentiel n'est pas seulement créé parce que la séance suivante arrive, il l'est aussi parce que le patient a fait l'expérience que l'analyste a jusque-là soigneusement veillé à ce que chaque séance, une fois terminée, soit elle-même régulièrement suivie d'une séparation, exactement mesurée, jusqu'à la séance suivante. Tout ceci peut apparaître comme des subtilités, mais s'explique uniquement par notre intention de ne pas considérer comme seul élément essentiel la succession des séances, mais de prendre également en compte le fait que des séances qui se succèdent dans un tempo rapide, à un rythme régulier, introduisent à chaque fois une séparation, un au revoir, et qu'elles créent entre elles un temps d'absence de l'analyste, un temps de « non cadre » dont le patient va faire l'expérience selon des modes de contrôle et d'élaboration les plus divers. C'est donc dans l'intention de considérer que les séances et les intervalles qui se succèdent forment un tout.

Si le patient gagne en confiance dans la fiabilité, l'espace potentiel peut progressivement être activé ou s'élargir, tout en restant vulnérable et profondément dépendant, pour la suite de son existence, de la garantie de l'expérience de la fiabilité. En ce sens, la remarque de Winnicott prend toute son importance : « L'extension de cette troisième aire peut être minimale ou maximale, selon les expériences qui ont pu effectivement s'accumuler. » (1971.)

La possibilité d'une extension de l'espace potentiel, variable selon les individus, au-delà de la limitation temporelle par le cadre, renforcée par la répétition de l'expérience de la fiabilité dans le cadre analytique, rend encore plus plausible à mon sens la supposition que cet intervalle de temps entre les séances puisse être aussi le réservoir d'une expérience de vie créatrice. C'est dans ces laps de temps, dans ces intervalles, que le patient peut puiser dans son potentiel créateur, d'une tout autre manière que pendant les séances, à la mesure naturellement de ce dont il dispose. Des idées en rapport avec le processus psychanalytique peuvent lui venir à l'esprit, des souvenirs ; il peut rêver, participer activement ou passivement à la vie culturelle — et ce, dans le cadre de la régression, dans un état de grande réceptivité. C'est dans cet intervalle qu'il perçoit peut-

être pour la première fois, pour citer un exemple, qu'un jardin n'est pas mort devant ses yeux, comme il l'a cru jusque-là, que les branches des arbres peuvent bouger, les feuilles sourire au soleil, qu'il y a donc là une vie. Si, comme je le suppose, le processus psychanalytique a quelque ressemblance avec le processus créateur — pensée sur laquelle je reviendrai plus tard —, alors on pourrait rapprocher le cadre psychanalytique de la peinture et par exemple le comparer à la sécurité, à la stabilité d'un atelier, l'intervalle entre les séances étant, lui, comparé au temps que le peintre passe hors de l'atelier, temps pendant lequel il découvre des motifs, prépare les esquisses qui seront finalement rapportées à l'atelier pour y être exploitées, y servir d'incitation, et qui, sans le travail préalable dans cet atelier, n'auraient guère eu d'importance, mais qui à leur tour profitent à la continuation du travail.

La situation analytique ayant déjà été considérée dans la littérature psychanalytique comme un espace transitionnel (Deri, 1978), et Loewald (1974) ayant même affirmé à propos de la « bonne séance d'analyse qu'une séquence de travail analytique réussi pouvait être une création artistique que patient et analyste réalisent ensemble, je voudrais lancer un plaidoyer pour que l'on accorde plus de considération à l'intervalle psychanalytique. Ce qui m'importe, c'est d'attirer l'attention sur l'alternance entre la situation analytique, liée au cadre, et ce que j'ai appelé l'intervalle psychanalytique, avec son importance pour le processus analytique, et de montrer que cela forme un tout, un voyage continu, animé, qui inclut toutes les étapes en un glissement ininterrompu de l'une à l'autre.

Je voudrais maintenant en arriver à une image ou un symbole organisateur qui, au cours de l'analyse d'enfant que j'ai déjà évoquée, a émergé dans l'alternance entre la situation analytique et l'intervalle analytique. Puis, au cours de l'analyse, du fait d'une plus grande intégration de l'expérience de la vie et du processus psychanalytique, cette image a connu une forme de plus en plus différenciée, dont on peut penser qu'elle avait été facilitée par la construction du pont, et mon interprétation de celle-ci, comme s'étendant entre les deux séances.

« Dans la fonction symbolique de la conscience, telle qu'elle est à l'oeuvre dans le langage, dans l'art, dans le mythe, certaines figures fondamentales qui restent identiques à elles-mêmes, et qui sont de nature soit conceptuelle, soit purement intuitive, se distinguent d'abord du flux de la conscience ; au contenu fuyant qui s'écoule se substitue l'unité de la forme, en elle-même close et permanente. » (E. Cassirer, 1953.)

Après une bonne année d'analyse — l'enfant avait entre-temps cinq ans — apparut l'image du chemin. D'abord symbole de la représentation de la relation

analytique, plus tard tout simplement de la vie, elle devint finalement une image de l'historicité, du processus analytique, et au niveau du complexe d'Œdipe, de la possibilité de fantasmer dans les séances un drame, analogue à un rêve, qui rappelait de manière étonnante la légende d'Œdipe.

C'est seulement plus tard en examinant de près les détails de mes notes de séance que j'ai découvert que le précurseur de cette image du chemin était apparu après une interruption de la manière suivante : l'enfant, ce qui était tout à fait inhabituel, avait apporté de chez lui un dessin à compléter où l'on pouvait découvrir et dessiner le trajet ramenant un Viking d'un pays ennemi vers un navire-ravitailleur. Comme je ne m'attendais pas du tout à cette communication de la part de l'enfant dans le sens d'une coordination complexe de relations spatiales temporelles et émotionnelles, je n'avais rien dit pour la clarifier et m'étais contentée de noter le fait, ce qui me paraît, en y repensant, difficilement concevable. Puis les choses s'éclaircirent : durant un séjour en cure organisé à l'improviste et qui avait interrompu brutalement l'analyse, l'enfant m'avait envoyé une lettre. Ce qui avait précédé, c'était qu'il s'était comporté de manière extrêmement agressive dans ce centre de cure et qu'il était sur le point d'être renvoyé avec sa mère et son frère à la maison. La mère avait eu alors l'idée salvatrice de lui proposer une promenade pour parler avec lui comme je l'aurais fait dans l'analyse. L'enfant avait accepté, s'était conduit à la suite de cette conversation comme un doux agneau et m'avait donc envoyé cette lettre. C'était une image. Elle représentait une large route qui, partant d'une maison vers l'observateur, partageait l'image en deux moitiés, droite et gauche. Sur le toit de la maison, il y avait une silhouette qui faisait un signe. « C'est moi, m'avait-il dit à son retour en se faisant montrer encore une fois la lettre : « Tu m'as souvent manqué** ». »

La création symbolique de cette image, de ce dessin d'un chemin allant de lui à moi, d'une image de la relation entre lui et moi, avait eu lieu pendant la période de distance et de séparation, ravivées par la remémoration, pendant la période d'absence. Pour la première fois s'était ainsi esquissée nettement l'image de la route.

« Les symboles naissent du désir de rejoindre quelque chose ou quelqu'un qui est ailleurs, d'atteindre ce qui est impossible à atteindre directement. » (S. Deri, 1984, p. 46.)

« La formation de symbole a toujours lieu dans un contexte de nostalgie. Le symbole fournit un moyen de lier des régions séparées, de traverser des frontières. » (S. Deri, 1984, p. 47.)

La route directe vers l'analyste, après les étapes préliminaires du pont et du retour du Viking au navire-

ravitailleur, était devenue l'expression de la quête et de la recherche de la mère, transférée sur l'analyste, quête paradoxalement facilitée par la mère actuelle.

Quelques semaines plus tard, il collera plusieurs feuilles de papier les unes aux autres et dessinera, en les parcourant toutes, un chemin qui devait relier le présent à un événement traumatique de l'enfance, que je ne peux qu'ébaucher ici. J'avais compris à cette époque que le chemin contenait une perspective de la continuité dans la transformation et l'épanouissement, de la découverte de soi et de l'expérience personnelle, de la séparation et du retour dans le temps. Le chemin, défiant toutes les expériences de discontinuité temporelle, intégrait l'idée du passé, du présent, et probablement aussi celle d'un futur projeté. Le chemin n'était plus alors seulement la liaison entre lui et moi, il ne surmontait plus seulement les séparations, il ne reliait plus seulement le lointain et l'ici, mais il reliait, enrichi de la dimension du temps et de l'expérience du processus psychanalytique, le passé et le présent, et éventuellement aussi le futur. Le chemin était devenu aussi une métaphore de sa représentation du processus psychanalytique qui avait permis entre autre de reconstruire l'événement traumatique enfoui de la prime enfance, de le redécouvrir émotionnellement et de l'intégrer. Le chemin était devenu la métaphore d'un processus de développement émotionnel.

Des mois plus tard, l'enfant résuma par une image plus différenciée, une route, ce qu'il commençait non seulement à pressentir de ses expériences d'empiètement (impingement) mais aussi à s'en plaindre. Sûr de son geste, il traça de nouveau en travers des feuilles qu'il avait attachées ensemble deux lignes parallèles : « Une route » dit-il avec concision. Cependant, il dessina soigneusement sous la route une petite pièce, accessible par un petit escalier. Un garçon a là son laboratoire : il veut y travailler en paix. Mais dans le dessin arrive un bulldozer qui commence à démolir la route et chasse le garçon. Non loin de là sur la route, c'est-à-dire la feuille suivante, le garçon se construit une deuxième cachette. Il est de nouveau dérangé par le bulldozer et doit encore débarrasser le terrain. Mais lorsqu'après une troisième éviction, le bulldozer revient encore une fois et détruit de nouveau la route au-dessus de son abri, Julien explique, tout en posant son crayon, comme si tout allait s'arrêter : « Maintenant, il ne se construira plus de petite pièce. »

Comme je l'ai déjà indiqué, j'avais compris sa figuration aussi comme une image qui résumait les intrusions et déchirures dramatiques dans l'expérience de la continuité que sa vie avait comportées jusqu'ici. Lorsque j'avais commenté que les gens n'avaient pas compris que ce garçon ne voulait pas être dérangé et

qu'ils ne s'étaient pas imaginé ce que cela lui faisait, il avait paru très soulagé. Il ne resta cependant pas dans l'apaisement que le fait d'être compris pouvait susciter. A ma stupéfaction, il avait pris une autre feuille et avait dessiné une jolie maison et dans son toit un oeil. « C'est ta maison de vacances. » J'avais compris qu'à présent, à l'inverse de la maison du début où il me faisait signe depuis le centre de cure, il figurait que, quand j'étais vraiment partie et en voyage, même si j'étais quelqu'un d'absent dans son vécu, je pouvais être quelqu'un de présent, dont il pouvait, par delà la distance, avoir lui-même une représentation. Je lui avais dit : « C'est ma maison, dans laquelle je suis quand nous n'avons pas de séance, mais aussi quand tu penses que je sais que tu existes et que je peux te représenter en pensée. » Julien avait été particulièrement amusé et satisfait de ce que j'avais été en mesure de lui dire.

La route qu'il construisit en séance, le jour de l'anniversaire de son père, qui traversait le paysage et sur laquelle se joua finalement le drame oedipien, comportait de si nombreuses facettes qu'elle nécessiterait à elle seule une interprétation que je ne vais qu'ébaucher. Dans la suite de l'histoire qui lui était associée, que l'enfant raconta comme dans un rêve, elle mena à d'importantes étapes dans la progression du processus psychanalytique, où il était notamment revenu sur la mort d'un ami, et elle porta une trace particulière de la gravité du drame oedipien.

Ainsi s'était développée dans le déroulement d'une analyse d'enfant une image organisatrice qui était devenu le symbole de l'expérience de vie propre à l'enfant et en même temps de la relation analytique, et du processus lui-même, considéré comme « le mouvement du développement progressif à travers le temps dans une direction définie » (E. Kris, 1956). Je tiens à souligner ici que cette image était apparue pour la première fois dans l'alternance entre la situation analytique, l'intervalle psychanalytique et de nouveau la situation analytique, et que c'est en l'absence de l'analyste, pendant l'intervalle psychanalytique, que s'étaient dessinées les étapes préliminaires de cette image.

Dans leur revue des définitions cliniques et de recherche du processus psychanalytique, les auteurs Vaughan et Roose (1995) sont dernièrement parvenus à la conclusion qu'il existait un consensus dans la littérature psychanalytique sur le fait que « le processus analytique comprend l'association libre, la résistance, l'interprétation et la perlaboration ». Une telle définition oriente principalement sur ce qui est plus ou moins révélé, ou mis à jour, au cours des séances d'analyse.

Dans mon exposé, j'ai défendu le point de vue qu'il pourrait être intéressant de prendre en compte l'intervalle psychanalytique dans la réflexion sur le processus psychanalytique. En me servant du concept de Loewald de l'intériorisation des interactions entre patient et analyste dans la formation de la structure, j'ai accordé une importance stimulante aux séparations en fin de séance et j'ai considéré les intervalles entre les séances comme des phases de premières intériorisations possibles. J'ai ensuite suivi l'idée de l'extension de l'espace potentiel qui est activé, mobilisé et réveillé par les interruptions régulières du travail effectué entre patient et analyste, du fait de la limitation des séances, et aussi par la séparation et l'expérience de la fiabilité de l'analyste dans le maniement du cadre. Mais une telle extension de l'espace potentiel, impossible à saisir dans le temps ou dans l'espace, signifie aussi une intensification de cette énigmatique « aire infinie de séparation » (Winnicott, 1971) dans l'analyse, que Winnicott voit localisée dans la relation mère-enfant à certaines conditions et à laquelle on peut revenir ultérieurement dans la vie de la manière la plus diverse et donc naturellement aussi au cours de l'analyse. Dans leurs conclusions, Vaughan et Roose font remarquer que, par opposition à la libre association, à la résistance et à l'interprétation prises comme éléments constituants du processus psychanalytique, il manque un instrument pour évaluer la « qualité » de la perlaboration, c'est-à-dire pour l'intégration de l'affect, de la structure intrapsychique, des relations objectales et des transferts. Ils écrivent : « La perlaboration peut se définir comme ce qui arrive après une interprétation et qui inclut l'intégration des pensées passées et présentes, des affects et des souvenirs. En outre, la perlaboration joue sur le transfert, les relations d'objet actuelles et le sentiment de soi de l'analysant. Le fait qu'il n'existe que peu de recherches sur le processus de la perlaboration n'est pas surprenant. Contrairement à la libre association, à la résistance et à l'interprétation qui sont des événements clairement définissables, manifestes dans la transcription verbale d'une séance d'analyse, la perlaboration est un concept plus complexe avec de multiples composantes. » (p. 325 a-b.) Comme je l'ai déjà indiqué, la suite des recherches systématiques sur la « perlaboration » devra inclure de plus en plus l'intervalle psychanalytique, par exemple quand il s'agira de prendre en compte le transfert entre les séances.

L'intervalle psychanalytique pose un certain nombre de questions dont je n'ai esquissé que deux ici, à savoir la question de son influence sur la structuration psychique et celle de l'extension de l'espace potentiel par rapport à la créativité du patient.

En conclusion, je voudrais revenir sur les développements concernant l'espace potentiel et son

importance pour la créativité du patient, et souligner la proximité entre le processus psychanalytique et le processus créateur en tant que tel, en y incluant l'intervalle psychanalytique.

Susan Deri (1978) a attiré l'attention sur le fait que c'était Winnicott qui, le premier dans le cadre de la psychanalyse, avait montré que l'homme était poussé à la créativité, depuis les premières tentatives infantiles jusqu'aux formes supérieures de la vie culturelle.

Je me rapproche ainsi de l'hypothèse que je voudrais seulement ébaucher en conclusion, à savoir que le processus psychanalytique ressemble au processus créateur. Le thème créativité et processus psychanalytique a été pour une large part évité dans la littérature psychanalytique anglo-saxonne. D'un côté, on y trouve souvent une idéalisation excessive de l'art et de la créativité, de l'autre il manque une analyse systématique de la créativité au sein même de la situation psychanalytique et du processus psychanalytique. Un auteur comme Ph. Greenacre, qui a réalisé des études importantes à ce sujet, en arrive presque à s'excuser d'avoir abordé la question de la créativité : « Peut-être ai-je été influencé par Freud qui croyait que l'investigation de la créativité se situait à l'extérieur du champ de la psychanalyse, même si lui-même a été poussé à des spéculations tout à fait fascinantes et des plus pénétrantes sur certains artistes. » (1971.) C'est Loewald qui, en 1974, avait parlé du processus psychanalytique dans le sens de l'art, lorsqu'il avait considéré la situation et le processus psychanalytiques comme une nouvelle mise en scène, « une dramatisation des aspects de l'histoire de la vie psychique du patient, qui naît en coopération avec l'analyste et dont il est le metteur en scène ».

Incitée par les événements d'une analyse d'enfant, j'ai proposé quelques réflexions sur la signification de l'intervalle entre les séances aussi pour l'extension de l'espace potentiel et la naissance de gestes créateurs du patient à partir de l'éloignement de l'analyste.

Les pensées et les expériences sur la créativité ont beaucoup à voir avec la personnalité de l'individu, avec sa solution personnelle, et elles renvoient aux « instruments de son devenir » (Rilke, 1952).

Je vais terminer par quelques observations que H. Matisse a faites à propos du processus créateur chez le peintre réalisant un portrait et qui ont été suscitées par des expériences vécues pour la première fois alors qu'il était loin de sa mère ou qu'il pensait à elle.

H. Matisse (1972), dans la préface du recueil *Portraits* (1954) avait écrit : « La révélation de la vie dans l'étude du portrait m'est venue en pensant à ma mère. Dans un

bureau de poste de Picardie, j'attendais une communication téléphonique. Pour passer le temps, je pris une formule télégraphique qui traînait sur la table et traçais à la plume une tête de femme. Je dessinais sans y penser, ma plume allant à sa volonté, et je fus surpris de reconnaître le visage de ma mère avec toutes ses finesses. »

Plus loin, il continue à propos de l'art du portrait et de sa première rencontre avec le modèle, et dit : « Ne pouvant parler que de mes expériences, je me vois devant une personne qui m'intéresse, et le crayon ou le fusain à la main, je fixe sur le papier, plus ou moins volontairement, son apparence... Cette image m'apparaît comme si chaque trait de fusain avait enlevé d'une glace la buée qui m'empêchait jusqu'alors de la voir... »

« Il me paraît alors sage de laisser une ou deux journées d'intervalle entre celle-ci et la deuxième séance pour continuer mon travail. »

« Pendant cet intervalle a lieu une certaine fermentation cérébrale inconsciente. Et grâce à ces fermentations, d'après les impressions que j'ai reçues de mon sujet au cours de la première séance, je reconstitue mon dessin cérébralement avec plus de certitude que dans le résultat dû au premier contact... Cette deuxième séance est analogue à une nouvelle rencontre de quelque personne sympathisante. » (H. Matisse, 1972.)

« Pendant cet intervalle a lieu une certaine fermentation cérébrale inconsciente. »

Par analogie et pour résumer, je voudrais encore une fois insister sur le fait que le processus psychanalytique en tant que processus de devenir et de développement peut se trouver stimulé par l'interruption entre les séances et par l'absence de l'analyste qui doit être vécue et surmontée.

Etre seul en présence d'un autre. En nous appuyant sur Winnicott, voilà ce qui à notre avis est possible pendant les séances.

Pour ce qui est de l'intervalle psychanalytique, la formule paradoxale suivante serait-elle possible ?

Etre seul dans l'absence présente d'un autre — Point de départ d'un saut créateur, également dans le processus psychanalytique ?

(Traduit de l'allemand par Michèle Pollak-Cornillot.)

*. Note du traducteur. En allemand : « durch alte Geschehnisse determiniert » . Nous traduisons nous-mêmes car la traduction française publiée d'A. Berman : « déterminé par une série de phénomènes », omet l'adjectif alte et introduit la notion de série. Strachey avait traduit par : « determined by events in the remote past »

** . Note du traducteur : ce que l'allemand dit à la première personne, comme un vécu propre.

Références bibliographiques

Abend (S.) (1990), « The Psychoanalytic Process : Motives and Obstacles in the Search for Clarification », *Psychoanalytic Quaterley*, 59, 532-549.

Bergson (H.) (1991), *La Pensée et le mouvant : essais et conférences*, Paris, PUF, 1969. Trad. all. *Denken und schöpferisches Werden, Aufsätze und Vorträge*, Haubrug, Eur. Verl.-Anst., Darmstadt, 1993, Eva-Taschenbuch Bd 50.

Cassirer (E.) (1953), *Philosophie der symbolischen Formen, Sonderausg., Nachdr. : Darmstadt, Wiss. Buchges. Teil 1. Die Sprache. 10 unveränd. Aufl., Reprografischer Nachdr. der 2 Aufl., Darmstadt, 1953-1994, p. 22. Trad. franç. de Ole Hansen Love et Jean Lacoste, La Philosophie des formes symboliques, vol. 1 : Le Langage, Paris, éditions de Minuit, Le Sens commun, 1972, p. 31.*

Deri (S.) (1978), « Transitional Phenomena : Vicissitudes of Symbolization and Creativity, in *Between Reality and Fantasy*, ed. by S.A. Grolnick and L. Barkin, Jason Aronson, New York.

Deri (S.) (1984), *Symbolization and Creativity*, New York International University Press.

Freud (S.) (1913), « Zur Einleitung der Behandlung », *GW VIII*, 463. Trad. franç. de A. Berman : « Le début du traitement » in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

Freud (S.), (1920), « Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität », *GW XII*, 271-302. Trad. franç. de D. Guérineau, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » in *Névrose, psychose et perversion*; Paris, PUF, 1973, p. 251.

Green A. (1974), « L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique » (à propos des changements dans la pratique et l'expérience analytiques), rapport au XXIXe congrès international de psychanalyse, Londres, juillet 1975, *Revue française de psychanalyse*, 38, 5-6, 1191-1230.

Greenacre (Ph.) (1968), *The Psychoanalytic Process, Transference, and Acting Out* » in *Emotional Growth, Psychoanalytic Studies of the Gifted and a Great Variety of other Individuals*, vol. II, International University Press, New York, p. 765.

Greenacre (Ph.) (1971), « Introduction », *Emotional Growth. Psychoanalytic Studies of the Gifted and a Great Variety of other Individuals*, vol. I, International University Press, New York, S. XXV.

Kafka (F.), (1912) in E. Heller and J. Beug, *Dichter über ihre Dichtungen*, Heimeran/S. Fischer, 1969, « Brief an Felice », 17.11.1912, p. 51. Trad. franç. de M. Robert : Kafka F., « Lettres à Felice » in *Œuvres complètes*, IV, Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 64.

Kafka (F.) (1920-1923), *Gespräch Kafkas mit Gustav Janouch* », *ibid.*, p. 60.

Kris (E.) (1956), « On some vicissitudes of insight in psycho-analysis », *Int. J. Psychoanal*, 37, 445-455 (cité d'après Vaughan et Roose).

Loewald (H.) (1960), « On the Therapeutic Action of Psychoanalysis », *Papers on Psychoanalysis*, New Haven and London, Yale University Press, 1980.

Loewald (H.) (1962), « Internalization. Separation. Mourning and the Superego », *Papers on Psychoanalysis*, New Haven and London, Yale University Press, 1980.

Loewald (H.) (1964), *Psychoanalysis as an Art and the Fantasy Character of the Psychoanalytic Situation* », *Papers on Psychoanalysis*. New Haven and London, Yale University Press, 1980.

Loewald (H.) (1975), « On Internalization », *Papers on Psychoanalysis*, New Haven and London, Yale University Press, 1980.

Matisse (H.) (1954), « Portrait » in *Ecrit et propos sur l'art-Texte, notes et index établis par D. Fourcade*, collection *Savoir*, Hermann, Paris, 1972.

Rilke (R.M.) (1952), *Briefe über Cézanne*, Insel Verlag, p. 10. Trad. franç. de P. Jacottet : *Lettres sur Cézanne*, éd. du Seuil, lettre du 24 juin 1907.

Schacht (L.) (1993), « Aspekte der hilfreichen Beziehung in der Psychoanalyse, Willkommen and Abschied, in *Die hilfreiche Beziehung in der Psychoanalyse*, éd. Michal Ermann, Vandenhoeck and Ruprecht, Göttingen, 106-022. Trad. franç. de M. Pollak-Cornillot, « Bienvenue et adieu » in *Bulletin du GERPEN*, vol. 30, 1995.

Vaughan (S.C.) et Roose (St. P.) (1995), « The Analytic Process : Clinical and Research Definitions », *Int. J. Psychoanal*, 76, 343-356.

Vygotsky (L.S.) (1978), *Mind in Society. The development of Higher Psychological Processes*, éd. by M. Cole, V. John-Steiner, S. Scribner, E. Souberman, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, pp. 56-57.

Winnicott (D.W.) (1954), « Metapsychological and Clinical Aspects of Regression within the Psycho-Analytical Set-Up » in *Collected Papers through Pediatrics to Psychoanalysis*, London, Tavistock, 1958. Trad. franç. de J. Kalmanovitch : *Les Aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique in De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

Winnicott (D.W.) (1967), « The location of cultural experience » in *Playing and Reality*, Londres, Tavistock Publications, New York Basic Books. Trad. franç. de C. Monod et J-B. Pontalis : « La localisation de l'expérience culturelle » in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

Winnicott (D.W.) (1971), « The Place where we live » in *Playing and Reality*. Trad. franç.: « Le lieu où nous vivons » in *Jeu et réalité*.

Zetzel (E.) (1966-1969), « The Analytic Situation and the Analytic Process » in *The Capacity for Emotional Growth, The International Psycho-Analytical Library*, vol. 86, The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, London, 1970.

DU REVE AU WITZ : LA FABRIQUE DE LA LANGUE*

Jean-Claude Rolland

Un phénomène se répète avec insistance au cours du développement d'une cure analytique. Il se joue dans la langue de l'analysant, plus exactement entre certains mouvements qui se produisent à l'intérieur de la langue de celui-ci, et une certaine saisie qu'en réalise l'écoute de l'analyste. L'analyste écoute l'analysant depuis sa langue propre, et depuis la familiarité qu'il acquiert de la langue de l'analysant. Ainsi serait-il plus vrai de dire qu'un tel phénomène se produit tout entier dans la communauté de langue qui solidarise toujours plus, au fur et à mesure de l'avancée du processus analytique, analyste et analysant. Je désignerai ce phénomène du nom « d'interprétation analogique ».

Prenons une séance à son commencement : l'analysant parle et, aussitôt, se tresse un discours aussi singulier que la voix qui l'énonce, aussi unique que le destin qui le porte ; il est si solidaire de l'intimité de la situation analytique, si accordé à l'écoute confidentielle de l'analyste que, hors de la circonstance exceptionnelle d'une transposition de cette intimité-ci dans l'intimité tout aussi singulière de la supervision, nous ne penserions pas à le rapporter, nous ne le pourrions pas. Pourtant, au fur et à mesure que l'analyste s'installe dans l'attention flottante et dans l'intemporalité de sa mémoire, au fur et à mesure que son écoute peut se déprendre de la cohérence toute superficielle qu'introduisent dans le discours le récit de l'évènement, la chronologie de l'histoire, les constructions de l'autobiographie et l'élaboration secondaire du rêve, alors sont audibles ces mouvements de langage ; et ils nous somment de concevoir qu'une tendance autre que celle de nous parler anime ce discours, et que l'habite une logique autre que celle de se raconter. Nous touchons, dès lors, un niveau de la langue qui ne relève plus de l'intersubjectivité mais d'une pure opération linguistique, assez impersonnelle pour que nous nous sentions autorisés à nous affranchir d'un quelconque devoir de confidentialité.

L'exemple suivant nous conduira précisément à ce niveau : l'analyse dure depuis plusieurs années et a été bouleversée il y a deux ans par le grand malheur qu'a subi cette femme de perdre son fils. Elle renoue doucement avec la réalité. Elle commence cette séance par l'évocation d'une visite avec son mari la veille chez

des amis. Ceux-ci ont demandé : « Comment vont les enfants ? » ; une pensée bizarre lui est alors venue : « Pensent-ils à Paul en nous ? » Puis elle se tait, puis évoque d'autres choses, beaucoup de choses disparates. Puis c'est presque la fin de la séance, elle dit que, alors qu'elle ne le faisait plus, elle est de nouveau montée dans la chambre de Paul (qui est restée exactement dans l'état où elle était à la mort de celui-ci). Je dis : « C'était en pensant à cette chambre, Paul en nous. » Aussitôt le souvenir d'un rêve lui revient : elle téléphonait à Paul qui lui annonçait qu'il ne les rejoindrait pas pour Noël ; elle ressentait une vive colère contre lui.

La production d'analogies appartient au discours de l'analysant au sein duquel une même figure se répète, d'abord dans une version conceptuelle, « Paul en nous », puis dans une formation métaphoro-métonymique, la chambre de Paul dans la maison. L'interprétation par l'analyste de l'analogie consiste simplement à rapprocher ces deux représentations que le discours tenait séparées dans sa diachronie et, fait d'une extrême étrangeté, elle produit le surgissement d'un nouveau fragment discursif, un récit de rêve qui, sans doute, si l'analogie n'avait été énoncée, serait resté soustrait à la parole et à la conscience de l'analysante.

Quelles forces meuvent la parole, la conduisent ainsi presque mécaniquement à énoncer certaines pensées et à en effacer d'autres ? Longtemps les analysants croient. qu'ils « choisissent de parler ou de se taire, comme on choisirait de dire le vrai ou de le déformer. Et les analystes tendent à partager cette croyance, Freud le premier lorsque, s'affrontant à Popper-Lynkeus, il affirme « croire que ce qui l'a rendu capable de dépister la cause de la déformation du rêve fut son courage moral. Chez Popper, ce fut la pureté, l'amour de la vérité et la clarté morale de son être. » La raison répugne à admettre que la parole comme toute opération psychique tombe elle-même sous le coup du puissant déterminisme du principe de plaisir-déplaisir. Or c'est bien chez cette analysante un mécanisme d'évitement du déplaisir qui l'a conduite à taire son rêve, nullement oublié, simplement écarté du cours de sa parole, et c'est bien encore une très légère transformation, par l'interprétation de l'analogie, de l'automatisme qui préside à ce principe

* Cet exposé, donné à Vaucresson le 9 décembre 1995, paraîtra quelque peu remanié dans *Inactuel* n° 5.

qui, modifiant les conditions de développement du déplaisir, laissera le rêve accéder au récit, entrer dans le discours et se déployer en parole.

Cette autre analysante n'a, au contraire, commencé son analyse que depuis peu. Elle est, dans cette séance, longtemps silencieuse puis dit « être envahie par des préoccupations professionnelles sans intérêt » ; elle ajoute : « Il faudrait que je vous évoque mon cursus, que je vous parle du théâtre (auquel elle a consacré plusieurs années de sa vie, interrompu ses études et retardé sa carrière professionnelle) mais pas maintenant, plus tard. Elle se tait de nouveau puis dit : « J'ai fait deux rêves » et s'étonne qu'ils soient en rapport avec son travail. Dans le premier, elle défend un « Arabe ». Dans le second, un tribunal islamique juge Omar Shariff. Je dis « une allusion au théâtre, Omar Shariff ». Elle va, soudainement, évoquer cette tranche de vie et, longuement, le conflit avec ses parents qui en est découlé, les insultes échangées et les ruptures. Et elle conclut sur la violence extrême de cet épisode. Je dis : « Une allusion à cette violence, le tribunal islamique. » Le discours change à nouveau de cap : les choses ont bien changé, ses parents sont désormais fiers de sa profession, mais elle mesure soudain combien ils s'opposent, sa mère — une Méditerranéenne — toute en explosions théâtrales et sans lendemain, son père, d'un calme au contraire torpide mais sous lequel gît une violence froide et terrifiante. L'interprétation analogique a ouvert l'accès à des pensées organisées autour de ce qui oppose et divise les figures parentales, problématique centrale pour cette femme homosexuelle, comme, précédemment, elle avait autorisé à ce que le théâtre se parle. L'analogie et son interprétation assureraient, contre l'obscur déterminisme qui l'assujettit, l'avènement de la parole ou sa discursion vers des voies de pensées barrées.

Les mouvements de langage auxquels l'écoute accède, aussitôt qu'elle a rompu avec la rhétorique de surface du discours, sont des jeux de mots rudimentaires qui se réduisent à une simple répétition : l'idée du théâtre apparaît sous une forme clairement conceptuelle et réapparaît, via la langue du rêve, comme métaphore — et métonymie, avec Omar Shariff, l'acteur. L'idée de violence subit un traitement identique, mais en sens inverse : elle apparaît comme métaphore, le tribunal islamique, et se répète en s'énonçant conceptuellement. De l'interprétation par l'analyste des analogies résulte chaque fois le surgissement d'un fragment de discours jusque-là indicible.

Détails si infimes qu'on peut redouter qu'ils soient impropres à nourrir une réflexion théorique et qu'ils ne suscitent chez le lecteur la même critique que Fliess opposa à Freud après la lecture de la *Traumdeutung* : « Le rêveur paraît souvent trop spirituel. » Le parleur de

la cure a-t-il tant d'esprit qu'il produise, à son insu, des correspondances aussi pertinentes ? L'ennemi véritable de la pensée psychanalytique pourrait bien être le sens commun, qui répugne à accorder aux mots de l'esprit du *Witz*. *Witz* n'a pas véritablement de correspondance dans la langue française. Il désigne ce pouvoir de liaison, dans la fulgurance de ce qui, dans la langue énoncée, se correspond secrètement, et qui trouve aussitôt tout prêt son habillage de mot. L'expression est belle, Freud la développe, à plusieurs reprises, dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* : « Un *Witz* qu'on a alors seulement besoin d'habiller de mots » ou mieux encore : « Un *Witz* est alors là, d'un seul coup, tout à fait en même temps que sa vêtue » (« *seine Einkleidung* »). J.-B. Pontalis avoue avoir hésité à conserver le mot dans sa langue d'origine et il est en effet proprement intraductible.

L'interprétation analogique est un *Witz*. Elle relie des formations de parole où l'écoute discerne une correspondance analogique, tandis qu'elles restent pour le parleur insignifiantes, désarticulées, déliées, dans son discours manifeste. L'analogie ne se produit qu'à ce niveau de régression de la langue où l'analyste vient entendre les actes de parole de l'analysant. Le *Witz* illumine ce lien et il n'a qu'à, pour ce faire, s'habiller des mots même de l'analysant — des mots que n'épuisent pas leurs statuts sémantiques, qui auraient été transférés au service de tendances sans correspondance linguistique. « Paul en nous » est à ce titre exemplaire ; il est un néologisme, un « mastic » comme Freud qualifie le rêve *Maistollmutz*, qui contient et retient l'évocation des multiples représentations et affects travaillant, dans l'intemporalité de son deuil, la paroleuse, l'inhumation mélancoliquement déjouée aussi bien que la capture de l'objet entre amour et haine. C'est ce que le rêve viendra — presque sauvagement — dévoiler, une fois que l'interprétation de l'analogie lui aura ouvert l'accès à la parole. Le *Witz* n'est pas le mot lui-même ; il est ce quelque chose qui vient avec l'énonciation, comme l'éclair avec le tonnerre, d'où le mot tire un pouvoir infini d'allusion, et donc de liaison. Dans les conditions ordinaires du langage, ce pouvoir est inhibé, mais la régression que lui fait subir la situation analytique le privilégie. Le *Witz* n'est pas le mot d'esprit, il est l'esprit du mot.

Je dois à Jean-Luc Donnet cette remarque profonde : la technique freudienne consiste à déconstruire le *Witz* jusqu'à ce qu'il ne soit plus drôle. La drôlerie n'est qu'un effet secondaire et contingent du *Witz* qui peut laisser indifférent ou même être très déplaisant. L'humeur qu'il détermine dépend de l'opération psychique qu'il traite et de ses enjeux narcissiques. Dans cette séance, cette femme évoque son voyage récent avec les amies de son passé militant et féministe. Le plaisir attendu n'était pas

là, elle n'y trouva que matière à irritation. Ainsi l'une des amies évoqua les soins d'épilation qu'elle prodigue à sa fille ; cela l'a mise hors d'elle : comment des mères se soumettent-elles à des stéréotypes culturels avilissants, contribuant ainsi à leur transmission ? Un peu plus tard dans la séance, c'est encore une autre histoire racontée par une des amies qui lui revient : on aurait, sous prétexte que c'est une espèce en voie de disparition, hospitalisé un jeune gorille dans le service pédiatrique d'un hôpital universitaire. Elle a de nouveau réagi avec violence et elle s'en justifie encore, dans l'instant, longuement et fébrilement. Je dis : c'était en pensant au gorille, l'épilation. Elle se trouve stupéfaite de ce rapprochement, reste longtemps silencieuse comme sidérée, puis dit être envahie par la représentation de la pilosité pubienne. S'ensuit une longue méditation sur le destin de la pilosité originaire dont la femme n'a gardé que ce ridicule vestige là et aux aisselles, tandis que l'homme en a conservé des marques si valorisantes...

Le jeu qu'exercent les mots épilation et gorille pourrait, pour une tierce personne, être drôle, voire cocasse, et la pensée que cette répétition scellait, ne manquer ni d'esprit ni de profondeur. Mais ce n'est pas là l'intentionnalité du *Witz* qui vient au contraire lever une représentation et son affect particulièrement déplaisants. Il faut qu'il soit l'effet d'un déterminisme psychique puissant lié au transfert et à la force de sa suggestion : si, dans cette séance, la parole de l'analysante se saisit de ces deux anecdotes et les rassemble, ce n'est ni parce qu'elles sont actuelles, ni parce qu'ayant eu lieu dans une certaine unité de temps, elles ont toutes deux donné lieu à un bouleversement émotionnel passager qui serait ainsi déchargé de manière cathartique. C'est parce que, parmi tous les « restes » de la vie ordinaire, parmi tous les motifs susceptibles de fournir sa matière à la parole, les récits de ces anecdotes s'avèrent les mieux aptes à créer les articulations qui aiguilleront son cours vers ce qui l'appelle compulsivement : la fantasmatique inconsciente associée à la représentation de la pilosité pubienne*. Il y a totale similitude entre la pensée inconsciente dégagee par l'interprétation et la force mystérieuse qui meut régressivement la parole et produit les analogies. Au point qu'on peut inférer l'une de l'autre.

La parole dans la cure serait en quête de représentations inconscientes, et l'interprétation analogique la servirait en levant les obstacles qui, dans cette quête, s'opposeraient à sa fluidité. Ainsi la parole file-t-elle son chemin à rebours du cours manifeste du récit, à l'insu du sujet qui l'énonce et contre les tendances même qui le gouvernent : « contradiction » essentielle au processus

discursif de l'analysant, puisqu'une de ses faces dit le réel, ses cohérences et ses scandales, mais échoue à les motiver, et l'autre joue des mots, sans retenue, et accède enfin à la raison du scandale. Cette duplicité apparente, loin de ruiner la confiance que nous pouvons mettre dans le discours, nous conduira, au contraire, à admettre avec J.F. Lyotard que le signe linguistique est dans sa nature même hétérogène : il relève tantôt du *Sinn*, de la signification, tantôt de la *Deutung*, de la désignation. Dans le discours manifeste, les mots restent conceptuels ; ils renvoient sans ambiguïté à des signifiants précis — épilation, gorille. Dans la profondeur du discours latent, sous l'effet du transfert et comme en rêve, ces mêmes mots perdent ou mêlent leur référence, ils échangent leurs parties contre leur tout, se disloquent, se chosifient, s'érotisent ; ils ne signifient plus, ils désignent — le poil, à poil les filles, le con, le menton. Et, sans doute, ces catégories de la signification et de la désignation ne sont pas les seules à édifier la complexe structure de la langue, que nous n'avons pas fini de disséquer si nous voulons comprendre les voies fécondes de développement qu'elle offre au processus analytique.

Ce processus qui repose sur un traitement de la langue identique à celui qu'opère le travail du rêve, sauf qu'il sauve en même temps l'ordre de la pensée vigile, crée les conditions du *Witz* interprétatif. Celui-ci rapproche des formations identifiables du fait d'une parenté figurale ou linguistique, mais d'une façon qui reste cependant arbitraire et quasiment immotivée, puisque la pensée qu'il fera advenir n'est absolument pas anticipable. Le *Witz* interprétatif qui déshabille l'idée que les mots de l'analogie ont déguisée s'impose comme un impératif dicté par l'écoute et il ne sait que rapprocher. Ce qu'il fera apparaître, ce quelque chose exclu du discours, effacé, le dépasse.

Avançons ceci : un rêve ne s'interprète pas, il se défait. Lorsqu'il est rapporté dans la cure, les associations qu'il suscite suivent le même chemin régrédient qu'avaient emprunté les pensées du rêve avant que celui-ci ne se cristallise dans l'image onirique. Ces associations travaillent, avec plus ou moins de succès, à séparer les matériaux épars et hétérogènes dont le rêve est tissé : restes diurnes perceptifs, investissements résiduels, pensées préoccupantes de la veille ou du passé lointain, souvenirs infantiles refoulés. Si un rêve parvenait à être ainsi totalement défait en ses fragments originaires, il s'interpréterait de lui-même. C'est là la leçon du chapitre 6 de la *Traumdeutung*. Interpréter un rêve, c'est le décomposer, le fragmenter.

* La lecture que je fais de ce moment analytique renverse l'ordre des événements ou plutôt rend aux séquences l'ordre qui les détermine.

La notion de fragment, si chère au romantisme allemand, convient pour définir la forme sous laquelle se représenter le matériau psychique inconscient ; représentation ne valant qu'en opposition à la structure pré-consciente définie, elle, par la liaison, l'articulation sous les différentes modalités du sémantique, du syntaxique et du rhétorique. Le passage d'une topique à l'autre reste solidaire de l'opportunité accordée au fragment inconscient de trouver son articulation spécifique, par un transfert ou une traduction (si l'on garde en tête l'équivoque freudienne du mot *Übertragung*) qui spécifie-rait ainsi le psychique entre un refoulé et un articulé.

Le fragment, porté par la charge pulsionnelle qui lui est propre, meut, comme désir inconscient ou compulsion de répétition, l'appareil psychique : assez pour induire, dans la vie éveillée, un symptôme, pendant le sommeil un rêve, et dans la situation analytique un acte de parole ; pas assez pour produire à lui seul ces formations psychiques. Les processus qui conduisent à l'accomplissement du désir du rêve, à la réalisation du symptôme et à l'événement d'une parole, exigent que plusieurs de ces fragments s'associent, cumulent leur charge libidinale et ajustent leurs buts.

En ce sens, le rêve apparaît comme une vaste entreprise d'unification qui rassemble, en une totalité aussi autarcique qu'éphémère, les fragments les plus disparates. Son motif immédiat tient à son rôle de gardien du sommeil : un motif plus profond pourrait être la tâche que lui confie le moi de l'éclairer sur ce qui, naturellement, lui échappe : c'est ainsi que le rêve présente des relations logiques, masquées par le refoulement et le clivage, comme simultanées, et les rend donc lisibles. Pour figurer cette opération, Freud a une image forte, l'école d'Athènes : « Le rêve est comme le peintre qui réunit en une école d'Athènes ou un Parnasse tous les philosophes et tous les poètes, alors qu'ils ne se sont jamais trouvés ensemble dans ces conditions ; pour l'acte de pensée (*die denkende Betrachtung*), ils forment une communauté. Le symptôme fait de même des diverses motions menaçant la quiétude du moi. Son motif est une défense de ce dernier, mais un souci « d'expression » y concourt aussi plus profondément. La parole dans la cure, au-delà de la soumission à la règle du tout dire et du motif de l'adresse, procède de la même tendance à l'unification par juxtaposition : il s'agit de rassembler toutes les pensées émanant d'une même représentation-but inconsciente et, à partir d'une matière à discours actuelle, polymorphe et assez indifférente dans sa mondanité, la parole y procède en écartant ce qui ne s'y rapporte pas, en énonçant tout ce qui pourrait s'y rapporter et en forçant même ce rapport : c'est ce dont témoigne l'analogie.

L'exemple suivant entrecroise les problématiques de ces trois processus, rêve, symptôme et parole associative. La patiente est phobique. Elle commence cette séance en évoquant une réunion de travail de la veille et l'admiration que suscita un des exposants pour la façon dont il traita son sujet, étant bien dedans mais sachant rester en dehors. Elle y associe un rêve de la nuit ; elle n'a qu'à moitié envie de le raconter parce qu'elle y a beaucoup pleuré et que le raconter la fera encore pleurer : une grande maison inconnue ; trois hommes la poursuivent... pour la violer ; elle fuit et trouve enfin une protection précaire. Ce rêve lui laisse maintenant une drôle d'impression : elle se sent à la fois dehors et dedans. Je dis : la même impression que celle que vous inspira l'exposant.

L'analogie est là si rudimentaire et si apparemment consciente qu'on hésiterait à l'énoncer. Pourtant le rapprochement a fortement troublé la parleuse. « Vous touchez juste, dit-elle, c'est là précisément mon problème dans la vie ; ou je suis toute entière dans les choses ou je reste complètement en dehors, je les fuis. » Je dis : le rêve fait justement allusion à la fuite.

Elle est aussitôt transportée vers ses souvenirs de vacances, en un lieu immuable commun à plusieurs familles amies dont, petite fille, elle ne conserve que le souvenir d'une expérience malheureuse, et adolescente, au contraire, de bonheur. Sa parole file cette seconde mémoire. C'était une grande et belle maison — tiens, comme la maison du rêve justement. Un jour, un incident s'y produisit : une des jeunes filles tenta de se suicider. Le même garçon qui avait suspecté le fait procéda au sauvetage ; elle se souvient alors avec dégoût du bouche-à-bouche, puis des désirs de mort qui l'envahirent à l'égard de cette mijaurée ; puis revient un autre souvenir extrêmement désagréable dont elle a soudain vraiment honte : ce garçon fut son premier amoureux ; comme elle toléra ses assiduités, se prêta à ses caresses pour finalement se refuser... Reviennent encore l'ennui éprouvé pendant leurs étreintes, le sentiment pénible de rester en dehors, la peur panique d'être pénétrée comme si cela eût été... un viol. Je dis : c'est à ce viol que fait allusion le rêve.

Jusqu'à un certain point, le rêve aura été défait par la seule parole de l'analysante, s'ouvrant à des couches refoulées du psychisme et aidée des rapprochements interprétatifs imposés, sans que jamais il ne puisse être préjugé de leurs effets, par la production au sein du discours des analogies. Décomposons, à notre tour, le processus analytique qui a conduit à cette fragmentation : « dehors-dedans », ce reste sensoriel de la veille lié à la réunion de travail a été retenu et énoncé dans le discours de la cure pour son aptitude à métaphoriser une tendance générale à l'angoisse. Au cours du processus

psychique qui a précédé la séance — et l'a sans doute anticipée —, un travail de liaison, remarquons-le, a déjà eu lieu : le rêve, en effet, a traduit « dehors-dedans » par « fuite », dans une concision qui laisse envieux le penseur éveillé ; de même le rêve a-t-il articulé « fuite » avec « viol », selon un amour de la vérité dont le parleur ordinaire se sent cruellement dépouillé. Car cette causalité sexuelle de « fuite », la parole ne la retrouvera qu'au terme d'une longue pérégrination le long des voies frayées par le souvenir, qu'il lui faudra intégralement parcourir pour parvenir à ce but ; rien ne lui sera épargné, ni la traversée, d'abord, des souvenirs innocents (la belle maison), ni, ensuite, celle des souvenirs ambigus (le bouche-à-bouche), pour accéder, enfin, à une scène sexuelle en prise sur le fantasme inconscient.

Le rêve ne se soucie pas de cette procédure, il opère les courts-circuits qui lui conviennent. Mais c'est que le rêve ne travaille pas à se souvenir, il réactive les traces mnésiques, joue de leurs affects ; il répète seulement l'expérience infantile. Tandis que la parole, elle, veut se souvenir et oublier. Et, parce qu'elle ne peut, comme le fait le rêve, bondir d'un fragment inconscient à l'autre, elle doit construire entre eux des articulations qui sont comme des ponts entre les deux bords d'un précipice, ou des gués entre les deux rives d'une rivière. Parler, on le sait, est articuler. Et parler dans la cure est lever les refoulements qui ont effacé des articulations virtuelles ou réelles et réduit l'expérience originaire à l'état de fragments inconscients.

Les concepts « dehors-dedans », « fuite », « viol » émaneraient d'une nébuleuse représentative et fantasmatique issue de la curiosité sexuelle infantile et de l'angoisse de castration, qu'ils travailleraient à lier et à représenter. On sera frappé par la façon dont la parole de l'analysant joue de ces concepts, les énonçant dans des registres multiples et hétérogènes : « viol » apparaît dans la langue du rêve, il réapparaît dans la parole de la cure ; il est pris ici dans une perspective métaphorique, là dans son sens littéral ; il relève tantôt d'un discours narratif, tantôt spéculatif. Sa charge figurale varie du plus abstrait au plus charnel. Ce sont là les opérations propres à créer les analogies, opérations qui se ramènent toujours à une répétition : du même mot, répété dans des strates discursives différentes ou repris dans des acceptions multiples, ou du sens d'un mot révoqué dans un équivalent autorisé par l'allusion.

Quelle force pousse à cette opération qui détermine ainsi, de l'intérieur, le cours de la parole ? Le parleur de la cure croit en effet qu'il nous parle de cela, tandis que la parole, à l'insu du sujet, est autrement animée. « Je n'avais vraiment pas envie de venir aujourd'hui » me dit-elle ; mais à quelques variantes près, « pas envie de parler », « de travailler », c'est toujours ainsi que cette

analysante commence à s'adresser à moi, après une demi-heure « rituelle » de silence. Bien sûr, je sais que ce n'est pas vrai qu'elle n'a pas envie de venir : si c'était vrai, elle ne viendrait tout simplement pas. Ce que je tiens pour vrai, c'est qu'elle n'a qu'envie de venir, mais pourquoi le dirait-elle puisqu'elle vient obstinément ? L'acte contredit le dire ; il ne s'agit pourtant pas d'une simple dénégation.

Avançons l'hypothèse que, lorsqu'un énoncé surgit dans le discours de la cure, la vérité actuelle de son contenu est nécessairement assurée. Ce serait là une loi régissant le cours de la parole analytique. La vérité actuelle de son contenu étant assurée, l'énoncé peut alors s'habiller de la forme syntaxique propre à le mettre au service d'une autre vérité inactuelle et encore inconnue, et à lui servir de représentant. Après avoir dit qu'« elle n'avait vraiment pas envie de venir aujourd'hui », elle garde encore le silence — elle est particulièrement avare de sa parole —, puis ajoute qu'on s'est récemment encore trompé sur son prénom, que cela l'a mise très en colère, lui ayant rappelé que je l'avais affublée d'un autre prénom que le sien lorsque je lui ai écrit pour l'informer du début de son analyse. Je dis que c'est pour ça, ne pas avoir eu envie de venir aujourd'hui. Un tel rapprochement qui ne repose que sur une contiguïté rudimentaire semble arbitraire et immotivé. Mais cela lui fait penser et dire qu'enfant, elle se refusait à aller chez son père, que c'était là le motif de conflits violents avec sa mère qui, le plus souvent, cédait. Pourquoi ce père est-il parti si tôt de la maison, avant même sa naissance ? S'il était demeuré, il n'aurait certainement pas laissé sa mère lui donner le prénom d'une soeur aînée morte bébé, dont elle lisait, avec terreur, l'inscription sur la tombe où sa mère l'emmenait régulièrement se recueillir. Je dis : de là la colère qu'on se trompe sur votre prénom.

La force qui commande à la production analogique travaillerait à rassembler les éléments sémantiques, même rares et besogneux, susceptibles d'être adéquats à faire advenir à la conscience, à la perception par les mots, une représentation fondant la vérité de l'être. Les raisons ayant conduit à bannir cette vérité pour ce qu'elle contient de blessant, d'inconvenant ou d'interdit, relèvent du refoulement, du clivage et du déni que nous n'aborderons pas ici. Remarquons néanmoins que l'analogie, produite par la parole et le *Witz* qu'elle conditionne, procède d'une rébellion contre ces mécanismes, et contre le sens commun et l'ordre établi qu'ils instituent, en dévoyant la parole ordinaire, en la contraignant à ne retenir dans ses mailles, à n'articuler à sa structure que ce qui ne fait pas scandale. Dans l'intérêt que Freud prend aux histoires de marieurs, il y a d'abord cette idée essentielle que le *Witz* est porté par

l'esprit de révolte. Le marieur démystifie l'idéalisation mensongère de l'institution du mariage. Et la drôlerie que suscitent ses histoires provient de la levée d'une répression morale : « Qu'exigez-vous de votre future fiancée ? » demande-t-il au prétendant. « Qu'elle soit belle, riche et aussi cultivée » répond-il. « Entendu » dit le premier, « mais avec ça, moi, je fais trois beaux partis. »

Le *Witz* rapproche ce qui se correspond en vérité, mais il a préalablement déconstruit l'ordre même du discours, issu des exigences auxquelles les hommes soumettent leur parole pour satisfaire à leurs idéaux ou nourrir la curiosité de l'autre, l'enchanter ou le dominer. Qu'elle serve la jouissance narcissique ou s'ouvre à des fins amoureuses, politiques ou littéraires, la parole, aussitôt qu'elle se finalise ou s'adresse, procède de l'art, donc de l'artifice, elle se dévoue à ses effets et rompt avec l'esprit originaire du logos qui l'anime dans l'intimité de l'être parlant. Rousseau, Herder, Derrida, parmi les multiples penseurs de la langue, s'en sont assez étonnés, émerveillés ou offusqués.

Cet art de la parole s'appuie sur les mêmes opérations dont le penseur de la nuit, le parleur endormi, déjoue la censure avec sa fabrique du rêve, d'une langue des rêves : le déplacement qui investira une ultime représentation de l'énergie propre à la série des représentations qui s'y associe et s'y camoufle ; la condensation, *Verdichtung*, qui promeut une représentation en lieu et place d'une autre, la transfigure sans rien lui faire perdre de sa charge affective. Remarquons combien *Verdichtung* est proche étymologiquement de *Dichter*, l'auteur. La parole participe de la fiction, irrémédiablement ; elle est, à sa face sociale, communicative, condamnée au déguisement.

Dans la cure, au contraire, au-delà de l'adresse qui serait comme le reste irréductible du social dans l'atonie analytique, ce cours de la parole tend à se renverser, comme un fleuve qui remonterait vers sa source. Elle part d'une proposition immédiate, de l'énoncé d'une pensée ou d'un événement en soi absolument fondé et indubitable ; mais, de là, au lieu d'aller, comme le ferait une parole ordinaire, vers sa conclusion ou son commentaire, la parole s'en va vers sa mémoire, vers ce que cette pensée ou cet événement en actualisent. Ou bien elle part de l'évocation d'un être aimé présentement, et la voilà aussitôt appelée à figurer la cohorte des chers disparus dont les ombres animent sa « force d'attraction ».

De plus, où la parole ordinaire se résout à la condensation et au déplacement, parce que son économie y trouve son compte, la parole qui fait le processus analytique délie et fragmente, elle rapporte le mot à sa chose, l'*ersatz* à son origine ; d'où la longueur des cures,

car à devoir déployer ces réseaux compacts des représentations, à devoir déplier le lourd mémoire des inscriptions mnésiques, il faut à la parole la temporalité infinie, si étrange pour le sens commun, si difficile à évaluer, par les analystes eux-mêmes, du temps analytique.

Car c'est toute la profondeur, l'antériorité de la langue, que la parole dans la cure doit parcourir pour, partant de la matière actuelle, immédiate, de ses énoncés, aller vers les représentations passées, inconscientes, infantiles, et les articuler possiblement à sa structure et à son ordre. Souvent, ici ou là, l'idée a prévalu qu'on pourrait épargner à l'analysant ce long chemin de parole, qu'on pourrait suppléer à ses arrêts, à ses silences, à son mutisme, en « injectant » par une parole interprétative les signifiants manquants que l'écoute de l'analyste aurait reconstruits. On conçoit ce qu'une telle technique analytique a de fascinant pour l'analyste soudain affranchi d'une soumission passive au rythme du discours de son patient. Mais il faudrait l'évaluer à l'épreuve de réalité que représente le maintien du cap de l'analyse en direction du changement psychique.

Or le changement psychique, pour être structural et échapper à la précarité de la suggestion, doit être l'effet indirect d'une inscription ou réinscription des fragments inconscients dans la chaîne sémantique préconsciente. L'opération est complexe, elle comprend d'abord l'articulation des représentations inconscientes représentant un fantasme ou une fixation libidinale à un concept verbal ; puis l'insertion de ce concept dans l'ensemble du langage énonçable où s'épuisera sa charge érogène. Cette articulation de la chose et du mot, suivie de l'inscription de cette nouvelle unité articulatoire à l'unité totalisante de la langue, qui en fait un mot appartenant à la communauté, audible à tous et véhiculant de soi à l'autre l'échange intersubjectif, c'est à cela que procède le travail de la parole dans la cure. C'est cela la part langagière du processus analytique. Ajoutons que ce travail-là appartient exclusivement à la parole de l'analysant et qu'aucune parole extérieure ne peut y suppléer, pour cette dernière raison qu'en ce point la parole est acte, que dans le même temps où l'énonciation la profère, elle fait subir à la chose énoncée une translation dans le champ psychique, une transposition d'un système à l'autre, un transfert qui est une traduction, une *Übertragung*.

Ce travail de la parole n'est qu'une part du processus analytique, sa part superficielle, parce que de surface. Mais s'il n'est pas le tout du processus, le discours que produit la parole reste cependant le tout de sa manifestation, et le seul levier par où l'analysant et l'analyste peuvent l'infléchir : l'analysant en exploitant le génie de sa langue à arpenter les *terrae incognitae* de l'infantile, et à opérer l'articulation des formations inconscientes en

formations représentatives propres à les signifier, l'analyste en autorisant le *Witz* dont dispose son écoute à parachever ce travail.

Écoutons, encore une fois, parler l'analysant : il évoque une situation banale et, sans même que l'analyste intervienne, du seul fait que celui-ci s'installe dans une certaine écoute et ré-habite la mémoire intemporelle de ce qui s'est dit de l'un à l'autre la dernière fois, les dernières fois, partant donc d'une situation commune, des souvenirs singuliers viennent à la parole de l'analysant et les mots qu'il emploie, de banaux qu'ils étaient, s'irréalisent et acquièrent une liberté qu'on ne connaît qu'à l'enfance.

Cette parole subit une régression et temporelle et formelle. Freud a théorisé ces modalités de la régression dans la *Traumdeutung*. Sans conteste, l'objet visé était le travail du rêve, explicitement. Mais rien n'exclut que Freud n'ait été implicitement influencé par ce qu'il pouvait entendre du cours de la parole dans la cure. Un même *recessus* affecte en effet le travail du rêve et le mouvement de la parole analytique, sauf que, dans ce dernier cas, la régression ne va pas jusqu'à l'accomplissement hallucinatoire du désir : la parole dans la cure joue des mots, mais elle ne les laisse pas se convertir en images perceptives ; tout au plus les laisse-t-elle « faire image », s'accoupler aux figures fantasmatiques, dont ils seraient la métaphore incantatoire plutôt que l'indice sémantique, se distribuer en scénarios mystérieux générateurs de plaisir. Mais la régression n'affecte jamais la raison des mots, et la preuve en est qu'à tout moment, le parleur pourra interrompre cette récréation, parce qu'il vient d'y discerner un sens, ou d'y entendre une pensée qu'il ne se connaissait pas mais qu'il reconnaît. A moins que ce ne soit l'analyste qui, participant de son lieu à cette récréation, et par une interpolation habile et opportune (ainsi que Freud définissait l'action des pensées intermédiaires propre au travail du rêve — *Wortbrücke, Verbindungswege, Nebenschliessen, Knotenpunkte*) concourt au surgissement de cette pensée ou au dévoilement de cette signification. Nous sommes là au second temps du travail de la parole qui ne relève pas du rêve mais du *Witz*.

Du rêve au *Witz* : Freud lui-même considéra qu'il écrivit le mot d'esprit sous le coup de la remarque acerbe de Fliess, selon qui « le rêveur aurait trop d'esprit ». On doute que ce seul facteur fut assez puissant pour déterminer la gigantesque compilation exigée par la rédaction de cet ouvrage. De fait, l'exploration de la langue, et de la part jouée par celle-ci comme support du matériel psychique et condition de sa mobilité, est un souci constant de l'interprétation des rêves. Elle représenterait même l'autre courant de pensée à l'œuvre dans ce texte, à côté du courant

principal, triomphant, qui conduit à la grande découverte de l'accomplissement du désir. Freud est là nettement moins entreprenant : il s'essaie dans quelques passages « habilement interpolés » dans le chapitre 7, à expliciter, au travers du rêve et comme par le truchement de sa métaphore, « la construction des ponts verbaux assurant la marche du processus psychothérapeutique ». Le *Witz* poursuit le même projet : deux propriétés des mots leur donnent une valeur psychique essentielle : leur aptitude au transfert des représentations entre inconscient et préconscient ; et surtout l'hétérogénéité de leur « matière », puisque les mots relèvent tantôt d'un état primitif (*Urwort, Sprachkunstle der Kinder* — l'art de parler des enfants), tantôt d'un état logique.

« Le rêveur a trop d'esprit. » Cette critique de Fliess à Freud pourrait avoir eu plus de portée qu'on ne le croit. C'est en soi un trait d'esprit, à la Chamfort, qui agit comme un interdit : on ne touche pas à la langue, on ne dissèque pas le verbe. La sacralisation de la langue et du logos propre au sens commun, dont Fliess se fait le censeur, contraindra Freud à un détour ou un compromis : l'usage des métaphores du rêve et du *Witz*, où s'échouera partiellement une exploration spécifiquement analytique des faits de langage. La sacralisation du logos, comme toute sacralisation, sert des fins idéologiques, naturellement conservatrices. Un récit de Dostoïevski l'illustre merveilleusement : cela se passe dans une ville d'Espagne au temps de l'Inquisition. On s'apprête à brûler un hérétique. Le peuple entoure le bûcher dressé sur la place devant la cathédrale. Soudain apparaît un homme jeune, grand, portant une longue chevelure et une barbe blonde et bouclée ; il est vêtu d'une ample tunique blanche. Il va vers le parvis et s'y assoit, solitaire. La foule, comme magnétisée, quitte aussitôt le lieu du supplice et se dirige vers l'homme. L'inquisiteur ordonne qu'on l'arrête ; il se rend, la nuit, clandestinement, dans sa geôle : « Je sais parfaitement qui tu es, dit-il. Mais tu as dit tout ce que tu avais à dire ; tu n'as plus le droit d'ajouter un mot à ta parole. »

Ce ne sont ni le rêveur ni le parleur qui ont trop d'esprit. C'est la langue elle-même, dès lors qu'on réanime les processus de déconstruction qui la travaillent spontanément, ce que la modernité poétique et littéraire ne cesse de poursuivre depuis Mallarmé, ce que Lacan a tenté de réintroduire dans la pensée psychanalytique ; en vain d'ailleurs et pas seulement pour la raison idéologique sus-mentionnée : il y a aussi la passion, consubstantielle à la langue et aveuglante. Retournons furtivement à Rousseau et à *L'Essai sur l'origine des langues* ; ce que nous savons depuis ce texte, si bouleversant, si proche, ainsi que l'a bien vu Starobinski, de *L'Essai sur l'origine des inégalités sociales*, et que nous

ignorons toujours aussi superbement, est ceci : la langue est le lieu, par excellence, de l'aliénation humaine.

Veut-on interrompre une parole dans son dévoilement de la vérité de sa langue ? Qu'on l'interprète. Veut-on au contraire que se dévoilent ses pointes, ses *Witz*, comme surgissent les éclats précieux du silex sous les doigts habiles de l'*homo faber*? Alors laissons la parole aller son chemin, laissons-la se heurter, se fragmenter aux constructions silencieuses de l'analyste, laissons-la, dans la tension transférentielle, développer l'œuvre à laquelle le conflit psychique la contraint. Abandonnons-là à la profanation par le « démoniaque », le refoulé, le pulsionnel qui aspirent à la soumettre, et n'y trouveront qu'à s'y résoudre, s'y transférer, s'y transcender. Faisons confiance au pouvoir civilisateur de la langue, sur lequel s'appuie, dans la cure et dès son origine, la règle fondamentale du tout dire.

La cure, de bout en bout, relève de l'institution de la langue. Mais précisons-le : de toute l'institution de la langue ; pas seulement de son état rationnel, social, où elle est la transparence même, un système de signes qui s'efface aussitôt qu'il a fait apparaître son objet référentiel ; aussi et peut-être surtout, dans ses états primitifs, quand le signe conserve encore une fonction autonome, agit indépendamment de tout lien, de toute aliénation au signifié, et qu'il pourrait, alors, être tenu pour l'essence ultime du tissu psychique, immatérielle. Ce que le discours de la cure fait réapparaître, à la faveur de la régression qui lui est propre, c'est, plutôt que l'institué de la langue, son instituant : un pouvoir signifiant, polymorphe, grâce à quoi un mot peut se détacher d'un signifié immédiat pour représenter, provisoirement et de surcroît, un signifié étranger ; ou grâce à quoi l'effet signe du mot (qui serait comme un appel à signifier) peut s'articuler à l'effet signe d'autres mots, et initier ainsi des chaînes signifiantes — *Gedankenketten* — nouvelles où la psyché trouve à étendre son espace et à se relier à l'inconnu. Dans ce jeu infini de signifiante, consisterait, in fine, le *Witz* de la langue.

C'est pourquoi, si le contenu d'un énoncé est assuré en vérité, alors cet énoncé peut devenir signe pour un autre contenu au prix d'une certaine modification syntaxique. Il peut s'ériger en ce que Freud appelle un *Knotenpunkt*, concept fortement imagé là encore puisque emprunté au vocabulaire du chemin de fer : noeud ferroviaire, point de jonction, aiguillage. Quand on voulait se rendre, autrefois, de Lyon à Paris, il fallait passer par Dijon, bien que ce ne fût pas là le plus court chemin, mais seules ces voies étaient frayées. Le TGV a, depuis, ouvert une nouvelle route. Pour accéder, depuis le préconscient, aux représentations inconscientes, la parole doit aussi trouver les mots susceptibles d'aiguiller adéquatement sa marche ; les trouver ou les créer, les trou-

ver créés, dirait Winnicott. La recherche fébrile ou, au contraire, réticente, selon la liberté de parole dont dispose l'analysant, aboutit au phénomène de l'analogie.

Ecouter, pour l'analyste, c'est renoncer, autant que possible, à entendre le contenu des énoncés, mais déplacer son attention sur la seule fonction signifiante de ces énoncés. L'analyste n'écoute pas ce que le discours dit mais ce qu'il fait. Une métapsychologie de l'écoute analytique, engagée par D. Widlöcher, doit prendre en considération la régression formelle et topique à laquelle l'analyste consent lorsqu'il règle son écoute, au-delà de la transparence de la langue, sur sa matière signifiante, sur les jeux d'homophonie, de renversement, d'identité figurale auxquels se livrent les mots de l'analysant. Régression commune aux deux partenaires de la situation qui les solidarise en une co-pensée, pour reprendre l'expression de D. Widlöcher qu'on pourrait compléter ainsi : une co-pensée infantile ; car ce jeu avec les signes auxquels sont réduits les mots, c'est exactement cela, l'art de parler des enfants qui « traitent les mots comme des objets et découvrent une nouvelle langue et des mots artificiels, et est la source commune et du rêve et des psychonévroses. »

Si la cure lève l'amnésie infantile, c'est d'abord parce qu'elle retrouve la langue de l'enfance. Mais c'est aussi parce que la langue peut tout dire. La règle du tout-dire, bien avant d'être la règle fondamentale de la psychanalyse, est la loi même de la langue, système virtuellement illimité d'articulation sémiologique, qui ne se heurte, dans ce projet, qu'à la limitation frileuse à elle imposée par le moi.

L'écoute de la production par le discours de l'analysant des analogies pourrait représenter une voie particulièrement féconde de l'interprétation analytique. Elle réduit celle-ci à un rapprochement, à un *Witz* dont la concision et l'économie de moyens surprennent toujours : de plus, ses effets sont saisissants : l'énonciation soudaine d'une pensée inconsciente, qui relève du transfert d'une inscription inconsciente en pensée préconsciente, délivre l'économie psychique du prix du contre-investissement, inscrit le souvenir refoulé dans la chaîne symbolique du langage, le dégage de la mémoire sans parole de l'infans, et le soumet au jugement et à l'oubli.

Quelque chose reste obscur dans ce phénomène : comment l'analogie, et son interprétation, peut-elle faire apparaître, si soudainement et si arbitrairement, un fragment inconscient qui est sans rapport avec les termes de l'analogie ? Et comment fait-elle apparaître ce fragment avec ses mots propres dont, l'instant précédant le *Witz* interprétatif, il ne disposait pas.

L'exemple suivant illustrera cette obscurité ; il provient de l'analyse difficile, presque désespérée, d'une

femme chroniquement dépressive, mélancolique. Sa plainte, lorsqu'elle parvient à la formuler, est monodéique : elle ne penserait qu'à faire du mal à son entourage, à elle-même ; elle ne sait rien donner. C'est ce qu'elle commence à dire dans cette séance, mais, d'une façon tout à fait inhabituelle, elle ajoute ceci : elle s'est disputée la veille avec son petit garçon et elle lui a enlevé le marteau de géologue qu'il venait de s'acheter avec son argent de poche. Son mari, qui ordinairement se résigne à ses tyrannies, s'en est offusqué. Elle-même, intérieurement, se révolte contre ce geste inadmissible. Puis le silence enfouit de nouveau une parole que je crois — c'est là mon désespoir d'analyste — sans élan, sans mouvement, sans *Witz*. J'en suis là, à ressasser les quelques mots entendus quand, soudain, l'idée me vient que « enlever le marteau », qui appartient au récit de l'événement, est l'exact contraire de « ne donner rien », qui était un des contenus de sa plainte initiale. Et je lui dis. Je dis : enlever le marteau, c'est exactement le contraire de donner rien. Aussitôt lui revient la pensée fugitive qui l'assaillit juste avant d'accomplir son geste : elle a imaginé que le petit garçon pourrait se servir de ce marteau comme d'une arme pour la tuer. Puis reviennent

ses souvenirs de petite fille, son père toujours malade, toujours couché, toujours triste, et son désir qu'il ne meure...

L'analogie et son interprétation ont fait apparaître là une pensée actuelle mais refoulée, de par sa liaison à des réminiscences infantiles décevantes. Cette pensée n'a guère de liens motivés avec le *Knotenpunkt*, en forme de renversement ou d'union des contraires « donner-enlever » qui l'a tirée à la parole. Sauf qu'elle dévoile une signification « latente », à peine dérobée sous la figure innocente du marteau de géologue et cependant spontanément insaisissable : le marteau-arme, métonymie d'un désir incestueux de meurtre. Entre marteau de géologue et marteau-arme, il y a et l'infinie distance et l'extrême proximité que, dans le même temps, la langue peut tenir en jouant de ses mots.

J'ai, à ce moment particulier, réespéré en cette analyse. L'interprétation analogique joua, aussi, à mon profit. Et je me trouvai conforté dans cette idée confuse que la dépression est sans espoir parce qu'elle est sans mots ; donc que le pouvoir psychothérapeutique de la parole pourrait être lié à ce concept obscur que les analystes devraient mettre au travail : l'espoir.

MARDIS SCIENTIFIQUES

1994-1995 : TRACES*

Argument : La trace est le vestige d'un passage. Marque des pas, empreinte des mains, indice du passé, mémoire de l'excès de souffrance ou de plaisir, la trace évoque la chose qui n'est plus, elle renvoie à des phénomènes qui ne sont plus directement saisissables. La trace signifie. Elle témoigne d'un événement. Actuelle, elle est le reste présent du passé.

La pensée freudienne n'a pas cessé d'interroger les traces psychiques. Quels sont les vestiges des « premières impressions », des « impressions sensibles » des toutes premières expériences de la vie ? La « trace mnésique » (*Erinnerungspur*) est une notion centrale dans la conception freudienne de la mémoire ; elle n'est pas seulement empreinte de la chose sur une sorte de tabula rasa neuronale, mais un frayage, une inscription dans des systèmes topiques différenciés. Les « traces d'affect », les « traces de représentation », sont encore des expressions de Freud qui invitent à penser la psyché comme un lieu dynamique d'enregistrement et de formation des traces.

Objet théorique, la trace constitue aussi un matériau fondamental de la cure psychanalytique : l'analysant suit à la trace les événements psychiques qu'il se remémore et ceux, refoulés, qu'il reproduit dans le transfert ; l'analyste, pour sa part, va et vient sur les traces que l'analysant lui abandonne ou produit en lui. Il ne s'agit

pas seulement des traces déjà constituées, mais encore de celles qui sont en train de s'inscrire, de se faire dans le mouvement de la cure. Le transfert peut être pensé comme l'actualisation ou la mise en acte des traces.

Quelles sont les marques, les indices, les traces laissés, imprimés par la psychanalyse elle-même ? La question surgit à la fin de toute cure : y a-t-il eu véritablement analyse ? Y a-t-il des traces spécifiques de l'expérience psychanalytique et comment les lire ? L'écriture de la psychanalyse serait-elle marquée, tracée par cela même dont elle essaie de parler ?

La trace, dit Emmanuel Levinas, n'est pas un signe comme les autres car elle signifie en dehors de toute intention de le faire. Mais est-elle toujours, pour ou dans la psychanalyse, message signifiant ? Quel est l'objet qui marque la psyché : est-ce la chose même, est-ce, dès l'origine, son illusion ? Les traces auxquelles nous avons à faire ne sont plus les « premières », les expériences précoces ou initiales, mais des inscriptions déjà remaniées et retraduites, modifiées ou mutilées, censurées. Comment penser alors la trace perdue et la trace effacée ? Y aurait-il des vestiges d'une chose qui n'est pas passée, d'un événement non advenu ? L'absence, le manque, laissent-ils des traces ?

* Nous publions ici les conférences de Kostas Nassikas, Marie-José Célié, et l'introduction au débat de clôture d'Edmundo Gómez Mango, dans l'ordre chronologique. On se reportera également aux textes de François Gantheret et de Guy Rosolato, parus dans le dernier numéro (n° 50) de la Nouvelle Revue de psychanalyse, « L'inachèvement ».

TRACES ET CONTEXTUALITÉ DU TRANSFERT

Kostas Nassikas

« Il arrive, au moins une fois au cours d'une analyse que le malade affirme avec insistance qu'aucune idée ne lui vienne à l'esprit... Mais si on le presse, le malade finit par avouer qu'il pense au paysage qu'il voit à travers la fenêtre du cabinet de consultations, au tapis qui couvre le mur ou au lustre qui descend du plafond. On constate ainsi qu'il commence à subir le transfert. »

S. Freud (1921), *Psychologie collective et Analyse du Moi*, chap. 10.

Par une de ces soirées, limpides et claires, que les Phéaciens raffolent, l'inconnu-naufagé écoute avec eux et leur roi, Alkinos, leur chanteur racontant les aventures de la guerre de Troie.

Touché par les chaudes larmes de l'inconnu à l'écoute du chant, Alkinos l'appelle à se nommer et à raconter ses souffrances et ses aventures, qui l'ont amené naufragé sur les rives de son île.

En se nommant, Ulysse commence son récit nostalgique dont les multiples aventures concernent surtout son retour (nostos) interminable vers Ithaque, son île natale. Ce retour commence à entrevoir sa fin après le passage à Hadès que Circé lui a recommandé, pour y demander les conseils de Tiresias. Ce passage n'aurait pu se faire sans l'aide des Chimériens, ce « peuple de la nuit » et frontalier entre ceux d'en-haut, les vivants, et ceux d'en-bas, les morts.

C'est par les sacrifices de miel, de lait, d'eau, de vin, de farine et de sang qu'Ulysse appelle et nourrit les ombres des morts ; ils peuvent ainsi lui parler comme Tiresias, qui le conseille à propos de son retour. Jocaste lui raconte sa mort à cause de son fils transgresseur et, parmi bien d'autres, Anticléia, sa mère, lui apprend sa propre mort de douleur pendant la longue absence de lui. Ulysse tente de la toucher, mais en vain, car elle s'échappe « comme un rêve, comme une ombre... ».

De cette immense métaphore homérique, et en rapport avec notre sujet, nous retiendrons cette dernière mise en scène : ici, « l'objet perdu » (Anticléia) vient informer de sa perte en mettant à l'épreuve la perception du sujet. Il a fallu pour cela que le sujet change de

lieu ou d'état, qu'il soit accompagné pour cela par les Chimériens — ces « passeurs » dont les ressemblances avec l'analyste, et avec sa place invisible dans la séance, ne sont pas à démontrer —, et qu'il nourrisse, qu'il « investisse » les ombres des morts.

On ne peut oublier ici que cette métaphore se met en scène par le récit narratif-épique.

Cette remarque, et certaines autres, ont amené Roy Schaffer (1985) à établir un parallèle entre le processus narratif et le processus analytique. Sans vouloir entrer ici dans le débat que cet auteur a ouvert sur cette question parmi les psychanalystes, on peut remarquer que toute question concernant les contenus du travail analytique est indissociable de celle des modalités du récit qui s'effectue pendant ce travail. On peut, sommairement, distinguer quatre modalités du récit qui, il faut le rappeler, peuvent coexister et s'entremêler pendant la même séance tout en ayant des moments de prépondérance de l'une ou de l'autre, selon les enjeux du processus :

— le récit épique par lequel les transferts semblent se manifester ;

— le récit narratif, qui semble être au service de la résistance ;

— le récit contextuel-factuel, qui met en scène des dissensions perceptives du moment, et qui me semblent être en lien avec les phénomènes d'hallucination (négative surtout) et de la trace — telle que celle-ci est développée ci-après ;

— le récit associatif, qui suit la règle fondamentale et qui maintient la dimension de l'inconnu liée à celle du destinataire de la parole.

Ces modalités concernent le récit du patient. Qu'en est-il de celui de l'analyste — tant dans ses interventions pendant la séance que dans ces exposés destinés à ses collègues et même au-delà ? Question complexe que nous n'aborderons pas ici, si ce n'est pour dire que l'ensemble de ces interventions participe à l'élaboration du contre-transfert et à l'ouverture des voies de dégageement pour sortir de la « masse » du transfert.

L'analyste n'échappe pas, à son tour, à une dimension épique-narrative qui, tel le poète épique, tente de le détacher de la masse par l'invention du mythe héroïque (S. Freud, 1921). Cette dimension fait partie des théories (étymologiquement : points de vue) de l'analyste sur le processus dont il fait partie, en même temps qu'il est « travaillé » par ses « objets théoriques » et ses propres « questions fondamentales ».

C'est avec l'idée de cette nécessité de dégagement et de positionnement de l'analyste sur ses points (de vue) qu'on peut comprendre la première théorie de Freud sur le processus analytique comme étant celui de la remémoration.

L'hypnose a sans doute esquissé ce chemin de recherche des souvenirs traumatiques, supposés à l'origine des symptômes hystériques, tout en étant leur méthode thérapeutique par l'effacement de leurs « causes ».

La position considérée comme neutre de l'hypnotiseur, observant les phénomènes hypnotiques comme dans un laboratoire, s'est vite avérée intenable.

En le constatant, Breuer n'a pu que prendre la fuite alors que Freud a pu entendre les injonctions d'Emmy Von N. et supporter la coexistence quasiment impossible entre l'hypnose et la « méthode cathartique ». C'est ainsi que la cause, comme événement traumatique, s'est peu à peu déplacée vers son souvenir qui agit désormais lui-même comme un corps étranger. Ce corps étranger psychique dans le psychique de l'individu a été particulièrement observé et développé par J. Laplanche avec sa théorie sur la séduction (restreinte et généralisée).

La remémoration, équivalente au processus, pour se faire et pour se comprendre, nécessitait la construction d'un système de conservation des traces ainsi que des explications concernant leurs déformations. C'est ce qui a été entrepris par Freud dès *L'Esquisse* (1895) où les traces, et la mémoire, étaient représentées par les différences de frayages des neurones ψ .

Cette première représentation de la trace comme d'un engramme neuronal peut facilement se prêter à une conception cognitiviste et, par conséquence, à l'identification de l'Inconscient avec la mémoire ; il s'agirait plutôt d'une première mise en forme de la rencontre énergétique (énergies Q et $Q\bar{n}$) de Soi et de l'Autre. La trace (différence des frayages) signifierait ainsi un espacement comme première représentation de la temporalité du sujet née de cette rencontre avec l'autre ; c'est ce que Jacques Derrida appelle « l'archi-écriture » du sujet.

Suivant le modèle neurologique de l'arc réflexe, Freud esquisse la première représentation de la mémoire comme présence de diverses sortes de signes, commençant par le Système Perception et arrivant, suite

à plusieurs transcriptions et associations, à la Conscience (lettre du 6.12.1896 à W. Fliess).

Ce qui est à signaler ici, comme plusieurs auteurs l'ont déjà fait, c'est la première conception du refoulement comme refus de traduction-transcription en rapport avec la détermination sexuelle de la trace. Par contre, ce qui a été moins remarqué, et qui me semble être dominant tout au long de la première topique, c'est la logique traductive attribuée au psychique, et tout particulièrement à l'Inconscient en lien même avec les déformations des traces.

Freud reste fidèle à ce schéma de l'arc-réflexe ; il le reprend presque tel quel dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves* (1900) avec quelques modifications qui peuvent paraître comme secondaires.

Il y précise, par exemple, que les traces mnésiques (*Spur*) S1- S2 - S3... se trouvent entre le Système Perception et l'Inconscient (et donc pas à l'intérieur de celui-ci) et qu'elles fixent différemment (par association, simultanéité, ressemblance..., etc.) la même excitation venant de la perception. Une première chose à noter ici, c'est que le mouvement rétrograde et forcé hétérochrone de la régression du rêve ne peut jamais retrouver, vu sa fragmentation, « le premier coup » de l'entité-simultanéité de la perception, ce qui laisse ouverte la question de « l'identité de perception » du rêve, ainsi que le statut de son « attraction sélective » par des « évocations visuelles vives ». Nous reprendrons ci-après cette question car elle préfigure déjà la deuxième topique et l'autre conception de la trace que celle-ci contient.

La modification majeure que subit le schéma de l'arc réflexe est celle de se voir attribuer des qualités d'autoconservation, de la constance d'énergie et de la décharge, ce qui amène Freud à l'enrouler et à faire coïncider ses deux bouts : la Perception-Système et la Conscience deviennent ainsi un seul système (qui se remettra de nouveau en question en 1932). Cela donne le « fameux baquet » commenté par plusieurs auteurs, dont J. Laplanche ; celui-là est amené à se dédoubler par celui du désir, ce qui permet la distinction du sexuel de l'autoconservation et, en même temps, l'existence des points de tangence (étayages) entre eux. C'est cet enroulement-dédoublement de l'arc réflexe qui marque la fin du modèle neurophysiologique pour la représentation du psychique ; celui-ci va désormais pouvoir être perçu comme un système clos fonctionnant avec ses propres logiques. Ce sont d'ailleurs ces points de tangence qui vont rapprocher la trace du désir dans une telle proximité-simultanéité qu'il faudra désormais les penser ensemble.

Les choses vont donc se complexifier ; alors qu'Emmy von N. (1895) inaugurerait l'équation « processus

sus de la névrose = processus de remémoration (d'un événement traumatique) = processus de guérison », Freud est amené, avec le cas de Dora (1905), à modifier sa pensée du trauma ; d'un événement objectif, celui-ci est rapproché de l'impression (*Eindruck*) comme matériel psychique originel et confondu avec le désir ; la trace devient ainsi la trace d'une impression. Cette conception de l'impression où le sujet est perçu comme passif, se déplace encore dans l'étude de Léonard (1910) : les impressions et, plus particulièrement celles des trois-quatre premières années étudiées ici, sont perçues comme étant en lien avec les modes de réaction de l'enfant en face du monde extérieur.

L'impression apparaît ici comme l'avant-trace ; on peut lui reconnaître trois composantes :

1. une composante perceptive-sensorielle et un processus passif ;

2. une composante et un processus actif, constitués par les modes de réaction de l'enfant ; l'origine de ces modes de réaction est une question perplexe comme on le voit ci-après ;

3. une composante, sous-entendue mais nécessaire à déduire, qui suppose la présence d'un observateur dans le sujet dès sa naissance ; c'est-à-dire la fonction de la réflexivité.

La deuxième composante ci-dessus, c'est-à-dire la provenance des modes de réaction de l'enfant, semble trouver son explication dans les fantasmes originaires que Freud est amené à forger dans *L'Homme aux loups* (1914-1915), là où transparaît son débat avec Jung et, un peu plus loin, avec Adler.

Il s'agit de ces « schémas phylogénétiques que l'enfant apporte en naissant [...], [ces] catégories philosophiques qui ont pour rôle de classer les impressions [...], [ces] précipités de l'histoire de la civilisation humaine [...] [qui donnent une] préscience et un savoir instinctif [chez l'enfant] ». Freud cède-t-il ici aux archétypes de l'Inconscient collectif de Jung, comme plusieurs auteurs se le demandent ?

La réponse ne semble pas évidente, car Freud revient sur le sujet dans le *Moïse* (1939), et quasiment de la même manière. Il est précisé ici que la trace n'appartient pas exclusivement à l'individu et qu'elle est plutôt le prototype d'un événement phylogénétique : « *L'hérédité archaïque* de l'homme ne comporte pas que des prédispositions, mais aussi des contenus idéatifs, des *traces mnésiques* qu'ont laissées *les expériences* faites par les générations antérieures » (c'est moi qui souligne).

On ne peut que rester perplexe devant une telle hérédité et sur ses modes de transmission. Ce qu'on peut, en toute modestie, affirmer ici, c'est que l'humain, à la différence de tout autre vivant, indexe toute expérience à

la sémantique langagière ; ce serait donc l'héritage archaïque du langage qui apporterait les schémas phylogénétiques » et les « catégories philosophiques » dont parle Freud. C'est probablement ce qui a amené J. Lacan à considérer les fantasmes originaires comme des « signifiants clés » et à affirmer que « l'Inconscient est structuré comme un langage ». C'est sans doute cette indexation à la sémantique langagière qui favorise le développement de la logique traductive de l'Inconscient, dont on a parlé ci-dessus, mais aussi celui de la logique autoréférentielle, dont on parle ci-après.

Ces « schémas phylogénétiques » jouent le rôle que plusieurs auteurs qualifient de « prototypes » ou de « matrices symboliques » ou de « structures psychiques intemporelles classificatrices des expériences, et directrices de la temporalité » (A. Green) ; ils participent à la captation et à l'organisation du pulsionnel infantile dans un tissage inextricable entre le factuel et le mental qui composent le vécu. C'est ainsi que Freud présente les choses dans *L'Homme aux rats* (1909) et c'est cela que Lagache appelle « la force des choses » (1964). Ce tissage est donc composé d'événements constitués par la rencontre entre la contingence de ce qui advient au dehors de l'individu et l'intériorité de ses contradictions qui le travaillent. Ce seraient les impressions de ces rencontres originaires qui laissent des traces ; celles-ci sont encore dans l'impossibilité de se constituer en souvenirs, qui sont des représentations liées par des liens langagiers, évocables et pouvant subir, après coup, le refoulement.

On peut donc dire que les traces sont comme des « séquelles », des impressions laissées par des expériences originaires en lien, peut-être, avec le fait que la libido n'est pas encore développée et pas liable avec des objets adéquats ; on peut penser ces séquelles comme des sédiments d'impressions non-objectivables, intemporelles, non liées et donc inaptes à toute composition mnémonique (essentiellement préconsciente) qui pourrait les transformer en souvenirs ; elles restent cependant actives dans le présent, comme un moule ou comme des « formes en creux » qui « appellent » d'autres impressions de venir s'y loger. Elles composent, de ce fait, des conjonctions anachroniques avec les séquelles d'impressions plus tardives car « l'originnaire » fonctionne à tout moment tout au long de la vie d'un individu. Ce sont ces conjonctions qui se produisent dans les restes diurnes du rêve ainsi que dans les fausses alliances qui sont à la base de la répétition et du transfert.

La première composante des impressions, que nous avons qualifiée ci-dessus de perceptive-sensorielle et passive, amène à interroger la corrélation entre trace et affect. Devant l'ampleur de la question, nous ne pouvons

ici que souligner quelques-uns de ses aspects ; sans nous attarder sur les développements de Merleau-Ponty sur l'expérience sensible, on peut rappeler ce que remarque Freud (*L'Avenir d'une illusion*, 1927) sur le sentir comme représentant la structure commune entre le connaissable et l'être humain-observateur. Des observations cliniques sur cette « structure commune » nous viennent de la psychopathologie de l'autisme : les « objets » ou les « contours autistiques » de F. Tustin et les « rythmes autosensuels » de D. Meltzer témoignent de la présence de la mère dans le sentir de l'enfant autiste ; l'impossibilité de l'enfant de faire absenter psychiquement sa mère l'amène à vivre constamment un quasi-originaire de la rencontre sentie avec elle, et dans l'impossibilité de toute autonomie psychique, ce qui vient réinterroger la notion de *autos* du terme d'autisme.

La notion de pictogramme de P. Aulagnier (1975) tente également de donner une représentation de l'affect comme hallucination conjointe de la présence sentie de l'objet rencontré.

Ce sont les pictogrammes qui constituent l'originaire selon l'auteur, ainsi que « la source somatique de la représentation psychique du monde » qui se produit tout au long de la vie d'un individu. L'originaire reste en dehors des processus primaires et du refoulement sauf quelquefois où il se produit des passages fugaces que l'auteur qualifie de « cataclysmes » et qui peuvent être en rapport avec la trace telle que nous la suivons ici.

Il y aurait également beaucoup de choses à dire sur la valeur mnésique de l'affect dont Freud parle à plusieurs reprises (1915, 1917), ainsi que sur les « symboles mnésiques corporels » de Ferenczi. Nous nous limiterons ici à rappeler l'introduction du terme de l'angoisse-signal par Freud (1926) comme une trace et absence de représentation de l'autre du traumatisme présentifié ainsi (par l'angoisse-signal) dans le Soi. Cette présentation de l'autre du traumatisme amène Freud à en étudier aussitôt une autre ; il s'agit de celle de la douleur qui présentifie aussi affectivement l'absent irréprésentable : « Là où il y a douleur, c'est l'objet absent, perdu, qui est présent » confirme J.-B. Pontalis (1977). La question de l'affect et de ses traces mnésiques (phylogénétiques ?) qu'il pose se lie à celle de sa capacité de signifiante.

Plusieurs auteurs (A. Green, G. Rosolato) pensent qu'il représente plus que le quantum de la pulsion : il serait le représentant de la valuation du choc de la rencontre du sujet avec l'objet X — valuation (en bon, mauvais, etc.) qui est une sémantisation binaire des expériences primaires de l'enfant. Cette sémantisation est composée de ce que G. Rosolato appelle « signifiants de démarcation » ; il s'agit de signifiants analogiques et métaphoriques qui participent à la construction des

logiques traductives du psychisme ; eux seuls laissent sans réponse la question du référent des traductions ; la place de l'interprète interne — dont les logiques autoréférentielles (des lieux psychiques) ont besoin pour se développer — ne peut se construire de ce fait qu'en référence à la sémantisation langagière.

Nous voyons donc que l'affect peut devenir trace mnésique si des liens langagiers s'instaurent entre les impressions ou les « chocs de la rencontre » et les représentations. En l'absence de ceux-là, on ne peut distinguer un affect d'une représentation au sein d'une impression ; celle-ci donc restera sujette à des conjonctions et à des élaborations ultérieures.

C'est cette présence, non représentable, que nous avons rappelée et qui n'est pas une représentation, ni un signifiant (ménageant l'accès à un signifié — comme le pense Lacan) ; nous l'avons appelée, faute de mieux, « moule » ou « forme en creux », proche de la « modalité d'influence » avec laquelle M. Dayan (1985) qualifie l'infantile.

Comme nous le disons ci-dessus, la première conception du processus analytique comme remémoration et impulsion à se souvenir trouve ses limites dès que le transfert est perçu comme résistance.

On peut remarquer le combat que mène Freud pour se maintenir dans ce premier paradigme, dans le texte sur la remémoration (1914). Ceci devient manifeste lorsqu'il rapproche la perlaboration de l'abréaction hypnotique ! Les limites du paradigme étant ainsi marquées, Freud n'esquive pas l'affrontement des questions de la mystérieuse compulsion de répétition, qui est aussi une composante du transfert. Celui-ci est découvert disposer d'une « mémoire amnésique » et d'une capacité d'actualisation- d'un temps jamais révolu ainsi que des traces mnésiques dont il se souvient « en acte ».

La question, donc, de la compulsion de répétition étudiée pendant ce tournant de 1920 déplace la question de la remémoration vers celle de la persistance du désir inconscient et de la structuration des lieux psychiques.

Ce nouveau questionnement sur le transfert et le psychique introduit, sans trop faire de bruit, les logiques autoréférentielles (concernant la construction des lieux psychiques) qui viennent s'ajouter aux logiques traductives (concernant surtout le refoulement) et compléter ainsi l'ensemble des logiques qui gèrent l'Inconscient. On peut noter incidemment que la question des fantasmes originaires et celle de la trace — telle qu'elle est développée ici — peuvent mieux se comprendre comme opérant sur les points de jonction entre les deux logiques. Le tournant de 1920 amène l'infantile à devenir l'organisateur du psychique et de sa réalité préhistorique ; ici se trouve ce qui s'est tissé

ensemble par le tracé du fantasme et celui du réel advenu sans plus de possibilité de distinction.

La vérité historique de cette réalité n'est plus mémorable, car l'amnésie infantile dépasse le refoulement ; elle ne peut être que constructible, ce qui — comme le début et la fin introuvables du *Livre des sables* de Borges — fait se rapprocher le site de l'infantile et celui de l'inconnu, développé par G. Rosolato.

C'est probablement le contournement de l'aspect insupportable de ce site inatteignable qui a poussé les théorisations ferencziennes sur le traumatique ou l'énergétisation reichienne de l'inconscient, ainsi que celle des théories psychosomatiques.

La remémoration, ainsi contestée et déplacée, est-elle menacée de perdre sa place d'axe majeur de la psychanalyse — comme le craignent plusieurs auteurs, dont J. Guillaumin ? Est-ce que, pour la soutenir, il faut aller jusqu'à l'analyse intemporelle des fantasmes archaïques — comme M. Klein le propose — perdant ainsi en route les fantasmes originaires ?

— Ce qu'on peut retenir, ici, de ce vaste débat, c'est :

— d'une part, que tout souvenir est désormais suspect d'être un souvenir-écran, voire même une amnésie organisée ;

— d'autre part, le statut de la remémoration est modifié ; celle-ci — comme A. Green le souligne — vise moins à retrouver les souvenirs qu'à révéler le mode de rapport avec le passé et avec l'infantile. Elle se révèle ainsi être l'intercesseur de plusieurs temporalités psychiques qui se juxtaposent, se recomposent et se retraduisent constamment dans le palimpseste psychique ; elle est ainsi l'indicateur des rapports entre causalité psychique et historicité.

On peut penser que c'est ce changement de statut de la remémoration que amène Freud à devenir hésitant à propos de la conservation indélébile de toute trace dans le psychisme.

Ainsi, le « rien ne se perd, rien ne s'oublie » de 1900 devient nettement hésitant dans la métaphore archéologique de 1930, où Freud reconnaît la possibilité de l'effacement et du non-enregistrement de la trace d'un événement si certaines conditions ne sont pas réunies. La remémoration ayant trouvé ses limites, c'est la construction qui vient progressivement, après le tournant de 1920, prendre la relève. Celle-ci est cependant loin d'être un équivalent et Freud reste perplexe dans le texte le concernant (1937) :

« Dans quelles conditions cela a lieu (c'est-à-dire le remplacement de la remémoration par la construction) et de quelle façon il est possible qu'un substitut, apparemment si imparfait, produise même le plein effet, cela reste une matière de recherche ultérieure. »

Cette tâche-ci, que Freud nous a léguée, a été entreprise par plusieurs auteurs ; on ne s'y attardera pas ici, ni du côté de ceux qui débusquent la suggestion au sein de la construction, ni du côté de ceux qui prônent la construction du psychique en même temps.

Ce qu'on peut retenir plutôt dans la voie de cette recherche, ce sont les détails de souvenirs « excessivement nets » (überdeutlich) que la construction provoque — détails perceptifs qui semblent faire partie de la trace telle qu'elle est développée ici.

Nous avons déjà évoqué ci-dessus l'actualisation, par le transfert, des traces non liées et immémorables, par le moyen de la compulsion de répétition qui le compose. Quelle est cette « mémoire » pulsionnelle que la actualise répétitivement ? Ceci ouvrirait la question de l'objet-source de la pulsion et de la première captation de son mandat, ce que nous ne pouvons pas faire ici. On peut observer, par contre, que tout cela se rejoue dans, et par le transfert.

Celui-ci se compose d'une partie invisible, « en creux », selon J. Laplanche, dans le processus analytique — celle que Freud appelle transfert de base — et de la partie manifeste des transferts perceptibles qui sont au service de la résistance ; celle-ci signifie la tendance du sujet à mettre l'analyste physiquement à cette place que l'autre du passé a occupée. Ceci ne peut s'expliquer que par la massification qui a déjà eu lieu, c'est-à-dire l'indistinction entre les places de Soi et de l'Autre dans les *autos* du sujet et ceci depuis que l'auto-érotisme est en train de se construire ; c'est cela qui se réactualise dans le transfert.

Cette actualisation a tendance à rompre le récit associatif et à le transformer en agir et en senti actuel. Ceci ne peut que rappeler le mouvement rétrograde, dont parle Freud à propos des aphasies (1891), qui va de l'association à la représentation, puis à la sensation. C'est ainsi que nous pouvons comprendre, à la fois, le récit perceptif-contextuel du patient qui « subit le transfert », et le fait que Freud parle de cela dans son texte sur la « psychologie collective » (1921).

Ce récit perceptif fait fonctionner les éléments du contexte comme des restes diurnes du rêve ; le patient se trouve ainsi dans la même position que le rêveur devant son rêve « qui pense en dormant » nous dit Freud (1900).

Ce type de récit contextuel-perceptif n'est plus un récit associatif ; on pourrait aussi bien le qualifier de « récit insomnique » dans la mesure où il ne peut plus « s'endormir » dans les associations. La similitude de ce processus avec celui du rêve nous permettrait de dire que ce récit, fixé sur les restes diurnes du contexte, participe à la composition d'un texte pictographique qu'on

peut supposer être celui de la figurabilité d'un rêve de transfert en train de se construire, alors que les éléments perçus (récités) auraient à avoir avec les traces actualisées par le transfert. Ceci nous amène à dire que, dans le travail analytique, on ne peut séparer le travail du transfert de celui du rêve ; à ceux-ci, il faudrait ajouter le travail du mot — avec son héritage archaïque et sa double inscription — et le travail de la théorie entendu comme construction des points de vue du patient sur son fonctionnement interne et sur son histoire — points dégagés de ceux de l'autre.

On peut suivre quelques-uns de ces points dans les fragments de l'analyse d'Antigone qui, dès le début, raconte ses rêves en utilisant les éléments du contexte. Elle se voit ainsi, dans un rêve inaugural, assise à ma place et en position gynécologique, puis, d'autres fois, elle se voit posséder mes clés et ouvrir la porte de mon appartement ou de ma boîte à lettres, dont elle examine le contenu. L'incident réel, survenu quelque temps plus tard, de la panne de son ordinateur, suite à une mauvaise manipulation de sa mère, l'amène pour la première fois à s'interroger sur son rôle à écouter et à prendre en charge les plaintes maternelles, y compris à propos du dysfonctionnement du couple parental. Pendant ce temps, où une certaine démarcation des espaces est signifiée, elle rapporte un autre rêve : elle se voit assise dans ma salle d'attente, puis elle me voit sortir du cabinet, habillé comme son grand-père et accompagné de sa soeur qui saigne du doigt. La suite du rêve se déroule chez elle, où son père est assis derrière elle et il lui coiffe ses longs cheveux ; en se retournant, elle le voit, pantalon baissé — comme elle l'a vu toute petite dans les toilettes. Son ordinateur se met, à ce moment-là, à faire des étincelles et de la fumée ; devant le risque d'explosion, elle se sauve de l'appartement en courant.

Ses souvenirs lui rappellent un événement d'enfance où sa soeur a failli se faire électrocuter en introduisant une cuillère dans une prise électrique ; les étincelles avaient provoqué un trou dans la cuillère. Elle explique rapidement les étincelles de son ordinateur comme représentant la sexualité de ses parents : la boîte de l'ordinateur serait le corps de sa mère, excité par le « membre long » de son père, tel qu'elle l'a vu dans le rêve. En en parlant, son récit se fixe sur la bibliothèque qu'elle voit du divan ; elle y perçoit un vide alors qu'elle est convaincue qu'il y a toujours eu des livres. Elle m'attribue l'intention délibérée de l'avoir fait pour elle après son dernier départ.

Malgré ma certitude que cela n'est qu'une projection de la patiente, le trouble s'installe dans mon esprit pendant un petit moment. Je m'en sors en m'entendant dire : « Cela a pu être créé par les étincelles de l'ordinateur où l'on "stocke" aussi des livres... » Cela lui

permet de revenir à la panne de son ordinateur et de percevoir, pour la première fois, la force invisible de sa mère, dissimulée derrière les plaintes qui soumettent son entourage à sa volonté. Des actes manqués qui surviennent plus tard (elle perd tantôt les clés de sa boîte à lettres, tantôt celles de son appartement) ramènent de nouveau ces éléments de pénétration-espace pénétrable. Un rêve, fait pendant ce temps-là, la représente ouvrir seule mon appartement avec ma clé et s'installant sur le divan, sur le ventre. Un moment plus tard, je suis en train d'ouvrir la porte extérieure à quelqu'un, ce qui déclenche la panique dans son rêve. Elle pense au danger sexuel qui peut lui venir de dos, mais cette fois-ci, il y a quelqu'un d'autre, invisible, avec l'analyste qui est derrière elle. Ce derrière se remet en scène autrement, dans un autre rêve : elle voit ses longs cheveux prendre feu sans qu'elle puisse les voir, alors que sa mère et ses soeurs, présentes à côté, sont indifférentes. Ses associations l'amènent à ses intentions de couper ses cheveux pour sortir de l'adolescence, et aux discussions avec sa grand-mère maternelle à propos des accouchements et de la césarienne comme punition pour celles qui ne veulent pas laisser sortir les enfants de leur ventre.

Elle pense, pour la première fois, que l'ordinateur s'exprime à sa place, à elle, qui ne peut aborder directement les traces brûlantes (et brûlées ?) de son enfance. Puis elle se souvient d'un autre fragment du rêve : sa mère lui dit l'avoir laissée seule, petite, pour partir en Grèce parce qu'elle n'allait pas bien. La patiente a appris, récemment, qu'on a révélé à sa mère les conditions de la mort du père de celle-ci juste avant son mariage : elle pense que ce mort a « absorbé » sa mère ; elle comprend ainsi le voyage de celle-ci en Grèce, dont le rêve fait état, comme allant au « royaume des morts ». Le grec a curieusement été la « langue morte » qu'elle a beaucoup aimée quand elle était petite ; était-ce parce que son père l'aimait aussi et parce qu'ils étaient les seuls à la connaître et même à en parler dans la famille ?

On peut suivre ici le travail du transfert dans toutes ces tentatives d'occuper, maîtriser ou faire disparaître le lieu de l'analyste ; les fragments de cette analyse en témoignent. Il rejoint le travail du rêve dans les perceptions hallucinantes des éléments du contexte ; celles-ci peuvent être en lien avec un trop de condensation et l'on pourrait les qualifier de « rêves insomniacs » qui ne peuvent « s'endormir » dans les déplacements. Ici, le mot du récit associatif est ramené à son vestige de la massification des foules, là où il ne retient, de sa double inscription, que celles de ses racines perceptives-pictographiques. Ce lieu invisible en arrière, transformé au début en un plein occupé par la patiente, se déplace, se creuse et se resitue dans le langage, le moment où la figurabilité du rêve rejoint « l'acte de parole » (selon

P. Aulagnier) de l'analyste (l'intérieur de l'ordinateur qui brûle et le vide de la bibliothèque mis en relation). Restituées dans le langage, les représentations infantiles peuvent ainsi se nommer ; il en est ainsi de la force invisible maternelle derrière les plaintes. Les perceptions hallucinantes (vide dans la bibliothèque, feuilles coupées de la plante) participent au travail du rêve et à celui du transfert, de sorte qu'on pourrait dire qu'un rêve de transfert (un peu comme ceux qui « traînent la jambe », dont parle Freud en 1923) constitue ici et maintenant sa figurabilité. En parlant de ces « coupures », son récit se fixe sur une plante du cabinet ; elle est convaincue que je lui ai coupé des feuilles depuis la dernière séance. Mon silence lui laisse se rappeler d'un rêve où elle se voit chez la grand-mère maternelle ; les reflets du soleil passaient par les volets, sur le plafond puis sur le lit, qui se mettait à brûler ; elle cherche un seau d'eau pour éteindre le feu, mais elle constate qu'elle arrosait autour et pas sur le foyer. Ses associations lui amènent des souvenirs de son enfance quand elle dormait sur ce lit pour tenir compagnie à sa grand-mère. Elle avait l'impression de n'occuper qu'une demi-place. Elle comprit, bien plus tard, que cela pouvait être en lien avec le suicide, par pendaison, de son grand-père quand sa mère était petite ; elle a appris cela par sa mère quand, adolescente, elle était en Allemagne : sa mère lui a appris en même temps que son mari (père de la patiente) la trompait. La patiente voit dans cette période le début de son épisode anorexique en lien avec une « conviction d'être mise enceinte par quelqu'un » dans son sommeil. Ce retour du grand-père mort est suivi de cauchemars où l'on essaie d'ouvrir la porte de son appartement, on l'égorge, on lui tire dessus avec des armes, etc. Elle lie tout cela à son envie de parler en famille de la « chose tue » concernant cette mort violente. Elle se voit même dans un rêve, fait pendant ce temps-là, en robe de mariage qui, de blanche, devient noire, chose qu'elle lie également à la mort de son grand-père. Puis je souligne une phrase parmi d'autres détails de ses associations : elle disait, petite, à ses parents, de « regretter de ne pas avoir été à leur mariage ». Cette phrase aurait pu être dite par quelqu'un qui aurait pu être là, c'est-à-dire son grand-père ; « parlait-elle à la place de lui ? ». Pendant le temps qui suit, elle fait état de ses impressions de « dormir vraiment, enfin » et de ne plus venir en analyse comme pour trouver une planche de salut. Un rêve la représente avoir un bébé dans ses bras pour le consoler de l'absence de sa mère alors que, simultanément, l'imprimante de son ordinateur prend feu.

Le texte pictographique de celle-ci se sert des éléments du contexte comme des restes diurnes ; en les nommant, il lie en même temps sa sémantique à celle du langage. On peut suivre ce texte pictographique se

déployant en rotation autour de la patiente pendant le travail analytique ; de l'invisible, impensable et nié de la place de l'analyste derrière elle, la figuration du vide devant puis en elle, devient possible en même temps qu'il se dégage en elle la figure du grand-père mort. La « langue morte » entre elle et son père se retrouve comme un vestige, par le transfert (le grec). Ce texte pictographique dégage progressivement les « points de vue » (théories) de la patiente sur elle-même et sur son lieu dissocié progressivement de celui de l'autre (grand-père, mère). Ce dégageant n'est possible qu'à condition que la présence sensible de l'analyste puisse s'absenter, voire même mourir. Ce travail appartient aussi à l'élaboration du contre-transfert ; ainsi, par ce dégageant, le rapport analogique (sensitif) entre sa place et celle de l'autre (analyste) se transforme en rapport langagier.

Nous voyons, à travers ces brefs commentaires, la simultanéité du travail du transfert avec celui du rêve dans le travail analytique et, en même temps, la grande difficulté de les penser ensemble. On peut essayer ici de repérer rapidement leurs points de jonction :

— Du travail du rêve, nous retenons la régression comme mouvement matriciel du psychique ; celui-ci s'effectue dans la recherche hallucinatoire de « l'identité de perception » avec l'objet perdu de la satisfaction. Ce mouvement se fait, selon Freud, par le réinvestissement hallucinatoire de *Eindruck* (impression) du Système-Perception jusqu'à la pleine vivacité sensorielle. — « La prise en compte de la figurabilité pourrait être mise en réalité sur le compte d'une attraction sélective qui exerce, au contact des pensées du rêve, des évocations visuelles vives. » (Freud, 1900.)

Dans ce schéma (physicaliste) du mouvement rétrograde, il y a hétérochronie ; le « premier coup » de la simultanéité de la perception et de l'objet est à jamais perdu. Le mouvement rétrograde réinvestit, en fait, la doublure de l'objet ; c'est par ce mouvement que le rêve constitue la scène de la perte et le psychique comme lieu du désir.

Cette perception onirique se fait donc par une représentation de l'objet ; J.-B. Pontalis (1972) voit ici la vraie perception, reprenant ainsi à son compte l'affirmation de Merleau-Ponty (1947) que « toute perception est une perception onirique ».

La priorité de la constitution de la scène de la perte de l'objet est plus explicitement reprise par Freud dans ses réflexions concernant les répétitions des rêves traumatiques (1920) ; l'objectif à réaliser de ceux-ci est perçu comme plus primitif que celui du principe de plaisir ; il s'agit de la tentative de faire naître un état d'angoisse et de lier les impressions traumatiques. Ceci nous permet de rejoindre le mouvement vers l'identité

de perception, dans tous les rêves, comme participant au travail de la construction des lieux psychiques et à la fonction traumatologique du rêve.

C'est en maintenant étroitement liée la scène du rêve — lieu des « ébats des impulsions inconscientes » (*Sich Tummeln*, 1900) avec celle du transfert, « place des ébats inconscients » (*Tummeln Platz*, 1914) que le rêve ne s'enferme pas dans l'autisme. Leur séparation aboutit à l'autistisation du rêve (D. Wildlôcher, 1991, le perçoit dans une fonction antitraumatique abréactive ayant comme tâche l'engrammation des souvenirs récents sur les réseaux associatifs établis à partir des noyaux infantiles) ; cela se fait ainsi parce que le mot n'est pas lié au geste du rêve, perçu celui-ci comme « une action en cours ». Pourtant, l'évolution de Freud à ce propos nous enseigne plutôt le contraire : la recherche sur l'origine des symboles du rêve est allée peu à peu se confondre avec celle sur l'origine du langage et sur la formation du mythe. Il en est de même en ce qui concerne la place du récit du rêve dans le récit de séance ; la « voie royale », qu'il était au départ, a vite été fétichisée transférentiellement au service de la résistance ; ce n'est que sa fragmentation et son « endormissement » parmi les associations du patient qui peuvent permettre à ses éléments de participer aux autres éléments du travail de la séance.

Il est donc évident que nous ne pourrions jamais avoir accès à l'expérience du rêveur ; celle-ci n'est cependant pas autiste puisque ses éléments viennent s'entremêler aux autres éléments de la séance dans un travail du rêve qui se déroule ici et maintenant.

Les éléments sensibles de la contextualité participent, comme il a déjà été dit ci-dessus, en tant que restes diurnes à ce travail du rêve ; on peut d'ailleurs voir une analogie entre ces restes diurnes et les « fausses alliances » qui favorisent les transferts.

Ces restes diurnes, et même des éléments des rêves — comme le soutient Freud en 1923 — entrent au travail de la cure, non pas comme contenu, mais comme éléments esthétiques-visuels. Freud dit « qu'ils servent d'introduction aux pensées et aux souvenirs du rêveur ». Mais, si l'on considère le travail du rêve pendant la séance, on peut dire qu'ils participent au principe de figurer du rêve en vue de former son écriture pictographique originale. Cette mise en image est simultanément mise en scène, mise en relation, et mise en sens ; le sujet se donne une position là où il perd l'élément sensible et, en même temps, il se perd lui-même comme tel. C'est ce que nous dit J.-B. Pontalis : « Je peux voir mon rêve et voir par lui. » (1972.) C'est-à-dire, en suivant ici les réflexions merleau-pontiennes, le sujet et l'objet sont indistincts dans la perception ; quand le sujet regarde un objet, celui-ci « regarde » le premier en même

temps : l'image ouvre ainsi au moment même de sa visibilité au lieu de l'absence de l'objet, ce qui ramène forcément la question du lieu du sujet, de la relation entre les deux et du sens de celle-ci. Ce sens, qui est un acte de pensée, est indissociable de la sémantique langagière. Il en est de même pour l'identification perceptive que sous-entend l'indistinction sujet-objet car celle-là n'est jamais sans implications langagières et préséculaires.

Cette sémantique langagière, indissociable des pictogrammes du rêve, nous amène encore à douter de l'autisme de celui-ci ; on peut plutôt penser le rêve comme paradigme ou aux frontières de l'autisme. Ici, l'autre est présent dans l'auto-sensualité, dans un senti qu'on peut qualifier d'insomniaque ou de rêve raté. C'est que le rêve, pour se faire, a besoin du sommeil ; celui-ci est le résultat de l'intégration psychique du pare-excitation maternel : il s'agit du même qui, venant d'un autre, est intégré en tant que même dans l'auto-érotisme du sujet. Cet autre (la mère) reste cependant en tant que l'autre dans le autos de l'auto-érotisme (le autos, en grec, signifie le neutre, le « ça ») s'il renvoie simultanément (par la sexualité du fantasme) à l'absence d'un autre-autre (père). C'est en rapport avec cet autre, comme altérité, que le rêve tente de construire les lieux psychiques du moi et de l'autre, dans un travail infini.

La confusion, ou la destruction, du rapport langagier entre ces deux lieux, constituerait la notion du traumatisme telle que S. Ferenczi et, à sa suite, P. Fedida, l'ont développée.

On pourrait même avancer ici l'hypothèse que si la destruction — ou la perte des traces — était possible, elle serait en lien avec cette notion-ci du traumatisme.

Après ce qui vient d'être dit sur la confusion entre le sujet et l'objet, dans la perception sensible, on peut revenir sur la notion de la trace repérée cette fois-ci dans les « évocations visuelles vives qui exercent une attraction sélective au contact des pensées du rêve ». Ces évocations visuelles vives seraient les traces des confusions entre sujet et objet, un trop-plein sensitif qui cacherait le « creux » psychique du sujet par rapport à l'événement de la rencontre avec l'objet.

Les évocations visuelles vives constituent donc une des apparitions de la trace par son contraire. Les deux autres apparitions que nous avons vues ci-dessus sont les aspects excessivement nets (*Überdeutlich*) des détails des souvenirs apparaissant après la construction et les perceptions hallucinantes de la contextualité telles que le récit d'Antigone les présente.

Cette présentation de la trace par son contraire, un trop-plein visuel, nous amène à la question de l'hallucination (positive et négative) incluse dans le transfert. Comme nous l'avons déjà vu, les restes diurnes

de la contextualité se prêtent aux fausses connexions et aux mésalliances de la *Tummelnplatz* du transfert. Freud pense qu'il s'agit d'un phénomène analogue à celui du rêve : « Les émois inconscients tendent à échapper à la remémoration voulue par le traitement, mais cherchent à se reproduire, au mépris du temps, grâce à la faculté d'hallucination, caractéristique propre de l'inconscient. Comme dans les rêves, le patient attribue à ce qui résulte de ses émois inconscients éveillés un caractère d'actualité et de réalité. » (1912.)

Ces restes diurnes, pris dans les mésalliances du transfert, ont une fonction différente de celle des restes diurnes du rêve (qui sont entièrement au service des déplacements du refoulé) : ils sont plus que des projections ou des représentations d'attente, et ils servent à la massification du transfert et à la résistance. Ces transferts peuvent cependant ouvrir vers le transfert de base (« en creux » ou « d'essence paternelle »), tant par la prise en compte de l'hallucination négative que par l'élaboration du contre-transfert.

En ce qui concerne l'hallucination négative, il serait trop long de nous y étendre ici.

Nous pouvons néanmoins préciser qu'elle se réfère à la présence d'un autre irréprésentable dans le transfert.

En revenant sur les évocations visuelles vives, qui présentent les traces par leur contraire, on peut faire le lien avec ce que Freud dit sur l'Enfant de la nuit (1932) ; celui-ci équivaut à un temps hallucinatoire négatif et il serait le véritable créateur du rêve ; les évocations visuelles vives seraient des enclaves d'événements de l'originnaire et de la perception prises dans le primaire suite à l'action du refoulement originnaire ; les traces (non liées) présentes derrière les évocations visuelles vives en tant qu'hallucinations négatives témoigneraient :

— de la permanence toujours actuelle de ces points d'indistinction entre même et autre, dans le Soi du sujet — indistinction qui est à la base du transfert ;

— et de la déstabilisation des logiques traductives sur leurs points de jonction par les logiques autoréférentielles.

La question de la perception, qui est soulevée ici, en lien avec l'hallucination négative, est assez complexe ainsi que son évolution dans la pensée freudienne. Représentée par les neurones ω dans *L'Esquisse* (1895), elle occupe l'une des deux extrémités de l'arc réflexe jusqu'à la fermeture de celui-ci en baquet (1900) ; elle s'associe ainsi à la conscience avec qui elle forme un même ensemble, tout au long des autres écrits de Freud jusqu'en 1932.

Le Système-Perception s'autonomise ici de la conscience qui devient un phénomène diffus. Faisant

partie du Moi, le Système-Perception « regarde » tant vers l'extérieur que vers l'intérieur ; il est donc considéré percevoir tant les excitations extérieures que celles venant de l'intérieur (en tant que corps et vie spirituelle) ainsi que la vie instinctuelle du Ça : « Certaines pratiques mystiques... la perception devient ainsi capable de saisir des rapports dans le Moi profond et dans le Ça... » (1932.)

Le schéma, en forme d'oeil, que fournit Freud juste après ces remarques, vient donner à voir sa représentation du psychisme. Il montre, en même temps, l'insuffisance de celle-là et peut-être même, il indique autre chose : « Le Ça ne se trouve en rapport avec le monde extérieur que par l'intermédiaire du Moi ; tout au moins, dans ce schéma... sur un point au moins, il [le schéma] est sûrement faux ; l'espace occupé par le Ça devrait être infiniment plus grand. »

En laissant ouverte la partie inférieure du schéma, Freud veut signaler probablement cet espace infiniment grand du Ça. On peut penser que cet espace touche la perception et que, d'une certaine manière, la perception fait aussi partie du Ça ; P. Aulagnier a appelé cela l'originnaire, tant parce qu'il se trouve aux origines de la constitution du psychisme, mais également aux origines de chaque moment, tout au long de l'existence d'un être humain.

C'est cette actualité de l'originnaire qui permet les jonctions anachroniques avec des traces originaires telles qu'on les trouve, par exemple, dans les perceptions hallucinantes de la contextualité. Cela, il faut le rappeler, n'est pas dissociable de l'hallucination négative d'un autre irréprésentable qui se tient juste derrière.

Les « actes de parole » de l'analyste, qui ne sont pas des interprétations, proposent — selon P. Aulagnier (1980) — des « figurations parlées » qui lient au langage ces pictogrammes originaires réactualisés. Ces « actes de parole » ne peuvent avoir lieu sans prise en compte du « reste diurne » de l'analyste dans son élaboration du contre-transfert.

Nous avons vu l'ébranlement presque réussi, et un effet d'*Unheimlich*, des paroles d'Antigone sur moi.

L'analyste est ainsi appelé, par le transfert (les transferts plutôt) à donner et à réparer en s'engageant massivement et physiquement, perdant ainsi ses liens avec son silence-réserve de langage. Le travail sur le contre-transfert consiste justement à prendre en compte les points de l'analyste qui donnent prise aux transferts ; si ces points peuvent être élaborés, cela peut aboutir à la mise à mort de la présence sensible de l'analyste, ce que P. Fedida appelle la subjectivisation du meurtre du père.

Cela passe, dans le cas des perceptions hallucinantes, par la restitution du perceptible à la figurabilité du langage. Celui-ci peut ainsi s'ouvrir aux objets et interlocuteurs internes du sujet ; les mots peuvent également trouver leurs racines et se remémorer en narrant les lieux de Soi et de l'Autre, ainsi que leur événementialité. Ils contribuent ainsi à « l'écriture » de cette oeuvre, qui est la temporalité et l'histoire du sujet. Ceci nous précise, en retour, que les racines de l'écriture

(l'archi-écriture de J. Derrida) se trouvent dans les traces de l'espace-temps de l'infantile immémorial.

C'est ainsi qu'on entend E. Jabes quand il dit que : « Ecrire, c'est avoir la passion de l'origine. » Ces racines ne sont pas à situer dans un passé lointain et à jamais perdu, mais dans un passé présent, dans le ici et maintenant : « On sait seulement que ça a eu lieu... [sa] trace existe en moi et dans les textes que j'écris » nous confirme G. Perec.

Bibliographie

- Aulagnier (P.), 1975 : La Violence de l'interprétation, PUF, Paris, 1975.
- Aulagnier (P.), (1980) : « Du langage pictural au langage de l'interprète » in *Topique*, n° 26, décembre 1980, pp. 29-54.
- Dayan (M.), (1985) : *Inconscient et réalité*, PUF, Paris, 1985.
- Derrida (J.), (1967) : « Freud et la scène de l'écriture » in « *L'Écriture et la différence* », Le Seuil, Paris.
- Fedida (P.), (1992) : *Crise et contre-transfert*, PUF, Paris.
- Freud (S.), (1891) : *Contribution à la conception des aphasies*, PUF, Paris, 1983.
- Freud (S.), (1895) : « Esquisse d'une psychologie scientifique » in « *La Naissance de la psychanalyse* », PUF, Paris, 1979.
- Freud (S.), (1896) : « Lettre du 6.12.1896 (à Wilhelm Fliess) » in « *La Naissance de la psychanalyse* », PUF, 1979.
- Freud (S.), (1900) : *L'Interprétation des rêves*; PUF, Paris, 1967.
- Freud (S.), (1905) : « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) » in *Cinq Psychanalyses*, PUF, Paris, 1979.
- Freud (S.), (1909) : « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (l'Homme aux rats) » in *Cinq Psychanalyses*, PUF, Paris, 1979.
- Freud (S.), (1910) : « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », Gallimard, Paris, 1987.
- Freud (S.), (1912) : « La dynamique du transfert » in *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1977.
- Freud (S.), (1914) : « Remémoration, répétition et perlaboration » in *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1977.
- Freud (S.), (1914-1918) : « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'Homme aux loups) », in *Cinq Psychanalyses*, PUF, Paris, 1979.
- Freud (S.), (1916-1917) : *Introduction à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1961.
- Freud (S.), (1920) : « Au-delà du principe de plaisir » in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1951.
- Freud (S.), (1921) : « Psychologie collective et analyse du Moi » in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1951.
- Freud (S.), (1923) : « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, Paris, 1985.
- Freud (S.), (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*. PUF. Paris. 1978.
- Freud (S.), (1927) : *L'Avenir d'une illusion*, PUF, Paris. 1971.
- Freud (S.), (1929-1930) : *Malaise dans la civilisation*. PUF. Paris: 1971.
- Freud (S.) (1932) : « Révision de la science du rêve » in *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, Paris, 1936.
- Freud (S.), (1937) : « Constructions dans l'analyse » in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, Paris, 1985.
- Freud (S.), (1939) : *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Gallimard, Paris, 1986.
- Green (A.), (1973) : *Le Discours vivant*, PUF, Paris, 1973.
- Green (A.), (1977) : « L'hallucination négative » in *L'Évolution psychiatrique*, 1977, fac. 111/2, pp. 645-656.
- Green (A.), (1986) : « Réponses à des questions inconcevables » in *Topique*, n° 37, pp. 11-30.
- Green (A.), (1990) : « La remémoration : effet de mémoire ou temporalité à l'oeuvre » in *RFP*, liv. n° 4, pp. 947-972.
- Guillaumin (J.), (1983) : *Psyché*, PUF, Paris. 1983.
- Jabes (E.), (1965) : *Le Retour au livre*, Gallimard, Paris.
- Lagache (D.), (1964-1968) : « La folle au logis », in *Œuvres*, VI, PUF, Paris, 1986.
- Merleau-Ponty (M.), (1945) : « Phénoménologie de la perception », Gallimard, Paris.
- Perec (G.), (1977) : « Les lieux d'une ruse » in *Penser/Classer*, Hachette, Paris, 1985.
- Pontalis (J.-B.), (1972) : « La pénétration du rêve » in *NRP*, n° 5, pp. 257-271.
- Pontalis (J. B.), (1977) : « Entre le rêve et la douleur », Gallimard, Paris.
- Rosolato (G.), (1978) : *La Relation d'inconnu*, Gallimard, Paris.
- Rosolato (G.), (1985) : *Éléments d'interprétation*, Gallimard, Paris.
- Schaffer (R.), (1985) : *The Interpretation of psychic reality, developmental influences and unconscious communication*, *J.Amer.Psych.Assoc.*, pp. 537-554.
- Widlöcher (D.), (1986) : *Métapsychologie du sens*, PUF, Paris.

TRACE DE TRACE

Marie-José Célié

« Je viens pour retrouver la mémoire perdue, retrouver les traces de ce que j'ai vécu. » Ce sont ses premiers mots. Jusque-là, elle avait été très peu gênée de ne pas avoir d'histoire, comme si l'amnésie l'avait armée de forces nécessaires pour une vie marginale. Mais depuis peu, sa vie a changé. Un toit. Un amant. Et elle se sent affaiblie par la résurgence d'affects qui la touchent au corps. Des flashes lui reviennent à l'esprit dont elle ne sait pas s'ils sont réalité, souvenirs, ou fiction imaginaire. Elle dit ne rien savoir de l'enfance ; pourtant, quand les autres en parlent, elle ressent une colère. Ils ont des mots pour dire mais elle a le sentiment intime de connaître ce que l'enfant ressent. Ce qui la fragilise et la réveille en même temps, ce sont les affects et les représentations qui la traversent, c'est-à-dire la résurgence incontrôlée de traces mnésiques.

A l'opposé, une patiente retrouve la capacité à écrire en faisant usage d'un ordinateur. Pour elle, c'est le règne de l'ordre et de la propreté ; toute trace d'erreur et d'impureté ou de désordre peut y être effacée pour ne laisser visible que le lisse, la perfection. L'écriture fait surgir l'impur. Elle s'obstine donc dans une recherche identitaire à travers une neutralisation jamais aboutie : effacer les traces pourrait satisfaire à cette illusion. Ce dont il s'agit pour elle, c'est d'effacer les traces du mouvement pulsionnel.

L'une cherche à donner sens à ce qui, franchissant la barrière du refoulement, se trouve réactivé. L'autre se félicite d'une réussite approximative et cherche à se mettre à l'abri d'une excitation incontrôlable.

Traces : en pensant à ce thème, une image s'impose à mon esprit, trace d'une cure lointaine : dans le silence d'une séance, une évocation : « J'imagine un grand oiseau aux ailes déployées qui vole superbement... Je calque ma course sur le mouvement de ses ailes. Il me donne le sens et la direction. Chaque geste de mon corps suit les siens et je suis entraîné par son mouvement... Je vole en courant. » En séance, la quiétude tenait en suspens les pensées, immobilisées mais vivantes et, lorsque l'évocation s'énonce, tout au plus vient-elle donner forme à ce qui s'éprouve. Fascinante, elle remplit l'espace, renfermant comme en elle-même une énigme. Elle semble porteuse d'un sens fait pour demeurer caché. Elle active le plaisir esthétique, telle une poésie ou un tableau. En retrouvant l'image, je ne sais pas encore pourquoi elle

a fait trace, mais elle évoque pour moi le trait saillant de cette cure. Parcourant légèrement quelques notes que j'avais prises, j'éprouve un sentiment d'étrangeté ; il me semble qu'il s'agit d'une autre cure, autre mémoire en tout cas. Dans l'évocation des bénéfices acquis, nouveau travail, mariage, plaisir de vivre, liberté retrouvée, je ne peux suivre le cheminement et les remaniements psychiques de la cure. L'image de l'oiseau me sert de fil à penser pour retrouver les traces de cette analyse et de ce qui nous a animés.

Le calque : cette fantasmagorie qui me revient à la mémoire après bien des années présente encore pour moi très exactement, dans le hic et le nunc de la séance, le rêve secret de mon patient. Image transférentielle, c'est une épreuve dont je me sentirais absente, si ce n'était le mouvement d'adéquation parfaite à l'oiseau majestueux. La figuration s'organise autour d'un mouvement d'identification narcissique et d'idéalisation : suivre les traces du héros, se préserver, soi et l'autre, de tout écart différentiel. Ses rêveries, il m'en avait fait part : « Etre un franc-tireur, un héros gagnant des courses. » Toutes accompagnaient un plaisir solitaire auto-érotique dont il ne pouvait que me confier le secret, l'audace et l'espoir, mais qui toujours l'éloignaient d'une réalité décevante et désinvestie. Englué dans une position d'isolement dépressif, entrecoupé d'une agitation mécanique sans cesse répétée, il ne peut pourtant se masquer le vide intérieur où rien ne le pousse à vivre. De son enfance, il garde le souvenir tenace d'être prince en son royaume. Dernier enfant d'une famille nombreuse, il se vit unique jusqu'à la naissance d'un frère. Viennent ensuite des accès de rage et de détresse... Un jour, dans la foule, il saisit la main d'une femme qu'il croit être sa mère... En plein désarroi, confus, il se sent perdu, ne sachant plus qui il est. En séance, il est comme suspendu à ces scansionnements dans le temps, qui sont des moments où il lui semble exister. Pour ma part, je me sens de plus en plus inexistante. Je ne perçois pas d'adresse. Je me sens plutôt « partie » de lui-même, partie qu'il essaie de loin en loin de contourner, d'approcher. Dans l'envol de l'oiseau, le calque si précis porte en soi l'illusion : illusion où il me situe, partie projective de son idéal. Suivre le mouvement de l'oiseau, c'est peut-être se mouler dans

mes mots, porteurs de signes à travers lesquels il reconnaît la route à suivre, mais porteurs aussi de l'énergie qui l'anime.

L'image est esthétique, nostalgique. Elle éloigne du handicap, de la souffrance et de la dérision. Elle offre un plein à ce qui se propose en creux dans l'isolement et l'abandon. Mais elle ne semble porteuse d'aucun mouvement pulsionnel. Seule la fusion se dessine comme un idéal. Pourtant, elle a jailli soudain, comme une source vive, d'un repli narcissique figuré jusque-là en séance par des sensations de mouvements circulaires, des images d'escargots lovés, de coques, à l'intérieur desquelles s'involuait toute dynamique pulsionnelle. En retour, l'image m'évoque l'Albatros de Baudelaire, « ce vaste oiseau de mer ». « Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule. Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid, exilé sur le sol au milieu des huées, ses ailes de géant l'empêchent de marcher. » Cette évocation me dit la catastrophe narcissique à laquelle l'idéalisation tente de pallier. Dans sa forme grandiose, l'oiseau fait échec à la désillusion dans le transfert même. C'est le mouvement transférentiel qui est tout entier dans la représentation et s'offre... comme une impasse. Pourtant, si je fais l'hypothèse que sous la figuration narcissique, l'image est la résurgence d'une trace mnésique, alors elle fait ouverture. Mémoire et trace n'ont pas le même statut : c'est le point de départ de la découverte de Freud. Sa réflexion sur la mémoire inaugure la naissance de la psychanalyse à travers l'énigme que lui pose l'hystérie. Avec l'hypnose, il faut l'hypothèse que souvenir et symptôme sont liés, Mais l'expérience clinique dément son hypothèse. Le travail de suggestion fait réapparaître le souvenir mais il s'efface aussitôt de la mémoire lorsque la conscience est à nouveau maître du terrain. Ce que Freud découvre, c'est que les symptômes sont activés par un reste, un morceau parcellaire de quelque chose qu'il suppose dans un premier temps être un fragment de l'histoire du sujet. Les symptômes sont « des rejetons inconsciemment actifs ». Chaque terme de cet énoncé pèse son poids. Les rejetons sont des restes parcellaires et déformés. Ils sont vivants dans le système inconscient, à l'écart de la mémoire. Ils sont agissants à l'insu du sujet. C'est une première définition de la trace qui est amorcée : mémoire déformée, rebus impossible à effacer de la mémoire consciente, elle s'impose par des saillies incontrôlées qui agissent contre la volonté du sujet.

Freud poursuit sa recherche et précise sa pensée dans des textes successifs. Dès les *Études sur l'hystérie*, il constate que les souvenirs demeurent inconscients au moment de la formation des symptômes et que, lorsque les chaînes associatives qui leur appartiennent entrent en relation les unes avec les autres, elles convergent en fin de chemin vers une perception qui est toujours de

nature sexuelle. Lorsqu'il poursuit sa recherche dans *L'Interprétation des rêves*, dans le chapitre sur « La régression », il cerne plus précisément une définition de la trace : les perceptions de l'enfance, même oubliées, restent actives et exercent un effet grâce à leurs traces mnésiques, comme si « le sujet était incapable de se débarrasser des excitations psychiques ». Ce que la conscience ne peut garder en mémoire agit à travers ses traces inconscientes. Dès lors, toute résurgence de cette mémoire porte les marques de la déformation du refoulement. Les traces sont des marques psychiques à l'image d'une empreinte, oubliée mais active, signes de perceptions refoulées qui sont comme une marque identitaire. Ce que le pare-excitation met à l'abri d'une résurgence peut être réveillé brutalement, réanimé sans pour autant se reconnaître. Les traces resurgissent sous forme de flashes, de représentations isolées, d'affects incongrus ou d'un mot. Non porteuses de sens, elles sont voie de frayage vers le sens. Elles animent quelque chose d'énigmatique. Elles sont à la fois vives et coupées de leur sens. Mais elles ne réapparaissent qu'à certaines conditions. Pour qu'une trace psychique soit activée, il faut qu'un « charge d'excitation et d'affect lui soit à nouveau associée et que le transfert mobilise la représentation. ». Dans cette hypothèse théorique, Freud donne une place particulière à la représentation et, du même coup, au statut de la trace. Trois points me paraissent essentiels :

— Lorsqu'une trace est réinvestie et activée dans une figuration, l'image mnésique ne peut être provoquée que par des affects et des excitations qui sont liées à un objet.

— Elle a un lien avec une perception passée et l'excitation que celle-ci a entraînée, mais elle ne réapparaît que sous un masque.

— A elle seule, elle ne peut faire effet de sens. Soutenue par le transfert, elle n'oeuvre à la réapparition du sens qu'en entrant en connexion avec d'autres traces. En quelque sorte, elle ouvre le chemin. Travailler la trace, c'est rendre compte de ce mouvement psychique.

Par ces trois propositions, la trace s'oppose au souvenir et devient un élément essentiel du processus analytique. Elle n'est pas mémoire d'une réalité historique du sujet mais remise en scène d'une excitation liée à un objet. Concevoir les effets de son réinvestissement comme une ouverture du frayage, c'est se proposer une définition du transfert et du travail analytique. Ils concernent à la fois l'objet, le fantasme et les processus actifs dans le rêve. Même en l'absence de son énonciation, c'est l'objet qui est désigné comme activateur de la trace : lorsque survient une image mnésique, elle est comme « réveillée de différentes parts et en même temps ». Mais elle « n'entre en action à nouveau que

lorsqu'une nouvelle excitation l'actualise ». Une nouvelle excitation, c'est-à-dire l'attrait pour un objet profilé... C'est un peu comme si ce potentiel endormi, à l'image de la Belle au bois dormant, attendait qu'un objet le réactive. Freud s'interroge sur la relation entre le fantasme hystérique et la bisexualité. Chez l'homme, dit Freud, les rêves diurnes révèlent que les actions héroïques ne sont accomplies que pour plaire à une femme et être préféré d'elle. Il s'agit de fantasmes, de rêveries, qui toutes sont issues de la privation et de la nostalgie. La nostalgie réinvestit l'objet, même s'il s'absente de la pensée. C'est un investissement pudique, caché, mais actif. La formation du symptôme est alors plus précisément reliée au fantasme qu'au souvenir... Mais déjà dans *L'Esquisse*, rappelez-vous Emma : elle ne peut se rendre seule dans un magasin. Le souvenir ancien — elle s'est rendue enfant dans un magasin et des hommes ont ri d'elle —, ce souvenir apparaît à Freud de peu d'importance. Ce qui est en jeu, à travers l'activation des traces — la toilette, la séduction —, c'est le fantasme inconscient qui lui est associé : un des deux hommes lui a plu... A travers la trace, c'est donc non seulement l'objet, mais le fantasme inconscient lié à cet objet, qui est activé. Fantasme, toujours associé par Freud au souvenir et à la perception, mais qui correspond quant à son contenu à des situations de satisfaction que les pervers réalisent consciemment. Lorsqu'une trace est mobilisée, ce n'est pas ce fantasme pervers qui réapparaît dans la représentation, mais un travestissement du fantasme, semblable à celui qui est opéré par le travail de rêve. Il en est le noyau et la clé. Ainsi, dans la cure de l'Homme aux loups, les scènes précoces, fantasmes ou souvenirs reconstruits, ne peuvent réapparaître sous forme de souvenirs : « Ils doivent être reconstitués, pas à pas, parmi un agrégat d'indices. » Ces indices, ce sont les signes qui sont soutenus par l'image mnésique. Lorsque le rêve refond le contenu représentatif en images sensorielles, il met en scène une sorte de reviviscence de l'état d'excitation produit par des perceptions infantiles ou des fantasmes réprimés. Pour le rêve, Freud parle « d'images de perception (1) ». Il est des moments particuliers du rêve où l'image fascine, et opère une sorte de fixation sur ce qui fait retour dans le visuel. Elle s'impose comme en surimpression et semble indiquer l'énigme dans la déformation. Dans l'image de rêve proposée par l'Homme aux loups, les traces, ce sont, dans le renversement pulsionnel effectué par le travail du rêve, le mouvement, les oreilles dressées, l'acuité du regard. Toutes, traces sensorielles et perceptives. Agitation. Vision. Bruit. C'est la quote-part que la perception apporte à la signification. Pourtant, il y a un court-circuit entre le souvenir perceptif réactualisé et la désignation du sens. La trace réactivée fait

apparaître sous forme de représentation hallucinée quelque chose qui est en liaison avec la perception et sa signification, mais qui met en acte la césure entre l'une et l'autre. L'image apparaît dans la déliaison. Elle est d'abord déconnectée de toute autre représentation et c'est le récit du rêve et les associations qu'il suscite qui réintroduisent la connexion. Dans un récit littéraire, les mêmes mouvements sont à l'oeuvre. Agota Christof, dans *Le Cahier*, poursuit un récit — mais s'agit-il vraiment d'un récit ? — qui présente une succession d'images brutes, dans un style syncopé, désaffecté. Cette émergence fait effraction. L'hypervisualisation surréaliste provoque en retour chez le lecteur un impact à la limite du supportable. Souvenirs ou, dans et par l'écriture, réactivation de traces ? Dans le mouvement inverse, dans la liaison, A. Camus, dans *Le Premier Homme*, évoquant sa propre naissance, décrit un nouveau-né « animé d'un mouvement immobile ». Comme si là, deux mouvements pulsionnels opposés étaient mobilisés dans une image où l'objet se profile en s'absentant. En effet, le visage de sa mère, évoqué un peu plus haut, est porteur du même mouvement : il offre une « sorte de masque » sur lequel s'inscrit « un air d'absence et de douce distraction ».

Seule la force pulsionnelle tendue vers son objet « rend possible la reviviscence des traces mnémoniques depuis longtemps oubliées (2) ». Si toute trace est porteuse du mouvement pulsionnel qui l'anime, sous le masque narcissique, l'image de l'oiseau peut-elle être considérée comme la reviviscence d'une trace ? Image mnésique, elle serait alors le reste déformé d'une perception passée et d'une excitation qui n'aurait pu être gardée en mémoire par la conscience. Activée par le transfert, elle serait la résurgence d'une scène ou d'un fantasme inconscient lié à un objet. La déformation que lui aurait fait subir le refoulement (condensation, déplacement) la ferait réapparaître dans une figuration proche d'une image de rêve. De fait, dans l'image transférentielle, la régression se manifeste. La figuration prend la place de la pensée dans un mouvement de passé-présent. Peut-être le fantasme inconscient et ancien y fait-il retour, sous une forme modifiée ? Supportée par le transfert, l'image narcissique de l'oiseau serait alors signe d'un réinvestissement libidinal et de l'accès au fraying. Si cette image est bien le résultat de l'attraction de mouvements pulsionnels sur la pensée, alors l'oiseau prend le statut de trace mnésique de l'objet réinvesti pulsionnellement. En quelque sorte, la figuration est la pulsion. La pulsion restée fixée à son représentant, investit la figuration (3), s'inscrit dans l'image.

Dans cette perspective, la qualité de la représentation est toujours associée à la dimension quantitative qui est l'élément dynamique et moteur de la psyché. La trace

resurgit dans la figuration mais elle est indubitablement liée à la poussée qui l'accompagne. Freud aborde la question de l'investissement dans *L'Esquisse* et il différencie décharge d'affect et état de désir. La décharge d'affect résulte originellement d'un investissement perceptif qui entraîne une expérience douloureuse. A ce moment, la représentation qui l'a suscitée s'intensifie mais le moi tente de réduire les anciens frayages pour éviter que de nouveaux processus entraînent des affects. Lorsqu'une trace est réveillée, elle court-circuite en quelque sorte la perception. Mais si l'excitation est trop forte, elle provoque une fuite devant la représentation et se résout à nouveau en une décharge d'affect.

L'état de désir, au contraire, accumule l'excitation. La poussée insiste et trouve la voie de la régression jusqu'aux traces mnésiques de l'objet inconscient. L'état de désir crée ainsi une attraction vers l'objet, et du même coup l'image mnésique de ce dernier... La question qui se pose alors est celle du rapport entre cet objet et sa figuration. Freud assimile la trace mnésique à une « image simulacre ». Il pense qu'il n'y a pas de véritable ressemblance entre trace et objet. Celle-ci ne serait qu'un arrangement particulier des frayages qui donnerait une image déformée de l'objet. A travers les déformations successives, l'image mnésique deviendrait le véhicule d'une énigme et le support du fantasme inconscient. Si j'accepte l'idée que l'image de l'oiseau est bien le résultat de la poussée d'un état de désir sur la pensée, je peux émettre l'hypothèse que, à travers le réveil de la trace, la figuration offre une issue au transfert narcissique. Là où la quiétude faisait échec à tout mouvement de démultiplication du transfert, la trace vient prendre en masse le fantasme inconscient et mobiliser le mouvement psychique de l'analyste. La question qui se pose à moi, à ce moment précis de la cure, à travers les butées narcissiques auxquelles nous sommes attelés, et peut-être sous la pression d'une résistance interne à laquelle je me confronte, est de différencier la part d'un enjeu mélancolique des pièges d'une identification hystérique. Dans celle-ci, la dépression serait le moteur de l'inconscient et dans l'autre, elle serait l'un des effets structuraux d'une perte d'identité. Perte d'objet ou désillusion (4) ?... A travers la question de l'objet, c'est encore la trace qui pousse Freud à une deuxième élaboration. Sa première découverte l'amène inévitablement à s'interroger sur le statut de l'objet dans la psyché. Ce qui s'absente laisse une trace. Dans *Deuil et Mélancolie*, il définit la place et la fonction de l'idéalisation de l'objet comme le moyen d'éviter sa perte. Mais dans ce même texte, il précise aussi que le même processus peut être utilisé pour faire face à la perte d'une abstraction mise à la place, par exemple, de l'Idéal.

L'objet déchu, qui ne peut être accepté comme tel, prend place à l'intérieur du moi dans une double qualité. Tel l'Albatros, le sujet est identifié, à la fois à l'objet idéalisé et à l'objet méprisé. Cette double identification entraîne l'oscillation narcissique et la défaite de la libido. L'ombre de l'objet, ce serait, alors, le fantôme, en soi, de la désillusion... Une fois cet objet inclus dans l'organisation narcissique du sujet, l'image mnésique qui le représente, le cache dans le même temps, à travers une fascination pour le double : suivre les traces du héros, mettre ses pas dans ses pas, se mouler dans son empreinte... La régression à une telle position psychique semble opérer un mouvement de déssexualisation à travers le calque. Les idéaux semblent accomplir le renoncement pulsionnel... Pourtant, il est clair que, malgré les apparences, c'est bien la sexualité qui nourrit le narcissisme.

Freud met d'abord l'accent sur la base érotique du mouvement narcissique du calque dans le texte sur *L'Inconscient*. Puis, dans *Psychologie collective et analyse du Moi*, il fait l'hypothèse plus précise que l'identification narcissique se produit à la place de la fixation érotique. Pour faire face à la désillusion, l'hystérique se défend par le processus de la régression et effectue un retour et une fixation à une identification précoce, dont la caractéristique essentielle est d'être immédiate et de se produire avant tout choix d'objet. Dans *Le Moi et le Ça*, il définit cet objet précoce non différencié, dans une ambiguïté apparente : père de la préhistoire et — ou — père et mère associés dans une même représentation : image de parents « combinés », indissociables et non définis sexuellement. Une telle représentation ne met pas en jeu la différenciation sexuelle. L'idéalisation déplace les enjeux du côté de la toute-puissance. Derrière cette représentation, c'est une scène originaire délestée de sa force explosive qui se propose. L'enfant peut alors s'assurer une « emprise sur l'objet », sans mettre en question son identité sexuée.

Lorsqu'une telle position psychique est mise en jeu dans le transfert, l'analyste est sommé de tenir cette place d'Autre, non défini sexuellement. Il est garant à la fois du Moi idéal et de l'objet idéalisé. Freud revient à plusieurs reprises sur cette question : dans *Psychologies des masses*, puis dans *Les Nouvelles Conférences*, puis dans *L'Homme Moïse*, pour préciser comment « l'objet vient à la place de la part constitutive la plus importante du sujet », « comme un pays étranger au dedans de lui », comme « un Etat dans l'Etat ». De fait, l'Autre est un envahisseur qui occupe le terrain sans que la guerre ait lieu... Lorsque Freud évoque la dérive narcissique, il renvoie la question de l'issue transférentielle du côté de l'analyste : « Nous sommes amenés à dire — écrit-il dans *L'Abrégé* — que le résultat de la lutte engagée dépend

des rapports quantitatifs de la somme d'énergie que nous mobilisons [chez le patient] à notre profit, par rapport à la quantité d'énergie dont disposent les forces qui agissent contre nous. » Et je peux penser que si, à mon insu, je venais à occuper cette place d'objet idéal qui m'est désignée, c'est le mouvement transférentiel tout entier qui serait engagé dans une involution mortifère. Car l'idéalisation de l'objet comporte toujours sa part destructive : destruction de l'objet en soi, et à travers l'identification narcissique, destruction d'une partie de soi-même. Dans le transfert, le mouvement qui pousse à la perfection de l'objet a bien de vigoureuses racines érotiques, mais la dérive narcissique s'oppose au traitement. Il semble alors que seul le travail de penser de l'analyste, dans le mouvement induit par la trace, en s'opposant au mouvement interne de son patient, puisse créer un écart, un décentrage.

Confrontée moi aussi à la perte et à la désillusion, je suis amenée à faire l'effort de levée de mon propre refoulement pour me déprendre de la fascination que l'image peut exercer sur ma pensée. L'image de l'oiseau, telle qu'elle se propose dans le transfert, est inadéquate dans le sens et dans l'adresse... Lorsqu'elle surgit, elle produit sur moi une tentative de capture, de leurre, d'illusion, dans le déplacement de l'objet sur l'oiseau. Elle provoque la sidération narcissique et se propose de fait comme une impasse. Mais l'image qui m'est évoquée par l'Albatros : être « misérable, méprisable, gauche et veule, exilé sur le sol au milieu des huées », cette image inclut l'autopunition; dans un mouvement de renversement de l'image idéale. Dans un premier temps, de part et d'autre, ce qui s'éprouve en miroir, c'est le sentiment de mésestime de soi et la défaite de la pulsion de vie. Comme si j'étais le réceptacle d'un éprouvé qui ne m'appartiendrait pas, mais que je devrais pouvoir penser. Effort de déprise donc... Il me revient en mémoire comment s'est opéré en moi le dégagement de la fascination par l'image. Rêve de liberté, l'envol du grand oiseau me fait pourtant penser en écho ceci : « L'oiseau vole toujours plus haut, plus léger, effaçant le poids de mon impuissance. » Le sentiment dépressif qui m'accompagne est à l'égale mesure de la toute-puissance dans laquelle se réfugie mon patient. L'idéalisation tend à mettre à l'écart l'excitation. L'issue de l'axe narcissique du transfert ne serait-elle pas la prise de conscience contre-transférentielle de la désillusion ? M'éprouver Albatros, puis m'en déprendre. M'identifier, pour défaire l'identification. Être une Autre là où je suis convoquée à être le Même. Me reconnaître dans une identité sexuée... Mon association me confronte à mes propres traces. Changement de place, changement de statut, décentrage de la fascination à l'attraction... Les traces qui resurgissent en moi du passé entrent en connexion les unes avec

les autres. Laisser agir les restes à travers le processus étayé sur le transfert, c'est probablement aussi accueillir cette poussée dans des transformations successives du désir, sans décoder ni désigner : la trace verbale, « l'oiseau », active, réveille la psyché, ouvre la voie du frayage. Trace mnésique, elle renvoie à une perception ancienne. Elle est un pont, un « membre intermédiaire » qui remet en scène l'image. A ce moment précis de la cure, où se manifeste la résistance narcissique, ce qui est figuré ne m'apparaît pas comme objet d'interprétation possible, mais, comme trace à partir de laquelle ma construction est sollicitée. Je retrouve le plaisir suscité en moi par la pulsion d'investigation et son lien avec l'infantile. L'image œuvre à un cheminement, à un mouvement de démantèlement et de démultiplication. Ce que je construis en silence, à partir d'elle, c'est : l'idée de grandeur, de liberté ; un père idéalisé, la protection d'une aile maternelle, mais aussi l'agitation libidinale, le désordre sexuel masqué par la beauté du mouvement, comme si la question des origines se posait à travers la régression à une identification précoce, rendant présente une scène primitive qui s'absente.

Un enfant dans la foule saisit la main d'une femme qu'il croit être sa mère... Confusion. Désillusion... Ne s'agit-il pas d'une autre mère, fantasmatique, à laquelle la réalité perceptive vient d'accrocher le sentiment de perte et de désillusion ? Sur le trajet transférentiel, les images apparaissent maintenant porteuses d'une démultiplication. L'objet idéalisé trouve des formes différenciées. Dans la salle d'attente, une figure surgit brusquement dans l'esprit de mon patient : celle d'un cheval piaffant d'impatience dans l'écurie. Associée à cette image, mais coupée d'elle dans le mouvement de pensée, une exposition de peintures où les couleurs sont au premier plan. Toutes deux m'évoquent cet état de désir qui tend l'être jusque vers son objet... Dans l'absence, l'impatience fait en même temps apparaître et s'absenter l'objet du désir pour ne lui donner comme représentation que la palette des couleurs. Mais, en séance, à la suite de cette évocation, ce qui surgit, ce sont des images d'animaux préhistoriques, images à la fois effrayantes et gigantesques, d'un combat dans lequel les figures se mêlent pour un plaisir, insoupçonné de celui qui l'évoque. Le combat provoque l'effroi et la rage. A présent, le fantasme inconscient, déguisé, sous-tend l'image d'une scène primitive et la charge libidinale qui lui est associée est difficile à gérer : il ne s'agit plus de « parents combinés », mais d'un père et d'une mère associés dans une scène énigmatique. C'est le temps de l'émergence pulsionnelle. Le silence n'est plus de repli narcissique : dans les séances qui suivent, je perçois, sans le penser, la tension dans laquelle nous sommes pris. C'est de corps qu'il s'agit. Dans le silence, je suis

saisie d'une toux qui m'oblige à m'absenter un instant et, ce faisant, à passer devant mon patient. Cette manifestation symptomatique a de quoi me surprendre et m'interroger. Comme si la violence du surgissement s'apparentait à une crise d'angoisse : « décharge d'affect » dirait Freud... Sidération de la pensée, incapacité à associer, irritation, retour de la perception... Mon patient évoque un souvenir : sa présence dans le lit maternel, son genou dans l'entrejambe de sa mère... « Un trop » : trop de présence, trop d'émergence des corps, trop de perception, perception de l'absence de pénis : un oiseau manque. Aussitôt amorcé, le questionnement s'arrête en chemin. Pour mon patient, le souvenir devient : corps, présence, absence, manque. Si le souvenir retrouvé ne se confond pas avec la levée du refoulement, c'est-à-dire avec l'énoncé du fantasme inconscient, il est maillon sur le chemin.

Je ne propose évidemment pas cette séquence comme un modèle : ça s'est produit... C'est plutôt pour moi le lieu d'une interrogation : si, la montée d'excitation est trop forte, elle détourne de la représentation et la fait fuir. La décharge se résout en une poussée motrice. Je pense à la métaphore que Freud nous donne de l'appareil psychique dans *L'Interprétation des rêves* (chapitre 7) : un système reçoit les perceptions mais n'en garde pas la mémoire. Un autre système transforme l'excitation momentanée en traces durables qui prennent la forme de figures particulières lorsqu'elles sont réveillées. La toux est marque d'irritation. Ne s'agit-il pas ici, dans le contre-transfert, d'une effraction du pare-excitation qui remet en scène la perception ?... La présence des corps, non pensée, est associée à une nécessaire Présentification et Absentification. Comme s'il s'agissait de mettre en scène la nécessité de s'absenter d'une telle scène. Ce qui effraie le plus l'hystérique, dit Freud dans une lettre à Fliess (du 6.12.1896), ce n'est pas la sexualité mais la perversions. Idéaliser l'objet fait rempart au fantasme pervers, dans une tentative de sublimation. Mais la méconnaissance et la reviviscence incessante des saillies inconscientes démentent sa réussite : l'idéalisation s'accompagne de souffrance et de mouvements dépressifs. Les enjeux sexuels sont déplacés sur des enjeux narcissiques. Le processus mis en route tend à mettre à l'écart l'excitation, mais il ne produit aucune modification de sa nature. Il ne peut qu'opposer à l'énergie libre un masque, un déplacement, une couverture, dans les qualités qu'il attribue à l'objet. C'est peut-être seulement dans les traces, qui opèrent comme des saillies pulsionnelles incontrôlables, que ce processus est véritablement mis en échec. Elles remettent à l'épreuve cette armature. La représentation imaginaire autosatisfaisante et toute-puissante vacille sur ses

bases. De fait, l'identification narcissique ne résiste pas à la résurgence des traces.

Affronté aux mêmes mouvements internes qui se combattent en lui, Baudelaire cherche une issue dans la sublimation artistique. Privé de la stature d'un père à laquelle il ne peut pourtant pas renoncer, désenchanté de l'amour maternel auquel il ne peut retirer l'investissement libidinal, il est pris dans les mêmes mouvements de déni où la recherche de la perfection côtoie sans cesse le désir auquel il donne libre cours. Identifié au père, son roi, son prêtre, son Dieu, il écrit dans *Spleen et Idéal* : « Je suis comme le roi d'un pays pluvieux, riche mais impuissant, jeune et pourtant très vieux... Rien ne peut l'égayer. Le savant qui fait l'or n'a jamais pu de son être extirper l'élément corrompu. Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété où coule au lieu de sang l'eau verte du léthé. » La tentative de sublimation ne lui permet pas d'échapper au tourment auquel il s'affronte. La parole est pour lui expérience vitale, à la fois rêve et action. Sa pensée est activée par le mouvement pulsionnel, elle en porte les marques. Mais le lien entre les éprouvés, les images et les traces qui les activent, ne se fait pas. Piégé dans une identification narcissique qui maintient l'idéalisation parentale, le mouvement pulsionnel à la dérive le tenaille et la réussite artistique ne le délivre pas de cette dualité. Il en va de même pour Léonard de Vinci. Son goût de la recherche est activé dans l'art par l'énigme des origines : « la queue de l'oiseau dans la bouche du nourrisson », c'est la trace du sexuel dans sa pensée. Le milan est un rapace de grande taille, caractérisé par une longue queue très fourchue... Image majestueuse, c'est un oiseau au vol lent et paresseux, mais très souple. Pourtant il se nourrit d'immondices et de détritrus. Au Moyen Age, le milan royal était protégé dans les villes en raison du nettoyage qu'il assurait dans les rues. L'oiseau, vautour ou milan, masque le fantasme inconscient. Dans *L'Attrait des oiseaux*, J.-B. Pontalis rappelle que « sous l'image d'exception, la légende accrédite le fantasme d'une mère génitrice toute-puissante : les vautours sont tous femelles et sont fécondés par le vent ». Ainsi, l'image maternelle est préservée, mais surtout, avec elle, le lien imaginaire qui lie la mère à un enfant idéal, magnifique, unique, seul objet de son amour dans le fantasme. L'énigme de la conception et de la différence des sexes est contournée dans une quête du Moi idéal, qui préserve le lien... sans dévoiler le Désir. Même lorsque le mouvement d'investigation se poursuit dans le dessin, son oeuvre porte les marques du clivage entre la poussée sexuelle et sa forme idéalisée... Derrière le sourire ambigu de Mona Lisa, le visage d'un jeune homme. Dans les formes de l'accouplement raté, l'impossible réalisation. L'attraction pour la femme est sans cesse dérivée, l'excitation déplacée. La réalisation

dans l'art pour lui fait peut-être échec à la perversion, mais elle ne le libère pas d'un mouvement pulsionnel à la dérive qui ne trouve pas son objet. En fait, si l'énigme est posée, elle reste, telle quelle, semblable à elle-même, à travers les différentes représentations dans lesquelles elle se figure.

Mais peut-être l'œuvre n'est-elle jamais qu'une tentative de recherche de sens, qui comporte en elle-même la nécessité de ne pas le rencontrer... L'art active la trace. Il est le reflet sensible de la question, à travers laquelle la pulsion chemine (6). Seul, peut-être, comme le dit Freud, le trajet analytique peut tendre à réaliser cette opération psychique : donner sens au mouvement qui pousse vers l'objet à travers les représentations qui lui sont associées. Dans la cure, la figuration transférentielle peut-elle réintroduire le sens ? En y songeant, c'est maintenant la question des affects qui s'impose à moi. Même si la représentation est investie dans la figuration de l'oiseau par la trace mnésique, les affects, eux, restent séparés de leur représentation initiale. En se présentant à la conscience, la représentation refoulée passe d'un système à un autre, mais ne modifie pas son inscription. Ce qui est mis en mouvement, c'est la voie de fraying : l'oiseau, dans sa figuration de calque, est une image narcissique mais le mouvement qui la sous-tend est sexuel. Pourtant, il ne s'accompagne ni de l'éprouvé, ni de la pensée consciente de sa signification. Pour mon patient, la toute-puissance masquait l'attraction et l'énigme. La réalité historique, la survenue d'un enfant, faisait écran à la réalité psychique. La désillusion s'était organisée autour du sentiment de la perte d'Unicité. Les affects qui accompagnaient les mouvements psychiques dans la cure étaient d'abord l'euphorie ou l'abîme : euphorie, lorsqu'il avait le sentiment de me communiquer quelque chose de façon privilégiée. Euphorie encore lorsqu'il pensait que je répondais à son attente. Mais le sentiment d'impuissance à agir pour que Ça se produise le faisait retomber aussitôt dans le marasme.

La transformation de l'affect s'énonce dans une séance, en trois images juxtaposées : il éprouve la douceur d'être là et de percevoir, en même temps, la présence de l'Autre. Il voit l'image d'un écran sur lequel il cherche à faire apparaître des écarts. Puis un cercle, qui lui semble être celui de ses habitudes, mais une modification de ce qu'il éprouve suffit à en rompre l'équilibre.

— « Comme la douceur... » Cette intervention qui me revient à la mémoire n'est pas une interprétation de sens mais elle fait lien entre les trois énoncés. Les images apparues ensemble et séparées rendent compte d'un autre mouvement transférentiel : l'état amoureux prend la place de l'excitation et de la fascination.

Peut-être pourrais-je émettre l'hypothèse que, dans ce moment précis, en deçà de l'excitation perturbatrice,

c'est l'objet perdu et retrouvé qui est désigné. Mais sûrement pas le même objet... L'apaisement donne à mon patient la capacité d'exister, d'éprouver, seul et en présence d'un autre qu'il éprouve en même temps. L'objet ne se confond plus avec lui-même, l'excitation qu'il provoque n'entraîne plus la catastrophe narcissique. Ce n'est pas le souvenir retrouvé de la présence dans le lit de la mère qui fait effet de bouleversement dans la cure'. De trace en trace, ce sont les affects, liés à la démultiplication des représentations, et la modification de leur qualité dans le transfert qui opèrent une transformation de l'organisation psychique.

Cure d'amour, lorsqu'il se confie, c'est à la Gradiva que je pense. De la fascination par l'image à l'attraction pour l'objet, c'est d'abord à travers ce qui fait signe et s'ignore comme tel, que se relance le mouvement irrésistible vers la vie. La trace mobilise l'enchantement et redonne forme au désir. Et c'est de reste en reste que les connexions entre les éléments disjoints se font. Ce qui s'absente de la mémoire, ce n'est pas l'événement, ce n'est pas le passé, c'est le sens. Le sens réside dans le lien entre les représentations et la façon dont elles sont affectées. Pour Norbert, la fixation s'opère sur le signe, le mouvement gracieux du pied. Contrairement aux scénarii fétichistes qui enclenchent la pulsion dans le rite toujours reconstruit, ce qui est animé chez lui, c'est le rêve, le fantasme. Il imagine celle qui avance, celle qui s'avance et se dérobe. Il l'imagine et lui imagine une histoire, un environnement, le soleil du Midi, les échoppes, le bruit de la vie. Il se ressent, sans le reconnaître, comme ce canari dans sa cage, triste et prisonnier, contemplateur de la vie. Poussé à suivre l'empreinte laissée en lui par Zoé, c'est d'abord l'image d'une jeune femme sublimée qui lui apparaît ; discrète, ineffable, elle est absorbée dans ses pensées, inaccessibles. Ce qui transforme l'image, c'est son cauchemar de Pompéi : la Gradiva est proche. Les flammes ardentes du cratère l'enrobent, les vapeurs du soufre la tuent. Sous le déguisement du rêve, la pulsion se révèle dévastatrice. Mais c'est pourtant à ce moment précis que l'investigation le tenaille et que le questionnement de l'enfance resurgit à travers des figures d'accouplement. « Quelque chose était changé en lui »... Il devient songeur. La réalité se rapproche de lui. Il se sent transporté par un sixième sens. « Alors soudain... » La Gradiva est là, et avec elle Zoé, et la nostalgie. (Il offre à Zoé un brin d'asphodèle, fleur de l'oubli.) Lorsque sa réalité se rapproche, ce sont les éprouvés qui ouvrent la voie au retour du refoulé. Norbert : « Alors, vous êtes Zoé Bertgang, mais celle-ci me paraissait tout Autre... Je te reconnais maintenant, tu n'as pas changé. » Bertgang et Gradiva veulent dire l'un et l'autre « celle qui respire en marchant... ». Sous le signe que représente le mouvement du pied, la trace verbale est sous-jacente à l'image.

Elle met en route le processus sans dévoiler son mystère. Sur le chemin, ce sont les affects retrouvés et liés à la représentation qui sépareront les deux images de la Gradiva et de Zoé. Dans le commentaire de ce texte, Freud affirme que « les représentations ne sont refoulées que parce qu'elles sont liées à des décharges sentimentales qui ne doivent pas avoir lieu. » C'est la folie d'aimer.

Sur le trajet de la désidérialisation, à mesure que s'étaye et se reconnaît le fil de l'amour, les images se séparent : comme si la condensation opérée dans la figuration pouvait enfin se défaire dans une démultiplication de l'image et du transfert. Ma toux, la présence des corps, avaient fait émerger, dans une effraction de la fascination, l'attraction et le féminin, mais elle a aussi amorcé un mouvement de « déperfection ». Cette fois, mon patient évoque des images de rage : quelqu'un l'empêche de parler et ne l'écoute pas. Apparus, comme sans raison, dans le vécu de la séance, les éprouvés s'associent à l'image paternelle, aux souvenirs de l'enfance, à ses colères immaîtrisables, à sa sensation de ne pas exister, à l'absence de sa mère. Soudain, ce père qu'il mettait sur un piédestal lui apparaît comme « un petit bonhomme » qui reprend forme humaine : « un gendre, un homme qui a hérité de sa femme la puissance grand-paternelle ». Derrière l'image maternelle, c'est le fantasme associé à l'image paternelle qui se dévoile et qui s'impose, comme si l'idéalisation avait servi jusqu'ici à colmater l'impuissance infantile et à détourner l'enfant de ce double affrontement...

Peut-on considérer que le travail de la cure est accompli lorsque la représentation de mots émerge du travail de liaison entre la figuration et les affects ? Alors, c'est dans le sens que chute le mouvement pulsionnel, une fois parcouru le chemin des traces. Mon patient raconte : « Comment viennent les enfants ? » Sa mère répond : « Un grand oiseau dépose délicatement avec son bec une semence dans un sillon. » Conte maternel ? Fantasme d'engendrement en tout cas, qui fait de l'oiseau grandiose un oiseau géniteur... Mon patient pourrait-il, sous couvert de la figuration de l'oiseau magnifique, avoir réalisé hallucinatoirement à cet instant précis du transfert, et en séance, son fantasme d'être l'oiseau qui engendre ?... « L'oiseau me donne le sens, la direction, le rythme... Je vole en courant. » Le rythme, ce mot s'était absenté de ma pensée. Et avec lui, le sens qui l'accompagne : la jouissance de l'envol. Cette amnésie temporaire et sélective est la marque du refoulement qui s'est opéré en moi au moment où s'énonçait l'image. Comme s'il s'agissait, pour moi comme pour lui, dans le mouvement induit par le transfert, de refaire le chemin, dans le temps nécessité par la cure...

Il m'est possible à présent de dire que lorsque la figuration narcissique surgit dans le mouvement transférentiel, elle porte en elle une tentative de dégagement dans ce que Freud nommerait « un vigoureux effort ». Expression transférentielle, trace du passé, elle s'oppose au fantasme en le déguisant mais elle dévoile sur le chemin son inscription pulsionnelle inconsciente. Sur ce parcours le trajet de la désidérialisation est une épreuve de défixation à l'image idéalisée. C'est le passage de la fascination pour l'objet à la reconnaissance de l'attraction pour l'objet qui s'accomplit. Dans le mouvement induit par la trace, le transfert pris en masse dans l'idéalisation est démultiplié dans des transferts qui oeuvrent au dévoilement de l'image et du fantasme inconscient. Mais le recours à l'idéalisation de l'objet est aussi bien banal. Avec *L'Homme Moïse*, Freud découvre en effet la transformation de nature à laquelle se livre l'enfant pour se préserver du désir et de la désillusion. Sur le chemin du narcissisme, il rencontre la figure du grand homme et c'est à travers le culte de l'Un qu'il pose la question de la fascination par une représentation imaginaire de soi. Dans ce texte, il opère un travail de démontage de l'image, qui exige de lui un démontage de sa propre image à travers un Autre idéalisé. Freud suit ses propres traces... C'est un moment tardif, mais précis et privilégié, où il se sert de cette figure pour un véritable travail d'auto-analyse dans lequel le processus même est inscrit. La vaste correspondance avec Fliess, les diverses adresses transférentielles qui ont été des supports nécessaires tout au long de son oeuvre et de son activité de pensée créatrice, n'ont pas eu la même fonction. Dans les relations successives avec ses disciples, dans les ruptures qui s'en suivirent, la position féminine restait préservée. Affronté à cette épreuve dans son travail, il rend compte des mouvements internes contradictoires qu'elle provoque en lui. Il ne peut se résoudre à se découvrir, mais il peut, dans l'intimité, poursuivre sa recherche. Dans la « Première remarque préliminaire », il nous confie qu'il se résout enfin à publier un travail intime et secret : « Avec, dit-il, la témérité de celui qui n'a rien ou pas grand chose à perdre. » Dans la seconde remarque, il parle au contraire de « ses appréhensions intimes » et avoue alors que les deux préfaces « se contredisent et même s'annulent ». Ce qui lui sert de rationalisation, ce sont « les autorités » et le jugement de ses contemporains, comme s'il s'agissait là de l'affrontement à une image paternelle redoutée.

De ce que M. Moscovici, dans la préface, nomme l'effort de « mise en pièces du père » émerge une liberté de penser, mais à travers une nouvelle image. « Dieu est un homme. Le père est un fils. » L'effort de décalque, c'est dans ce texte qu'il m'apparaît... A l'intérieur de la réflexion comparée qu'il poursuit sur les religions, le

christianisme, le totémisme et la religion de Moïse, c'est le meurtre d'une image paternelle idéalisée qu'il poursuit : le christianisme, dit-il, n'échappe pas à « la fatalité » d'avoir à écarter le père ; le cadre de la religion de l'Homme Moïse ne laisse pas de place à la haine meurtrière contre le père mais provoque « une puissante réaction contre cette haine ». Au détour du texte, il évoque le traumatisme de la première enfance, les expériences oubliées, les restes mnésiques isolés, les souvenirs-écrans. Tous se rattachent, dit-il, à des « impressions de nature sexuelles et agressives », mais aussi « à des atteintes précoces du moi : des blessures narcissiques ». L'identification à un père idéalisé et tout-puissant, via l'Homme Moïse, ne serait-elle pas là pour pallier à la figure d'un père déchu, celui de son souvenir-écran, celui qui, injurié, ramasse son chapeau sans mot dire, et cicatriser ainsi la blessure narcissique ?

En fait, ce n'est pas « une fatalité » qui pousse Freud à se soumettre à ce travail en secret. Si, comme il le dit, l'extase religieuse prend sa source dans des motions infantiles « intenses et inépuisablement profondes », peut-être obéit-il plutôt à une nécessité interne : celle d'effectuer un travail de désidéalisation. Ernest Jones relate que, à propos du mythe de l'assassinat de Moïse, Freud s'écrie : « Cela pourrait bien être vrai ! » La figure de l'Homme Moïse est bien une figure de « père de la préhistoire ». C'est celle d'une « statue effrayante de grandeur sur un socle d'argile, de telle sorte que n'importe quel fou pourra la renverser » et elle pourrait bien s'apparenter à la figure de l'Albatros.... La figure d'un père de la préhistoire soutient aussi celle d'une scène originaire. Scène originaire et père de la préhistoire renvoient au mythe de Laïos : Œdipe quitte Corinthe pour une histoire de chevaux volés. Le « cheval volé » est la trace verbale dans laquelle s'inscrit la faute de Laïos, son père : c'est-à-dire le rapt de Chrysis qui se nomme « cheval volé », et son désir accompli pour ce jeune homme. Mais dans l'histoire singulière et fantasmatique, particulière à chacun, la scène originaire devient scène primitive. Alors la trace fait signe à travers ce qui, à la fois, s'absente du sens mais reste vecteur de l'excitation. Pour Freud, la statue d'un père idéalisé masque la faute du père : la trace s'inscrit dans la date erronée de sa propre naissance (6 mai 1856, au lieu de mars sur les registres de Freiberg). Elle remet en scène ce qui s'absente, c'est-à-dire Rébecca, la deuxième femme de son père, et la grossesse prématurée de sa mère... On peut penser que, derrière l'idéalisation et la mise en statue, ce qui est aussi poursuivi là par Freud, c'est le meurtre, non pas de ce père, mais surtout du désir dont il est porteur, désir qui resurgit à travers la trace.

Trace commune : la figuration idéalisée de l'oiseau fonctionne dans un symbolisme partagé. D'une

civilisation à une autre, pour Baudelaire et pour Léonard de Vinci. Pour tous ceux qui rêvent de voler. Mais aussi, dans l'imaginaire de celui qui en parle. Figure partagée d'un reste, porteuse d'une mémoire oubliée mais active dans la trace, sa fonction est de protéger d'un mouvement inacceptable. Dans la mythologie égyptienne, l'oiseau a une place particulière toujours valorisée. Le vautour est réservé à l'emblème de la victoire. Le dieu Horus est représenté avec une tête d'épervier. L'ibis est un oiseau sacré parce qu'il est la personnification du dieu Thot. Dans le mythe d'Osiris transmis par Hérodote et Plutarque, Thot est le sage conseiller d'Isis, sœur-épouse d'Osiris. Le mythe raconte le meurtre par trahison d'un dieu bienfaisant, sa résurrection et son intronisation en tant que roi sauveur et juge des morts. Thot est identifié par les Grecs à « Hermès Trismégiste, le trois fois grand ». Mais il est aussi fréquemment nommé le Moïse égyptien et comparé aux prophètes. Il est représenté sur le pavement de la cathédrale de Sienne, substitué à Moïse (1498). Sa main gauche repose sur une plaque de marbre, portée par des sphinx. De la main droite, il tend les tables de la Loi à deux figures représentant les Grecs et les Egyptiens... Grec ou Egyptien ? Dieu ou sage ?... L'idéalisation contourne le mouvement pulsionnel, mais la pensée, elle, reste lestée du trait « vif » du mouvement libidinal, et qu'il s'agisse d'un patient ou d'un analyste, elle est activée par nos traces. Toute représentation, qu'elle soit du grand homme ou de l'oiseau de liberté, n'est qu'une projection de notre monde intérieur qui ouvre la voie à un cheminement. Ainsi le bel oiseau, l'oiseau Albatros et l'oiseau enseigneur. Le contenu identique, un même objet, fait apparaître des objets de nature différente : le grand homme idéalisé et la figure d'un père géniteur. Pour mon patient, en deçà de l'esthétisme de l'image, la libération psychique s'est effectuée, dans un mouvement de renversement, dont est porteuse la trace. Cette transformation implique une modification de l'investissement de l'objet et du fantasme. Le calque dispense l'hystérique de l'acte de penser : si le sujet ne peut s'absenter de la scène, scène primitive trop excitante, alors il fait s'absenter la scène... Et c'est la chose seule qui est mise en mouvement dans la trace et qui supporte le fantasme organisateur. La « force trompeuse de la pulsion », comme le dit Freud, devient alors un levier du processus analytique. Fixée à son représentant (produit « d'un développement non inhibé dans le fantasme » et d'une satisfaction frustrée), elle « prolifère dans l'obscurité ». A partir du travail de construction de l'analyste, la démultiplication de l'image et de l'affect dans des transferts redonne son statut au fantasme inconscient.

Motrice dans le transfert, la trace, sous forme de figuration narcissique, ne se désigne que lorsque la charge est tombée et le trajet effectué.

C'est le « je le savais déjà ». Mais le parcours s'est effectué dans une semi-obscurité qui permet les dévoilements successifs.

Une fois le trajet analytique parcouru, la trace verbale fait véritablement sens, sans violence. Lorsqu'elle vient à se dévoiler, l'image a perdu sa force de représentation.

Dans le transfert, le mouvement pulsionnel qui leur était associé s'est joué en deçà, dans des transformations successives jusqu'à la reconnaissance du désenchantement infantile.

Derrière le figurable (8), le retour de l'invisible et de l'impensable...

De trace en trace, il me semble à présent avoir retrouvé le fil de cette cure. Et au terme de cette réflexion, j'ose penser que mon patient, ce Père, peut à présent être un fils...

1. Textuellement : « Dans le rêve, la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle est sortie un jour. » (L'Interprétation des rêves, chap. 7.)

2. Voir la remarque de Freud dans L'Homme aux loups : « Parmi les désirs du rêve, le plus puissant devait être le désir de satisfaction qu'il aspirait à obtenir du père. La force de ce désir rendit possible la reviviscence des traces mnémoniques depuis longtemps oubliées. »

3. C'est très explicitement ce que Freud énonce dans le texte sur le refoulement originnaire (in Métapsychologie) : « Le représentant de la pulsion persiste dans l'inconscient. La pulsion demeure liée à lui. »

4. Dans une lettre à Fliess du 31.5.1897 (manuscrit N), Freud s'interroge : « Le refoulement des pulsions ne semble pas engendrer d'angoisse mais de la dépression. Peut-être de la mélancolie. »

5. Textuellement : « Il s'agit en fait dans l'hystérie plutôt du rejet d'une perversion que d'un refus de la sexualité. »

6. Lettre à Fliess (31.5.1897) : « Le mécanisme de la création poétique est le même que celui des fantasmes hystériques. »

7. En fait, « l'identité du souvenir communiqué et du souvenir refoulé n'est qu'apparente. Avoir entendu et avoir vécu sont deux choses de nature totalement différentes, même si elles ont un contenu identique » ; in L'Inconscient (« Métapsychologie »).

8. Cf. ce que J. -B. Pontalis écrit dans Perdre de vue. « De l'infantile, il reste des traces qui secondairement sont figurées dans du visuel. Les traces s'inscrivent, le souvenir donne une forme. La trace est retraduite en image visuelle. La figuration secondaire viendrait placer à portée de vue les traces invisibles parce que suscitées par la perte de vue. Les éléments visuels témoignent de ce que la trace a laissé perdre et le retour du refoulé s'effectue en eux. L'image ne donne pas à voir. Mais quand le visible s'arrache à nous, il se passe le retour de l'invisible. » (Cf. « L'invisible de la mère ».)

TRACES

INTRODUCTION AU DÉBAT

Edmundo Gómez Mango

Ceci n'est pas une conférence, une sixième conférence, mais l'introduction au débat de cette soirée. Le projet du comité scientifique, en programmant la réunion d'aujourd'hui sans conférencier ni conférence, mais en même temps avec tous les conférenciers et toutes les conférences, visait à conclure cette série en rouvrant le débat. D'abord, essentiellement, sur la trace elle-même, en tant que leitmotiv — plutôt que thème bien défini — qui nous a permis de suivre, de mettre en vis-à-vis, en correspondance, les différents discours, la parole successive, que nous avons entendus au cours de la série qui s'achève. Ensuite, et je dirais presque inévitablement, la poursuite d'une longue et nécessaire discussion sur la trace du mardi scientifique, sur les traces de notre activité à la fois scientifique et institutionnelle, marques et vestiges de notre production associative, qui permet la formation d'un passé et le partage d'un présent.

Je ne pourrais pas résumer la pensée de chaque conférencier, ni faire une synthèse globale de tous les exposés. J'ai préféré, pour ouvrir ce débat, essayer une sorte de traversée des textes et des discours prononcés, ainsi que de certains moments de la discussion qu'ils ont suscité. Cette tâche a été facilitée par les auteurs, qui ont bien voulu mettre à la disposition du comité scientifique leurs textes. Ma reconnaissance va aussi à mes camarades du comité qui ont bien voulu m'adresser des notes et des observations, des remarques, qui ont considérablement enrichi mes points de vues.

Pour faciliter mon travail, j'ai choisi d'évoquer trois scènes où la question de la trace, le questionnement à la trace, a pris place, a eu lieu ; la place et le lieu sont bien sûr des contextes nécessaires à la pensée de la trace, dans la mesure où c'est elle qui prend place en indiquant que quelque chose a eu lieu. Tous les exposés, de façon explicite ou implicite, ont envisagé la trace dans la scène clinique, transférentielle, celle des séances. Qu'est-ce qui, dans le transfert, fait trace, réapparaît, resurgit ou s'invente comme telle ? La deuxième scène est celle de la sorcière, celle de la métapsychologie, en évidente et nécessaire communication avec la première. Quel est le statut de la trace psychique et spécialement de la trace mnésique inconsciente ? Se confond-elle, dans la pensée post-freudienne, avec le signifiant ?

Comment se réveille dans la trace durable la fraîcheur de son commencement, l'expérience vécue dont elle provient ?

Enfin, la troisième scène, le troisième espace-lieu ou demeure-explorée, visitée par les conférenciers, a été celle de l'écriture. L'inscription littéraire, les lettres et les écrivains sont venus, encore une fois, s'associer à notre réflexion psychanalytique.

La trace, c'est maintenant. Elle n'est pas une miette de passé, un petit fragment d'originale ; mais un produit de la décision-incision de l'analyste, ce que Michel Gribinski appelle « petite coupure », parce qu'elle découpe un élément d'un réseau de mots, de représentations, et parce que, ainsi isolée, elle devient monnaie, objet d'échange dans la cure. L'accent est mis sur l'actualité, le maintenant ; elle est non pas vestige d'un *arkhé* révolu, mais origine et naissance actuelle d'un événement clinique. Ce que le patient apporte comme trace, voire comme preuve, à propos de ses origines, la collecte de renseignements sur ses parents ou son enfance à laquelle il se livre pour pouvoir l'adresser à son analyste (le convaincre, le dissuader, le confondre, le séduire), tout ce matériel vient se joindre à cet état de trace qui est le propre de la parole en analyse : suspendue dans l'écoute transférentielle, elle perd ses convictions, ses preuves, elle devient épreuve du conflit psychique actuel, fidèle reflet de l'ancien, elle retrouve des sens et des sentiers nouveaux ; le souvenir bien construit se défait, le contenu des mots cède la place à ce que le désir veut faire ou veut, tout simplement, avec eux. La trace analytique, celle qui est opérante, effective, efficace, celle qui peut guider vers la construction, surgit, se forme dans le transfert.

Il me semble que dans sa clinique de la trace, M. Gribinski garde et préserve une fructueuse, essentielle ambiguïté. Petite coupure, monnaie d'échange, elle est ce qui se détache et circule, ce qui va dans l'errance. Mais, incision et blessure, elle est aussi ce qui va vers l'histoire et l'origine, vers l'initial et l'initiation.

La trace analytique se découvre ainsi, se fait ou s'invente de deux côtés de la recherche : du côté de chez l'analysant, et du côté de chez l'analyste. M. Gribinski nous a donné un bel exemple de cette deuxième éventualité : l'invention ou la déformation d'un mot, que je considère une trace, « démunition » ; ce néologisme accueille, enregistre, donne forme et traduit

ce qui vient à la fois du mouvement transférentiel du patient et de l'analyste. A ces moments cliniques privilégiés, ces « instants », ces « coups d'oeil » dans le long parcours, dans le lent détour du temps de la cure, des mots nouveaux ou renouvelés commencent à exister, des phrases hésitantes et errantes parviennent à se retrouver, et la construction-interprétation est prête, alors, à remonter vers le pays natal des « mots comme des herbes ». Dans ces moments cliniques, le temps de la trace ouvre et découvre, invente et célèbre l'infantile.

Mais quand est-ce que le maintenant commence ? Quand est-ce que le présent, pour nous analystes, se manifeste dans le transfert ? La trace, c'est dans les mots. « Ardu » nous a marqués ; ce mot est devenu une sorte de contremarque clinique ; avec lui, on peut rentrer dans le débat. Mais c'est lui, le mot, qui est porteur de la trace, ou c'est cette dernière qui emporte ses mots ? L'exemple est beau, intelligent, mais est-il la chose même ? D'une autre façon : où, dans cette séquence exemplaire, se produit, a lieu, la coïncidence avec la chose ? L'analyste coupe — là aussi une « petite coupure » dans la trame du phrasé —, effectue un « arrêt de mot » qui devient par la suite une sorte d'arrêt d'image. De cette « scène peinte avec des mots », réitérative, répétitive, agaçante, voici une touche, une tache, un mot qui se détache, se sépare, s'isole dans l'écoute de l'analyste, et qui, ensuite, est repris par sa voix. Ce passage d'une voix à l'autre reste obscur. L'analyste, nous dit François Gantheret, « sans bien savoir pourquoi », répète. Il est lui-même saisi par le mouvement de l'interprétation. Ce n'est que dans le travail de l'écriture, dans l'après-coup de la scène de l'écriture, dans cette deuxième inscription, que ce savoir qui anime son intervention peut être au moins partiellement élucidé. Il semble saisi à la fois par l'ignorance et par une promesse de sens. L'art du psychanalyste est bien là : deviner, écouter, saisir l'indice — Anzeichen - : un vestige, échappé au travail de l'oubli, de l'effacement, du refoulement, survit dans ce mot. La reprise interroge, désigne, désignifie, note F. Gantheret, dévoile quelque chose du référent dans le signifiant lui-même.

Admettons que « ardu » nous rend la tâche moins ardue et plus facile. Il est un mot qui peut être dit en deux langues. Quand le Français parle, le Breton se tait. L'isolement, le découpage, la déliaison opérés par l'intervention de l'analyste permet au patient d'écouter ce mot dans la langue d'enfance. La langue adulte se tait, la langue enfantine parle. La confusion de langues chère à Ferenczi se démêle, se défait ; il y a traduction, translation, transfert de l'une à l'autre. C'est là, je crois, dans ce moment ou mouvement traductif où l'exemple est la chose même : non pas dans le simple jeu de mots, de signifiants, mais dans le mouvement traductif qui ne

peut se faire que dans le milieu, la substance du transfert. C'est en lui et par lui que quelque chose de l'enfance se fait et se rend présent dans l'actualité, dans le maintenant de la séance. L'exemple nous rappelle le commentaire de Freud à propos du double sens dans la Gradiva, « un triomphe de spirituelle ingéniosité : présenter dans la même formulation le délire et la vérité » ; l'exemple a fait coïncider, dans le même mot, l'énigme et son déchiffrement. Je dirai que la chair de la trace est au-delà des signifiants, dans la « présence inaperçue » portée par le message transférentiel que le patient ne peut qu'adresser à l'analyste (c'est lui, et ce n'est pas lui, nous le savons, qu'il vise). La chair, « le vivace aujourd'hui », est l'adresse à l'analyste, où la traduction, le passage, la manifestation, le se rendre présent du passé-présent de l'infantile peuvent enfin advenir.

La trace est dans une figure, nous a proposé Marie-José Célié. La « figuration » du calque qu'un patient fait avec les mouvements de son corps du vol d'un oiseau, dans quelle mesure est-ce une trace mnésique réactivée dans le transfert ? Le statut de trace mnésique conféré par l'analyste à cette figure-image vient de l'effet de trace qu'il ressent en lui. C'est la formation-trace dans l'analyste qui permet d'entendre la trace mnésique dans le message qui vient du patient. C'est un fait du contre-transfert ou du transfert de l'analyste, mobilisé, sollicité par une parole du patient : cette image évoquée reste en lui, tandis que bien d'autres passent sans laisser aucun vestige. Il ne s'agit pas d'une sorte de relativisme qui mettrait entre parenthèses la réalité de l'inconscient du patient ou du psychanalyste. Mais c'est une nécessité du travail du transfert : celui-ci se fait entre les deux, dans l'entre-deux typiquement freudien ; ce qui vient dans un moment précis de la cure de la part du patient est écouté, reçu par l'analyste qui a été travaillé par le discours du patient, par les constructions qu'il a pu deviner-inventer de la névrose infantile ; de même, ce que le patient dit dans cette séance est surdéterminé par le travail, conscient et inconscient, par la fantasmatique transférentielle qui l'anime et le freine dans cette séquence de cure. Ce n'est pas, souvent, ce que le patient propose comme marque de son histoire — ce souvenir déterminant, cet événement survenu à cette période de son enfance — qui constitue véritablement une trace ; en tout cas, l'analyste se confie volontiers à l'indice qui est venu de façon plus ou moins subreptice, et dans l'aura de l'étonnement ou de la surprise. Encore une fois, la trace maintenant dans les mots qui passent de l'un à l'autre, est invention et découverte, elle était déjà là mais elle n'apparaît qu'à ce moment précis, quand la décision de l'analyste la nomme, c'est-à-dire quand il est capable de l'accueillir en l'appelant.

La trace, dans la suggestion du transfert, c'est le point de vue choisi par Guy Rosolato. Mais de quel type de trace s'agit-il ? Dans un premier abord, il s'agirait d'un reste dont la psychanalyse, malgré ses efforts pour s'en débarrasser, hérite de la psychothérapie hypnotique et cathartique. L'analyste, bien sûr, évite d'influencer, d'exercer et de se servir du pouvoir de la suggestion. Il établit le cadre, assure le fonctionnement d'une sorte d'appareil de la cure, objectif indépendant de la subjectivité des deux protagonistes, une fois que ses conditions ont été explicitées et acceptées. L'analyste fonctionne dans la neutralité, évite de manifester ses pensées, ses idéaux, ses goûts personnels. Les conditions du surgissement du transfert sont ainsi posées. Mais les traces de la suggestion sont toujours là, inévitables. La trace est ici un reste de la technique ancienne qui perdure dans la nouvelle, et encore plus largement le vestige du phénomène général de l'influence ou de la suggestibilité comme modalité de relation interhumaine ; mais c'est le privilège de la psychanalyse de pouvoir la mettre en évidence, et de pouvoir la saisir à partir de ses repères spécifiques.

On peut signaler une autre modalité de la trace de la suggestion, dans le texte de G. Rosolato, qui serait la mémoire affective de la docilité de l'enfant vis-à-vis de ses parents, toujours — même dans sa forme renversée — présente dans la cure. Le transfert permettrait de reprendre la suggestion éducative qui laisse des traces durables dans l'affectivité infantile, marquée par l'intimidation, la séduction et la tendresse des parents.

Mais en ce qui concerne la trace, et en particulier la trace mnésique, le texte de G. Rosolato n'est guère explicite. Peut-être cette perte de la trace est significative, signifiante. Sa conceptualisation, riche et vaste, de la triade transférentielle (la demande d'amour, l'idéalisation, l'identification) est centrée, me semble-t-il, sur sa théorie du signifiant. Dans quelle mesure cette dernière fait l'économie de la trace ? Qu'est-ce qu'on gagne ou qu'est-ce qu'on perd dans ce passage de la trace mnésique au signifiant ?

La trace est dans l'hallucination, nous a proposé Kostas Nassikas, hallucination repérable dans la cure dans les évocations visuelles vives, dans les détails excessivement nets (*Überdeutlich*) d'une construction dans la perception hallucinante du contexte, et surtout quand celle-ci se présente comme hallucination négative. Chercher la trace dans la perception même : telle est, me semble-t-il, la problématique clinique signalée par K. Nassikas.

Quels sont les enjeux de la trace du point de vue métapsychologique ? Dans l'oeuvre freudienne, ce mot est généralement associé à « mnésique ». Sans cette adjectivation, il ne s'agit que d'un mot du vocabulaire

courant, tel que Freud les aimait. Partiellement libérée de « mnésique », ayant perdu, brièvement, sa mémoire, elle a permis d'explorer l'effet et l'état de trace dans la cure avec une liberté plus large. Mais la réflexion méta et psychopathologique a essentiellement visé la trace mnésique. F. Gantheret, dans la première conférence, avait bien balayé le champ théorique de la notion, rappelant l'essentiel de la pensée freudienne. Le refoulement, ce qui maintient à l'écart cette trace mnésique inconsciente, c'est un refus de la traduction : dans l'exemple clinique, ce qui restait à l'écart, ce n'était pas le contenu du souvenir d'enfance (la vision de la mère nue) mais la qualité de l'expérience infantile. C'est seulement à travers le passage par « ardu » qu'un vestige, qu'une trace de cette mémoire qualitative a pu resurgir et se rendre présente. Nous ne sommes pas loin du problème de la conviction évoqué par Freud dans *Constructions*. Le refoulement portait ici sur la connexion entre les représentations, et c'est son rétablissement qui permet le désenclavement de la représentation refoulée, sa mise en circulation, et la réorganisation d'un ensemble plus vaste de l'activité associative du patient ; « retrouver la trace, dit F. Gantheret, ce n'est pas voir l'empreinte » mais pouvoir la repenser, « rouvrir les sentiers dont l'empreinte n'est que l'indice erratique et pouvoir de nouveau les parcourir ».

Pour cette conception, la trace est toujours liée au mnésique, au passé. Elle est dépositaire (ou en intime connexion) d'un reste mnésique, fragment d'expérience perceptive, sensorielle, sexuelle, un trop, un excès — l'« aura » — que l'enfant a dû oublier, refouler ; quelque chose de « réel » qui est ainsi mis à l'écart mais aussi préservé par le refoulement.

Pour M. Gribinski, c'est ainsi, du moins, que je l'ai entendu, la trace serait essentiellement porteuse de l'étranger ; elle serait, non pas tant un « lieu de mémoire » mais un lieu de l'étrangeté. Dans cette perspective, retrouver la trace serait faire l'épreuve de l'étranger. Elle est, nous dit-il, concept frontière, et j'écoute ici le mot frontière dans son sens fort, ce qui me confronte à l'autre, ce qui limite mon appartenance et mes appropriations, mon « territoire représentationnel », et les passages incessants de l'un à l'autre, les contremarques et la contrebande, du mien au tien : la frontière comme lieu du transfert, là où surgit, se forme, apparaît l'étranger. La trace serait ainsi altération, marque de l'alter, à la fois actuelle et originaire, de la présence et du passage de l'autre en moi, et de moi dans l'autre. La trace : concept frontière entre, d'une part, l'élément du système inconscient, trace ainsi pour d'autres traces et peut-être inaccessible en tant que telle, et d'autre part, concept, opération de la théorie, chez Freud, en relation avec l'élaboration des théories du

trauma, de la séduction, du rêve... Elle est dans la clinique, décision-incision, isolement par prélèvement, d'une petite coupure, formation d'un objet confondant, rusé, frontalier — qui habite d'un côté et travaille de l'autre —, contremarque, échange entre l'analyste et le patient, mais aussi un souvenir chose, que l'on porte dans ses bagages lorsqu'il s'exile, et qui resurgit dans la reviviscence d'une réminiscence infantile (« l'odeur de la poudre de riz ») ; ou la petite trace jaune qui va et vient de la vie aux textes dans l'oeuvre de Freud. Ou le petit pan de mur jaune, l'éclat, la présence lumineuse de la peinture elle-même dans le tableau de Vermeer regardé par Bergotte, l'écrivain agonisant et qui meurt égaré dans son éblouissement ; ou le jaune de Van Gogh, comme ton fondamental qui saisit et déborde dans son excès hallucinant, les formes propres qu'il génère.

La qualité — longuement évoquée par F. Gantheret — ne serait-elle pas, pour nous analystes, l'étrangeté, l'inquiétant, l'Unheimlich, quelque chose de familier mais qui s'est desséché, décoloré, et qui revient parfois dans sa fraîcheur et dans ses couleurs premières comme la présence elle-même de l'étrange infantile ?

Nous retrouvons et nous perdons la trace dans cet excès hallucinant de la psychose. Cet excès de choses est à rapprocher de ces traces psychiques conçues comme des traces sans représentation, comme des présences non représentables, une présence qui n'arrive pas à se substituer par l'ersatz d'une représentation ou d'une métaphore ou d'un signifiant. Le pictogramme de Piera Aulagnier s'inscrit dans cet effort de penser la présence hallucinée, l'affect comme hallucination, comme l'originaire qui reste en dehors du processus primaire et du refoulement et qui peut, parfois, sous la forme d'un cataclysme, traverser la vie psychique du sujet. C'est ce que nous rappelait K. Nassikas.

Ces présences hallucinatoires, ces passages cataclysmiques d'originaire, sont, bien sûr, essentiellement repérés dans la clinique de la psychose. Mais elles ne nous sont pas tout à fait étrangères. Elles se rapprochent de cet état limite ou extrême de la trace, son fonds premier, son soubassement essentiel : la trace comme signe qui peut signifier sans adresse, la trace sans autre, comme présence de l'altération, comme le désordre immédiat qui exprime la présence de l'autre absent, sans s'adresser à lui, la trace comme évidence, presque hallucinoire, de l'étranger, de la présence de l'étranger. L'expérience de cette trace à son état à la fois le plus ténu, minimal, et le plus intense et productif, n'est pas absente de la cure plus ou moins typique ; elle signale, certes, des moments régressifs importants, et parfois l'aboutissement d'un long travail de deuil perlaboratif. Ce retour de cette trace-présence de l'étrangeté est aussi le privilège des moments marquants

de l'expérience de vie, et elle connote sans doute l'expérience esthétique de l'oeuvre. C'est le trouble de mémoire sur l'Acropole, le Entfremdungsgefühl, le sentiment d'étrangeté freudien. C'est Cézanne s'écriant : « Regardez ! Les bleus ! Les bleus là-bas sous les pins ! » Quel objet, quelle trace d'objet est là, saisi dans le cri admiratif, dans la vision éclair ? Le sensible perçu est déjà pensée, la nature paysage devient oeuvre et peinture, la trace d'une impression le trait du pinceau.

La trace qui a perdu sa mémoire, dans son trouble de mémoire, dans son amnésie momentanée d'un titre, « Traces », celui de la série des conférences que nous avons écoutées, nous a incités à nous égarer et à nous retrouver au sein même du travail analytique. La trace nous rappelle que nous avons eu accès à quelque chose, qu'il y a eu quelque chose, « qu'il est arrivé quelque chose », qu'elle a été saisie et qu'elle provient du sensible, mais dans le même acte, elle nous rend à l'évidence de l'absence de la chose, de son manque ; à travers elle, en elle, nous ressentons que l'épreuve qu'on a fait de cette chose, de l'autre, s'est bien faite là-bas, dans l'extérieur, dans le dehors, dans l'autre, et en même temps qu'elle s'est faite en moi, dans ma subjectivité sensible, à l'intérieur de mon monde. Oui, la trace est l'épreuve en moi de ce qui n'est pas moi ; comme la douleur ou comme la jouissance, elle est mienne sans être moi. Ne rejoignons-nous pas ainsi la spécificité même de la trace de l'expérience analytique, épreuve dans le mien de ce qui est de l'autre ou autre ? Qu'est-ce que le transfert, sinon cette expérience des traces de ce que nous n'avons pas vécu, mais qui nous habite et nous traverse comme une étrange présence ? « Chacun dit l'étranger à moi, dans moi » disait si étrangement, si « proprement » F. Gantheret.

La trace dans la scène de l'écriture, serait-ce la chose même ? Non, la cure n'est pas oeuvre, la parole en analyse ne fait pas du texte. Quelle serait la similitude, l'analogie entre le balbutiement, la répétition, le « je ne sais pas quoi dire », la narration du quotidien des séances, et la densité d'évocation, la fraîcheur de l'événement romanesque, ou la parole éclair du poème et sa vision transfiguratrice ? Et pourtant, l'écriture littéraire hante l'écriture qui se veut analytique. Jean-Claude Rolland l'a souvent remarqué au cours de nos discussions : le ton littéraire, poétique, était presque toujours là. Le Wanderer-motiv, le motif voyageur de la trace, invitait, convoquait presque nécessairement l'écriture poétique. Je ne crois pas qu'elle soit venue, dans les évocations de René Char, de Walter Benjamin, de Baudelaire et surtout de Georges Pérec, par hasard, ou comme simple ornement, pour faire joli ou plus élégant. L'écriture clinique, celle que nous avons entendue dans ces soirées, veut s'approcher de l'expérience vive de la psychanalyse.

Celle-ci n'est pas toujours morne, plate, ennuyeuse, répétition stérile. Il y a de l'angoisse, de la souffrance, du désespoir, il y a demande d'amour, de reconnaissance, il y a du respect, de la honte, du désarroi, du dépit, de la haine. Oui, les paroles en analyse s'approchent parfois du bleu, du jaune, traversent l'extrêmement vif, l'Uberdeutlich, l'excès net de certains souvenirs, de certaines expériences. Elles vont parfois vers « l'époque chérie des mots impeccables comme une blouse blanche ». Mais ils ne sont jamais ça, ils n'arrivent pas totalement, ils restent à l'écart, l'objet est irrémédiablement perdu. Pour l'artiste, le bleu, le jaune, il n'y a pas de doute, c'est bien ça ; pour la parole dans le poème, pas d'incertitude, la qualité est là, à jamais retrouvée, dans ces mots et non pas dans d'autres. (Comment dire autrement ce qui là est toujours redit : « Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur »). Dans l'œuvre, il y a du sauf. Si l'écriture analytique s'approche, tend parfois vers la parole poétique, c'est parce qu'elle va à la recherche des traces de son expérience propre, qu'elle veut, elle aussi, rendre présente la qualité d'une expérience vécue, et non pas seulement la communication des concepts théoriques, ce qui est bien sûr nécessaire et indispensable. Seul l'artiste est capable de retrouver la trace et son aura, de produire le miracle, illusion de la « résurrection du passé », chère à l'historien poète Michelet. L'analyste et le patient ne peuvent que construire, inventer, répéter, se ressouvenir, dans les meilleurs des cas perlaborer, c'est-à-dire rendre un peu plus familier l'hôte inéducable et radicalement étranger.

Résumons donc, avant de donner la parole aux conférenciers et à la salle, c'est-à-dire au débat, que nous voudrions convoquer riche et généreux dans cette dernière réunion de l'année. Quels sont les grands enjeux théoriques et cliniques qui peuvent se dégager de ces « Traces » des mardis scientifiques ?

Premièrement, la trace, considérée comme inscription psychique, nous est apparue comme ce noeud gordien, ce carrefour énigmatique, difficilement pensable dans sa complexité, où s'entrecroisent d'une part ce qui vient de l'ailleurs, du dehors, d'un référent, — la chose, l'objet, l'autre —, et d'autre part, la sensibilité, le sentir qui le reçoivent en le modifiant ; la trace est ainsi gardienne de « l'impression » première et élément durable des systèmes mnésiques, conjonction d'un acte perceptif et d'un investissement psychique qui peut donner lieu à son mouvement contraire, le refoulement, la non traduction-inscription par désinvestissement. Elle se tourne et se

détourne, en même temps, vers l'éphémère, le passager et vers le durable, l'indestructible, ce qui s'enracine dans le désir inconscient.

Un deuxième enjeu pourrait être désigné ainsi : dans la cure, qu'est-ce qui fait trace ? Est-ce qu'elle se présente à nous, ou est-ce que nous la posons devant nous ? Vient-elle déjà toute faite, du côté analysant, ou est-elle le produit d'une décision, d'une coupure faite par l'analyste, dans le réseau verbal apporté par le patient ? Cette coupure, serait-elle arbitraire, ou le résultat du deviner de l'analyste qui, touché par l'indice qui lui fait signe, le postule comme trace, comme élément probable de l'objet historique qu'il est en train de construire avec le patient dans le transfert ?

La coupure-décision viendrait ainsi s'insinuer, réouvrir un sentier, un frayage, déjà là, dans la réalité de l'inconscient.

Troisième enjeu, qui me semble essentiel : pensons-nous la trace comme un « lieu de mémoire », ou est-elle radicalement, dans sa forme la plus élémentaire, « l'épreuve de l'étranger », que nous recherchons et que sans cesse nous refusons ? Serait-elle peut-être trouble et perte de mémoire dans la mesure même où elle est épreuve de l'Unheimlich, de l'inquiétant de l'expérience de l'infantile, du ressaisissement des passions d'enfance ?

Quatrième point à débattre, et qui concernerait surtout la clinique de la psychose : peut-on concevoir des présences — psychiques — sans trace ? Peut-on penser une présence sans représentation psychique, une expérience sans nom, le retour des marques d'une détresse extrême, qui dans leur excès, détruiraient la possibilité même de leur figuration représentative ?

Une autre question qui a traversé, je crois, la discussion de la conférence de M.J. Célié et qui pourrait se reformuler ainsi : la trace comme clé ou entrée d'une vérité de la mémoire, d'une vérité historique, ou comme accès à un objet psychique, comme clé d'un chiffage, d'une vérité psychique imprimée, enregistrée, dans le fantasme.

Et encore, et comme dernier point — je ne propose bien sûr qu'une série incomplète et à refaire dans le débat — comment pensons-nous la trace de ce qui nous a manqué, de quelle réviviscence le transfert s'anime si dans lui se répète et agit cette passion étrange, toujours inassouvie, pour un objet inconnu et qui n'a jamais été véritablement atteint ?

Le débat est ouvert.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président, Jean-Claude ROLLAND

Vice-présidents, Annie ANZIEU, Bernard FAVAREL-GARRIGUES

Secrétaire général, Dominique CLERC-MAUGENDRE

Secrétaire scientifique, Edmundo GÓMEZ MANGO

Trésorier, Lucile DÜRRMEYER

ANALYSTES EN EXERCICE A L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Didier ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Dominique CLERC-MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT

Roger DOREY, Pierre FÉDIDA, François GANTHERET

Wladimir GRANOFF, Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET

Didier HOUZEL, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE, Danielle MARGUERITAT

Dominique MAUGENDRE, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY

Henri NORMAND, Aline PETITIER, J.B. PONTALIS, Robert PUJOL

Jean-Claude ROLLAND, Guy ROSOLATO, Evelyne SÉCHAUD

Hélène TRIVOUSS-WIDLÔCHER, Daniel WIDLÔCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire, Raoul MOURY

Annie ANZIEU, Didier ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Lucienne COUTY, Jean LAPLANCHE, Henri NORMAND

Aline PETITIER, Evelyne SÉCHAUD

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire, Edmundo GÓMEZ MANGO

Léopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON-GALLET

François GANTHERET, Jean-Yves TAMET

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire, Laurence KAHN

Membres ex officio, Jean-Claude ROLLAND, Edmundo GÓMEZ MANGO

Membre représentant des Membres Titulaires, Jean-Claude ARFOUILLOUX

Jacques ANDRÉ, André BEETSCHEN, Jacques LANSAC-FATTE

Anne ROBERT-PARISSET, Guy ROSOLATO, Monique ROVET

SECRETARIAT

Danielle CHAUFFRE, Attachée de Direction

MEMBRE D'HONNEUR

Pr. Jean-Louis LANG 100, rue de Rennes - 75006 PARIS 45.48.08.03

MEMBRES TITULAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	47.07.43.98
Pr. Didier ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	47.07.43.98
Dr. Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue Gal Leclerc - 75014 PARIS	43.22.87.72
Dr. Claude BARROIS	39, boulevard de Port-Royal - 75013 PARIS	43.37.72.96
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	43.55.04.25
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 PARIS	43.26.02.75
Pr. Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 NICE	93.82.12.59
Pr. Roger DOREY	121, rue de la Faisanderie - 75116 PARIS	45.04.50.19
Pr. Pierre FÉDIDA	3, rue du Regard - 75006 PARIS	42.22.07.61
Pr. François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 PARIS	43.54.69.31
Dr. Wladimir GRANOFF	5, avenue de Montespan - 75116 PARIS	47.55.65.47
Dr. Michel GRIBINSKI	16, rue des Minimes - 75003 PARIS	40.29.99.33
Dr. Christiane GUILLEMET	15, rue Michel Ange - 75016 PARIS	45.27.39.74
Pr. Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 CAEN	31.86.72.49
Pr. Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 PARIS Cedex 07	45.48.37.54
Dr. Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS	42.97.48.55
Dr. Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 PARIS	46.51.55.68
Dr. Dominique MAUGENDRE	5, rue Alphonse Baudin - 75011 PARIS	43.57.51.77
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 PARIS	42.27.16.32
Dr. Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 PARIS	43.20.21.36
Dr. Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 BORDEAUX	56.44.06.64
Dr. Aline PETITIER	3, rue Campagne Première - 75014 PARIS	43.21.56.02
M. J.B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 PARIS	42.96.36.03
Dr. Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 MARSEILLE	91.53.41.79
Dr. Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 LYON	72.40.20.77
Dr. Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 PARIS	45.53.36.89
Mme Evelyne SÉCHAUD	87, boulevard Suchet - 75016 PARIS	45.24.67.35
Dr. Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	43.35.11.62
Pr. Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	43.21.52.45

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Viviane ABEL-PROT	30, rue Vaneau - 75007 PARIS	47.05.86.02
Mme Laurence APFELBAUM	70, rue d'Assas - 75006 - PARIS	45.49.22.12
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 PARIS	43.40.68.70
Dr. Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 TOULOUSE	61.63.68.95
Pr. Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 NANTES	40.74.79.20
Dr. Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue Général M. Bizot - 75012 PARIS	46.28.43.53
Mme Marie-José CÉLIÉ	32, avenue Félix Faure - 75015 PARIS	45.58.29.30
Pr. Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 PARIS	42.71.92.81
Dr. François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75646 PARIS CEDEX 13	45.85.01.10
Dr. Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 PARIS	43.54.44.12
Dr. Lucile DÜRRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 PARIS	47.07.63.42
Dr. Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 BORDEAUX	56.81.96.30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 PARIS	45.24.52.37
Dr. Claudine GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 BORDEAUX	56.98.29.85
Dr. Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 PARIS	43.22.52.09
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 PARIS	47.00.51.70
Mme Monique de KERMADEC	24, avenue Bugeaud - 75116 PARIS	47.04.23.32
Dr. Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 BORDEAUX	56.08.88.42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 SOTTEVILLE-LES-ROUEN	35.72.14.70
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 LYON	78.89.11.50
Dr. Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 PARIS	43.31.94.34
Mme Monique ROVET	41, avenue de Saint-Mandé - 75012 PARIS	46.28.13.41
Mme Hélène TÉNENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 NANCY	83.35.00.77

MEMBRES HONORAIRES

Professeur Bernardo ARENSBURG - Madame Nicole BERRY - Professeur André BOURGUIGNON
Madame le Docteur Colette DESTOMBES - Professeur Roland DORON - Madame Gabrielle DUCHESNE
Docteur René GELLY - Docteur Bernard JOLIVET - Madame le Docteur Marianne LAGACHE
Docteur Camille LAURIN - Docteur Arnaud LEVY